

# DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#18

(HIVER 2020-2021)

# DOPAMINE #18

HIVER 2020-2021



DOPAMINE est une revue numérique tout public. Cette publication de la plateforme drogbox.fr s'adresse à celles et ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. Elle fait la part belle à la fiction pour éclairer la réalité avec le recul nécessaire...

De janvier 2019 à février 2020, la revue était mensuelle et payante. Elle présentait et décryptait un ensemble de références piochées dans l'actualité ou les archives culturelles (anciens numéros disponibles sur le site). Elle est désormais, et depuis le numéro 15, trimestrielle, et gratuite. Un numéro paraîtra chaque saison et proposera un dossier central consacré à un ensemble d'oeuvres attachées à un ou plusieurs auteurs. L'actualité culturelle sera bien entendu également présente.



S'abonner à la revue permet de recevoir dans sa boîte mail chaque numéro, et de soutenir la revue dans son travail de veille, de relais et de rédaction. (Renseignements et abonnement sur le site [www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr))

*Couverture Numéro #18 : Image retravaillées Clker-Free-Vector-Images de Pixabay©  
Logo de campagne de Hunter S. Thompson à la candidature de shérif d'Aspen*

# Edito “gonzo” ou pas



Un jour peut-être, il sera glorieusement subversif de boire de l'alcool au mois de janvier. Le *Dry January* se transformera à la marge en *January Wet* (ça raisonne mieux dans ce sens-là). On picolera en douce sans que le voisin soit au courant mais en se mettant suffisamment en valeur sur les réseaux sociaux, ou ailleurs, pour que les *like* pleuvent en nombre et nous fournissent autant de doses de dopamine. Faire la nique au sanitaire correct sera tendance... En attendant, le mouvement de réduction de ses usages d'alcool, ou du moins de prise de conscience de sa consommation personnelle avec l'objectif, à terme, ne nous y trompons pas, de moins boire, est en marche. Chaque année, sur une période de trente jours, il nous est proposé de ne pas boire du tout et de faire le point. Suis-je cap ou pas cap de tenir la distance ? Et quelle conclusion dois-je en tirer ? Ou alors est-ce simplement l'occasion de faire souffler mon organisme en évitant tout simplement de l'exposer à un "toxique" de plus ? J'ai tenté l'expérience, non pas entre le 01 et le 31 janvier, mais entre le 02 et le 30 compris. J'ai mes raisons, qui ne sont en aucun cas, entre autres, mon incapacité à faire mieux, quoi que... Il fallait bien finir la bouteille de champagne ouverte à deux la veille, et accompagner deux neveux qui me rendaient visite le 31 (Pas de bol, un jour avant terme). Bref ! Je le reconnais, ma tentative de tenir un mois n'est pas totalement réussie, mais en considérant que je n'ai pas bu depuis (sauf des bières à 0,4% d'alcool, ce qui ne compte pas !!!) on peut dire chapeau bas !... .. Et après ? J'ai pris 4 kilos, pensant en perdre autant en arrêtant l'alcool, à force de compenser mes petits plaisirs alcooliques par de nouveaux petits plaisirs en forme de tranches de pomme de terre très finement coupées et moins finement frites... On l'aura compris, derrière une pointe de mauvais esprit et d'ironie se cache une légère inquiétude, celle que le produit et ses usagers soient un jour suffisamment montrés du doigt pour qu'on se pose la question d'une prohibition affichée comme sanitaire raisonnable. On n'en est pas là bienheureusement, mais si mettre en avant son plaisir de boire, un peu, beaucoup, ou même avec passion devient suspect car faisant le jeu des fabricants, distributeurs et vendeurs d'alcool, alors on y va tout droit... Il ne s'agit pas ici de remettre en cause une démarche louable, et sûrement efficace, de prévention et de réduction des risques et des dommages, mais de ne pas la dogmatiser au risque de faire le jeu des anti-alcool...

*Thibault de Vivies*

# Sommaire



## **Dossier : Gonzo H.S.T.** (page 05)

**Introduction** (page 06)



## **Rhum express** (page 10)

A propos du roman de Hunter S. Thompson



## **Hell's Angels** (page 15)

A propos de l'enquête journalistique de Hunter S. Thompson



## **Las Vegas parano**(page 22)

A propos du roman de Hunter S. Thompson



## **Gonzo papers** (page 30)

A propos du recueil d'articles de Hunter S. Thompson



## **Gonzo Highway** (page 43)

A propos du recueil de lettres de Hunter S. Thompson



## **Actualités** (page 49)



## **Une ode américaine** (page 50)

A propos du film de Ron Howard



## **Megg, Mogg et Howl - Long Story Short** (page 55)

A propos de la bande dessinée de Simon Hanselmann



***Dits et non-dits de l'addiction*** (page 59)

A propos de l'ouvrage collectif coordonné par Pierre Gaudriault



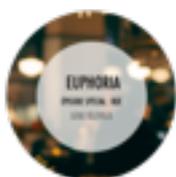
***Mexique, l'empire des cartels*** (page 63)

A propos de l'enquête de Bertrand Monnet et du collectif Forbidden Stories



***Ce que mon père ne m'a jamais dit*** (page 69)

A propos du récit de Juan Pablo Escobar



***Euphoria - Episode spécial : Rue*** (page 74)

A propos d'un épisode spécial de série télévisée de Sam Levinson



***Une brève histoire de l'ivresse*** (page 79)

A propos de l'ouvrage de Mark Forsyth



***Crack - Cocaïne, corruption et conspiration*** (page 86)

A propos du film documentaire de Stanley Nelson



***Jour Zéro*** (page 92)

A propos du récit de Stéphanie Braquehais



***Sans alcool*** (page 97)

A propos du récit de Claire Touzard



***SanPa - Une cure au purgatoire*** (page 102)

A propos de la série télévisée documentaire de Gianluca Neri



***Foucault en Californie*** (page 108)

A propos du récit de Simeon Wade



***Cité DOPAMINE #18*** - Fiction (page 113)





## Introduction

A l'occasion d'une interview que Hunter Stockton Thompson donna en 1989, il déclara « *Je n'ai pas encore trouvé de drogue qui défonce autant que de s'asseoir à sa table de travail pour écrire.* ». Si l'écrivain n'était pas en reste quand il s'agissait de se charger en alcool ou autres drogues, c'est sûrement l'écriture qui l'emmena vraiment ailleurs, bien au-delà des sujets qu'il eut à traiter dans son travail de journaliste ou de romancier. L'écriture était pour lui une thérapie, dira-t-il, un moyen de comprendre les choses en s'asseyant et en écrivant dessus. « *Parce qu'en s'y contraignant, en mettant le sujet en mots, on ne peut éviter de devoir s'y attaquer.* » Si nous avons décidé, dans cette revue spécialisée sur les usages et la culture, de consacrer un dossier aux écrits de Thompson, il est tout de même important d'affirmer que ce sont pour eux que l'écrivain est passé à la postérité, et non pour ses usages de drogues, même si c'est pour ces derniers qu'il est aussi connu, et que c'est bien là que nous allons fouiller. Non seulement il assumait pleinement sa polyconsommation et en parlait ouvertement, mais elle faisait partie intégrante de sa vie, était son stimulant, et l'accompagnait dans toutes ses enquêtes. C'est donc par ce prisme que l'on peut ici, approcher son oeuvre et, en l'occurrence, la faire découvrir. C'est du moins l'objectif...

Cette oeuvre est prolifique et plurielle puisqu'elle est composée aussi bien de romans et d'articles, que de lettres ou autres formes de textes courts. On peut facilement reconnaître l'écrivain à la lecture de cette somme de récits qui sont autant d'aventures. Même s'il a pris du temps à s'affirmer, son style a fait parler de lui et a révolutionné le journalisme dans les années 60 et 70. C'est un des collègues et amis de Thompson, Bill Cardoso, qui, en 1970, à la sortie de l'article de Hunter titré *Le derby du Kentucky est décadent et dépravé*, affirmera au journaliste que son travail est du "pur Gonzo". Pour comprendre ce que Cardoso entendait par là, il faut re-



venir à l'origine de ce mot "gonzo". Le reporter explique que c'est le terme employé par les Irlandais dans les quartiers sud de Boston pour désigner le dernier homme à encore tenir debout alors que tous autour de lui se sont écroulés d'avoir trop bu. Si l'on veut ramener ce terme à l'écrivain Thompson et à son style journalistique, il faut lui reconnaître que malgré la tournure qu'ont prise les reportages dans lesquels il s'est totalement immergé, et malgré les litres d'alcool ingurgités et les quantités d'autres drogues consommées, il a toujours su tenir debout, donner de sa personne, et livrer des textes qui ressemblaient plus à des nouvelles qu'à des articles. Et c'est la spécificité du "journalisme gonzo", qui lui survivra, à savoir une écriture à la première personne, le recours à des techniques romanesques comme les dialogues, une approche des sujets totalement subjective, voire même ultra-subjective, un ton débarrassé de toutes les politesses inhérentes à l'écriture journalistique de l'époque, une impertinence courageuse, et surtout une posture de protagoniste donnant au narrateur une place aussi importante que le sujet traité. Thompson s'est approprié ce terme Gonzo avec délectation, d'autant qu'il est aussi le titre d'un morceau de James Booker, pianiste reconnu, mais connu pour ses usages immodérés de drogues... En faisant du gonzo, Hunter S. Thompson sentait qu'il bousculait le journalisme de l'époque et le précipitait ainsi vers un déclin qui lui semblait inéluctable. Un autre déclin, celui du rêve américain, faisait aussi partie de ses préoccupations...

On a appelé cette évolution du traitement des sujets dans les journaux : le "nouveau journalisme", forme émergente aux Etats-Unis au début des années 60, mais reprise par d'autres écrivains/journalistes américains par la suite. Tom Wolfe, l'auteur de *Acid Test*, est probablement l'un des plus illustres représentants du mouvement. Thompson s'est inscrit lui aussi dans ce mouvement sans que ce soit prémédité, mais a exacerbé son état d'esprit... Ces formes de longues enquêtes/récits sont d'ailleurs plutôt dans l'air du temps ces temps-ci. Pas seulement aux Etats-Unis, mais en France aussi... Une autre dimension, et pas des moindres, est à mettre en avant dans ce genre gonzo. Il s'agit de la frontière, qui reste ténue, entre réalité et fiction. Hunter S. Thompson n'hésitait pas à dire qu'il était évident que certains événements n'avaient pas pu se produire tel quel, même s'ils prenaient appui sur la réalité. De son point de vue, la vérité nécessitait parfois quelques détours salutaires. L'écrivain échangeait parfois son iden-



tité de narrateur par celle d'un pseudo derrière lequel il ne se cachait pas vraiment. Cette coquetterie permettait certainement d'identifier le texte comme un roman et non comme une très longue enquête. Ce fut le cas notamment pour *Las Vegas Parano* et *Rhum express*, où les personnages de Raoul Duke ou de Paul Kemp n'étaient en fin de compte que des avatars, hauts en couleur, de l'écrivain...

Hunter S. Thompson a tout de même bien vécu une très grande partie des événements décrits dans ses romans. Et en ce qui concerne ses articles, tout autant reconnus que ses romans, la fiction se niche souvent dans des détails. En parcourant son oeuvre, on a donc l'occasion et l'impression d'accompagner l'écrivain dans son parcours de vie, tant ses enquêtes ont occupé son temps d'existence qui ne fut pas si long malheureusement... Hunter S. Thompson s'est suicidé d'une balle dans la tête le 20 février 2005 dans sa maison de "Owl Farm" à Woody Creek dans le Colorado. Cette maison était son refuge. Il y vivait depuis 1967, et l'avait acheté grâce aux droits d'auteur de *Hell's Angels*, sa première longue enquête, publiée la même année... Il n'avait pas encore soixante dix ans le jour de sa mort, mais d'en être arrivé là était déjà pour lui du bonus, aimait-il dire. Difficile d'être sûr de son âge exact, car là encore la fiction faisait un pied de nez à la réalité. Il serait né en 1937, mais des sources affirment que ce serait plutôt en 1939, et que Thompson avait menti pour pouvoir intégrer sa première rédaction...

La vie de l'écrivain n'a pas toujours été couronnée de succès. Il faudra attendre 1967 et la parution de cette fameuse enquête fouillée sur le gang de motards pour que sa carrière de journaliste décolle. Hunter voulait être écrivain et c'est par le biais du journalisme qu'il arrivera à ses fins. Il publiera dans de nombreux journaux et magazines, dont notamment *Rolling Stone*, le *New York Times Magazine*, le *National Observer*, le *Scanlan's Monthly*, *Playboy*, *Reporter*, *Distant Drummer*, *Spider Magazine*, *Esquire*. La collaboration avec ce journaliste, qui rendait rarement ses papiers dans les temps, n'était pas toujours simple et apaisée... Une grande sélection de ses articles a été rassemblée dans des ouvrages publiés de son vivant. Ses lettres ont eu aussi droit, comme il l'avait toujours souhaité, à une parution publique... Thompson était devenu à la fin de sa vie une sorte de caricature de lui-même. Il n'écrivait, ou du moins ne publiait, plus beaucoup,



et vivait reclus dans sa maison de Woody Creek où l'on venait le visiter comme "Pape du Gonzo". Ces admirateurs étaient nombreux et venaient contempler *The* phénomène, un phénomène parfois bourru et souvent armé qui entretenait sa réputation en vivant au niveau de celle qui lui avait été faite de marginal, défoncé, impertinent, agité, mais intègre et sans complaisance... Même s'il est vrai que les psychotropes l'ont accompagné toute sa vie, ils ont sûrement pris le dessus sur la fin. Et puisqu'il restait encore debout malgré tout, en bon gonzo qu'il était, il fallait bien que ce soit lui qui mette fin à tout ça, sans avoir oublié, préalablement, de notifier par écrit ce qu'il envisageait pour ses funérailles... C'est Johnny Depp, l'acteur américain qui était devenu son ami après les deux films, adaptés de ses oeuvres, dans lesquels il avait joué le double de Hunter, qui organisa l'ultime au revoir de l'écrivain. Ses cendres furent dispersées à l'aide d'un canon placé en haut d'une tour de plusieurs mètres de haut. Une envolée vers de nouveaux paradis artificiels espérons-le...



*Pour en connaître un peu plus sur Hunter S. Thompson, nous vous conseillons une biographie de référence, un témoignage de son fils unique et une bande dessinée.*



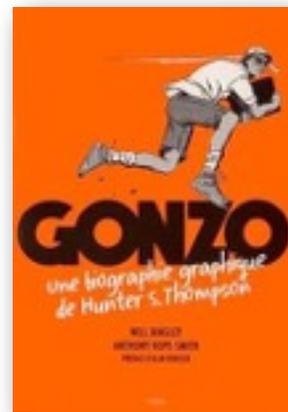
**Hunter S. Thompson Journaliste et hors-la-loi**

Une biographie de William McKeen  
Traduction Jean-Paul Murlon  
Editions Tristram, 2013



**Fils de gonzo**

Un récit de Juan F. Thompson  
Traduction Nicolas Richard  
Editions Globe, 2017



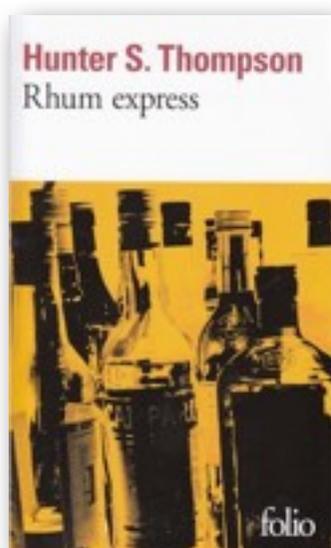
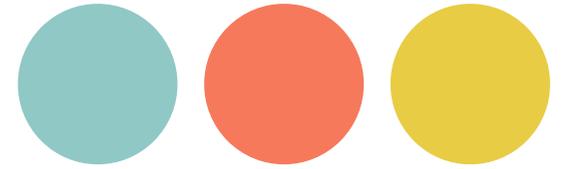
**Gonzo**

Une bande dessinée de Will Bingley et Anthony Hope-Smith  
Traduction Paulin Dardel

# HUNTER S. THOMPSON THE RUM DIARY

'Remarkable ... a genuine, 100% proof discovery of great literary intelligence ... knocks the spots off today's literary wannabes' MAIL ON SUNDAY





## Rhum express - Rum Diary

Un roman de Hunter S. Thompson

Edition originale Bloomsbury Publishing, 1998

### **Rhum express**

Un roman de Hunter S. Thompson  
Traduction par Bernard Cohen  
Parution poche Folio, 2010  
336 pages, 8,10 euros



### **Rhum express**

Un film de Bruce Robinson, 2011  
Distribution : Johnny Depp,  
Aaron Eckhart, Michael Rispoli,  
Ambert Heard, ...  
Durée : 2h

Probablement que le titre original de ce roman, *The rum diary*, est plus en adéquation avec ce que Hunter S. Thompson nous propose ici, à savoir une sorte de journal de bord imbibé où le rhum coule à flots. Il se boit, dès le petit-déjeuner, dans la moiteur de Porto Rico comme s'il fallait écouler à tout prix, et au plus vite le stock de fabrication locale... Le roman a bien failli passer à la trappe. En 1997, Johnny Depp, le fameux comédien américain qui incarne Hunter S. Thompson à l'écran à deux occasions, dénicha des cartons du journaliste un texte qui y dormait depuis plus de trente ans et n'avait jamais trouvé éditeur à son pied. Il faudra donc attendre 1998 pour que le texte paraisse, alors qu'il avait été écrit par Thompson au début des années soixante suite à un séjour à Porto Rico pour son travail mais aussi pour y prendre du bon temps... L'adaptation cinématographique ne verra le jour que quelques années après la mort de l'écrivain. Elle suit de près les aventures, ou plutôt les mésaventures, d'un journaliste, alter ego de Hunter, décrites dans le roman, même si elle prend quelques libertés de taille sur l'identité notamment de l'homme qui partage la vie de la seule femme mise en avant dans le récit... Ce roman est en effet une histoire d'hommes, hommes désabusés qui noient leur ennui loin de chez eux dans un alcool à disposition pour



### Extrait p. 15-16

« Toutes sortes de types venaient travailler au San Juan Daily News, depuis les jeunes turcs enflammés qui rêvaient de tout casser pour tout rebâtir à zéro jusqu'aux vieux journaliers désabusés et à la panse pleine de bière qui ne voulaient rien d'autre que terminer leur vie en paix avant qu'une bande de cinglés n'essaient de refaire le monde. Tout l'éventail était là, véritables plumes et hommes d'honneur, dégénérés et ratés professionnels à peine capables de rédiger une carte postale, vauriens fuyant leur passé, soûlards dangereux, et aussi un Cubain kleptomane qui portait un revolver sous le bras, un Mexicain maniaque et pédophile, des maquereaux, des pédérastes, des déchets humains en tout genre dont la plupart ne restaient au journal que pour se payer quelques verres et s'acheter le billet d'avion du retour. »

chauffer le gosier et délier les langues entre deux temps d'écriture dans un quotidien que bien trop de monde ne lit plus. La préoccupation principale de ces hommes est de trouver des glaçons pour rafraîchir leur rhum et probablement en boire alors davantage...

Paul Kemp, un journaliste de trente deux ans, dix ans de plus que l'auteur au moment de l'écriture, fuit son manque de réussite à New York pour s'installer à San Juan, capitale de Porto Rico. Il y a été embauché par un journal, le *San Juan Daily News*, qui ne marche pas fort, et est même au bord de la faillite. Les lecteurs du journal sont les membres de la communauté anglo-saxonne qui commencent à prendre ses marques sur l'île paradisiaque et l'occupent sans beaucoup de considération pour la population locale. Les touristes affluent eux aussi. Ils séjournent dans des hôtels club et passent plus de temps assis grassement devant des machines à sou, au bowling ou à se dorer la pilule autour de la piscine ou sur la plage, qu'à visiter le pays. Les affairistes américains ont, eux, flairé les bonnes combines pour construire de manière anarchique sur l'île des complexes qui accueilleront toujours plus de leurs concitoyens... Le journaliste trentenaire semble de bonne volonté à son arrivée, mais il est confronté à un groupe de journalistes dont la conscience professionnelle a vite été émoussée par les litres de rhum ingurgités et la belle vie sous les cocotiers. Paul Kemp, déjà bien attiré par la boisson, se laisse porter par le courant de rhum et de bière déversé dans les bars, notamment un, le repaire d'Al, quartier général de tout ce beau petit monde où le prix de l'alcool est incomparablement inférieur à celui pratiqué par la chaîne de bars *New York* qui s'est installé en ville. Chez Al, on se retrouve pour refaire le monde, ou pas, mais surtout pour se soûler, quitte à retourner ivre à la rédaction... Le rédacteur en chef du quotidien, Lotterman, « *un ex-communiste... au bord de la dépression nerveuse* » sait bien de quoi est constitué son pôle de journalistes, « *des sacs à vinasse* », dit-il, et tout en passant ses journées à leur gueuler dessus pour tenir la baraque et faire avancer le journal, il a bien conscience qu'il ne trouvera pas mieux. « *Dans le meilleur des cas, ses hommes étaient*



### Extrait p. 180-181

« Il n'y avait pas de filles dans ce bar. Seulement des femmes mûres et des hommes chauves en tenue de soirée. Je tremblais, maintenant. Et si j'allais avoir une crise de delirium tremens ? J'ai continué à boire, de plus en plus vite. J'essayais de me soûler à fond. J'avais l'impression que les gens me regardaient avec toujours plus d'insistance, mais j'étais incapable de protester, de prononcer un seul mot, je me sentais isolé, épié, démasqué. J'ai glissé tant bien que mal de mon tabouret et je suis sorti hélér un taxi. Trop mal en point pour prendre une chambre à l'hôtel, je n'avais nulle part où aller sinon un appartement puant infesté de cafards. Le seul toit qui puisse m'abriter. »

*imprévisibles. Dans le pire, il s'agissait d'ivrognes dépenaillés auxquels on ne pouvait accorder la moindre confiance. Malgré tout, ils se débrouillaient pour éditer un journal. », nous les décrit Kemp... On baigne en pleine désillusion dans une île où des idéalistes comme Paul cherchent encore un sens au rêve américain. Ici c'est rum, sea, sex and sun, et presque tout le monde y trouve son compte. On surnage au-dessus de son verre, le temps que le journal s'effondre et qu'on s'échappe avec des indemnités. En attendant, profitons...*

Parmi ces journalistes, qui deviendront les compagnons d'aventures et amis de Kemp et avec qui il s'installera dans un appartement taudis, il y a : Moberg, qui tient la rubrique criminelle du journal, imbibé en permanence, enragé et prêt à tout pour se farcir le rédacteur en chef ; Yeamon, tête brûlée qui se fera virer du journal avant la fin ; et Sala, le photographe attitré du *Dealy News*, amateur de combat de coqs. Yeamon s'est acoquiné avec Chenault, une très belle blonde, insouciant et sensuelle, qui lui fait tourner la tête, et fera tourner celle de Kemp. Dans l'adaptation cinématographique, la jeune femme est en couple avec un certain Sanderson, promoteur immobilier américain qui sait se mettre dans la poche les hommes politiques corrompus et compte sur Kemp pour écrire les articles qu'il faut dans le *Dealy News* pour amadouer la population et construire sans scrupule un complexe hôtelier et une station balnéaire qui ne manqueront pas de dénaturer le paysage et l'environnement. Kemp, en bon idéaliste, devra naviguer entre les réjouissances financières proposées par l'homme d'affaire et le désir de rester intègre sur une île où s'il n'en reste qu'un ce pourrait bien être lui. Soit il se met au service d'un affairiste crapuleux, soit il dénonce, en journaliste engagé qu'il est, toutes les malversations de Sanderson...

En attendant que les noeuds de la conscience de Paul Kemp se dénouent, il aura l'occasion de vivre quelques aventures qui l'enverront en prison, lui vaudront des déboires avec la justice locale pour ivresse sur la voie publique, atteinte à l'ordre public et outrage à officiers assermentés, et le laisseront impuissant face à



### Extrait p. 311

« Au crépuscule, parfois, tandis que vous essayiez de vous relaxer et d'oublier le marasme général, un dieu, l'Éboueur suprême, ramassait dans les caniveaux une poignée de ces espoirs brisés et les agitait devant vous, presque à portée de votre main mais pas tout à fait. Suspendus dans la brise, ils tintaient délicatement, telles des clochettes de verre, et conjuraient ainsi les souvenirs de ce que vous n'aviez jamais connu et que vous ne connaîtriez sans doute jamais. Les images qu'ils convoquaient étaient si frustrantes que le seul moyen de les effacer consistait à attendre le soir pour noyer les fantômes dans le rhum. Souvent, il était plus facile de prendre les devants et alors vous commenciez à vous imbiber dès midi. Dans ma mémoire, pourtant, cela ne donnait pas de résultats fameux, sinon que, éventuellement, le temps pouvait paraître passer plus vite. »

l'agression sexuelle dont sera victime Chenault... Ce qui aurait pu ressembler à une aventure paradisiaque se transforme en gueule de bois permanente avec des réveils qui ressemblent à un flot de désillusions déversées sur des hommes et une île qui se laissent dériver, tranquillement mais sûrement. Le rhum a fait son travail de sédation et anesthésie assez vite toute velléité de remise en question et de sursaut. Si le protagoniste du roman à trente-deux ans alors qu'il a été écrit par Thompson à l'âge de vingt-deux, c'est bien possible que ce soit dû au fait que le séjour de six mois aux Caraïbes de l'écrivain lui ait fait gagner dix ans de maturité, et donc fait perdre par la même occasion dix ans de jeunesse, d'insouciance, de naïveté et d'idéalisme. Le récit est inspiré en partie de ce qu'a vécu Thompson à Porto Rico, travaillant là-bas dans un journal sportif, *El Sportivo*, qui rencontrait, lui aussi, des difficultés financières. Sur place l'écrivain en herbe fréquenta des collègues journalistes d'un autre journal, le *San Juan Star*, qui inspira le *Dealy News* dont il est question dans le roman...

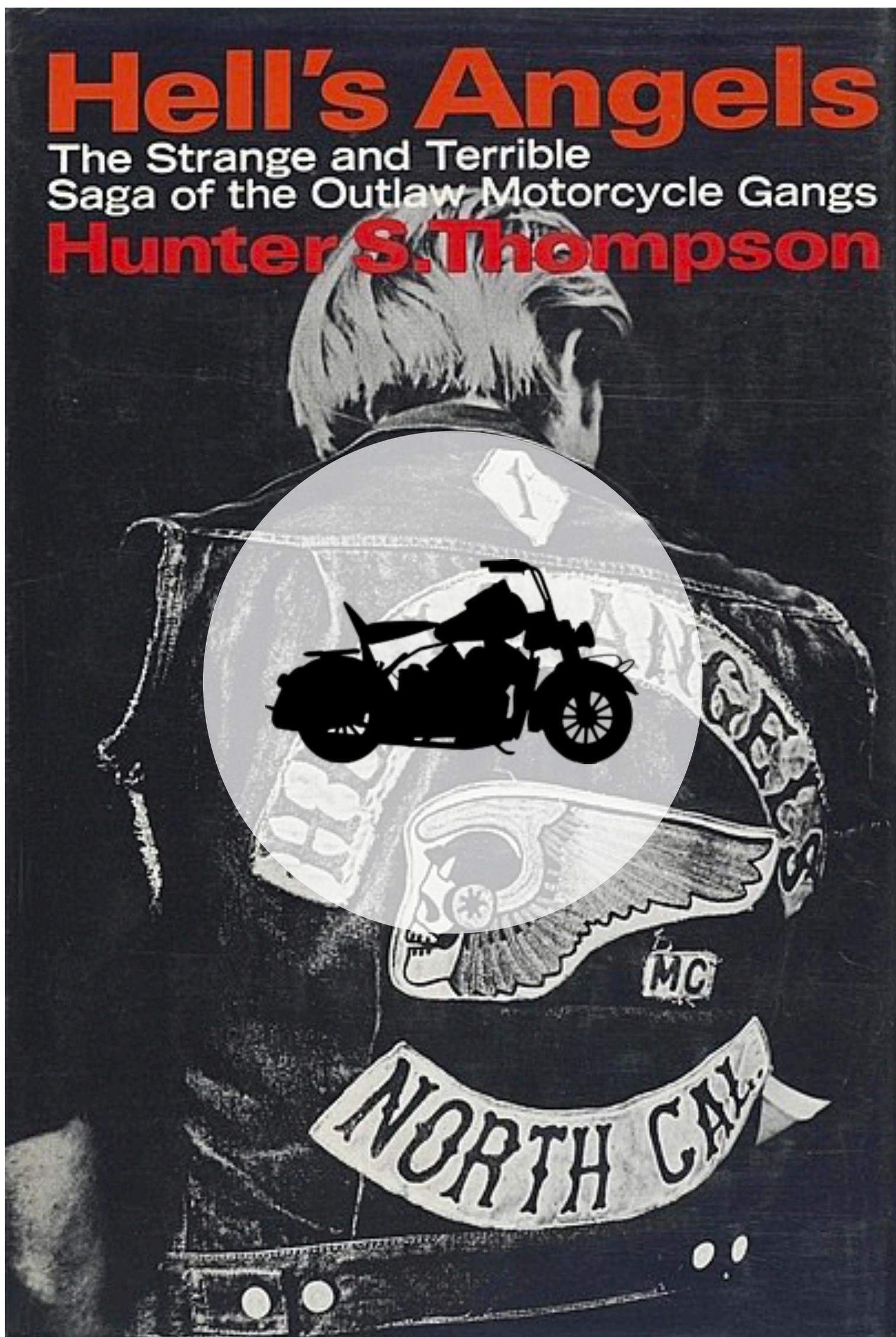
Le départ de Hunter S. Thompson, comme celui de Paul Kemp, est inévitable. D'autres aventures attendent les deux hommes au pays de l'Oncle Sam, sans que Porto Rico ne leur manque vraiment... « *Et c'est ici que s'achèvent les Aventures de Paul Kemp, le Journaliste-Poivrot. Il a lu les signes, il a vu ce qui lui arrivait dessus mais il était trop perversi pour reculer à temps.* » L'écrivain ne s'est finalement jamais aussi bien senti que chez lui. C'est là que le flot des textes à venir coulera sans que le rhum soit forcément de la partie, ou alors sans qu'il soit seul. L'aventure de Porto Rico, comme celle de Las Vegas, ou d'autres seront des parenthèses enchantées en quelque sorte, si l'on peut du moins parler d'enchantement. Les deux versants de la médaille psychoactive ne vont pas l'un sans l'autre, comme nous le verrons...

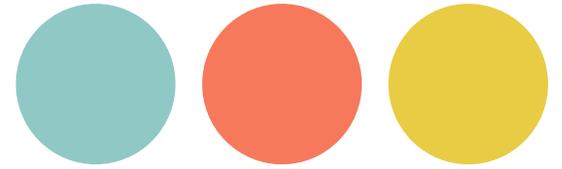


# Hell's Angels

The Strange and Terrible  
Saga of the Outlaw Motorcycle Gangs

Hunter S. Thompson





## Hell's Angels

L'étrange et terrible saga des gangs de motards hors-la-loi

Une enquête de Hunter S. Thompson

Edition originale Random House, 1967



### **Hell's Angels**

Une enquête journalistique  
de Hunter S. Thompson  
Traduction Sylvie Durastanti  
Parution poche Folio, 2011  
400 pages, 8,60 euros

Hunter S. Thompson n'est pas du genre à observer les gens de loin et laisser dire tout et n'importe quoi par ses collègues journalistes parfois frileux à l'idée de se confronter aux "monstres". Car c'est bien ainsi que les Hell's Angel sont présentés dans les années soixante, une bande de Boogie men sans foi ni loi, prêts à toutes les exactions pour prendre du plaisir et justifier la réputation de barjos que constitue le « *un pour cent d'irréductibles inconditionnels* », comme ils se présentent, que compte l'Amérique de l'époque. On n'est pas loin ici chez eux d'une forme d'esbroufe, et de gloriole pour tenter d'impressionner son monde et assurer une place de choix dans cette marge subversive qui attire tant de citoyens rebelles au système. « *Quand tu débarques dans un lieu public, faut scandaliser le bon peuple (...). Faut faire une apparition répugnante. On est des vrais parias, rejetés de la société. Et c'est ce qu'on veut être. Tout ce qui est valable pour eux ne peut pas l'être pour nous. Le monde ne veut pas de nous et nous on veut pas de lui. Pour les gens on est la lie de la terre.* », nous explique un membre de la communauté. Quitte à être la lie de la société, autant assumer son rôle, donner au peuple ce qu'il attend, et coller à l'image que l'on renvoie. Comme le dit Saul Alinsky, cité par



### Extrait p. 359-360

« Durant presque un an, j'avais vécu dans un monde ne ressemblant à aucun autre (au début du moins). Sans avoir la naïveté de croire que la fureur des Angels était bien ce qu'on en disait et ce qu'on en montrait, j'avais partagé le plaisir qu'ils tiraient à faire sensation. Malheureusement, plus ils fascinaient les foules et plus leur mystique perdait consistance... En un sens, les Hell's Angels sont les fossoyeurs du vieil individualisme traditionnel qui a fait la grandeur de l'Amérique ; pas des romantiques attardés, hélas, mais les premiers mutants, précurseurs d'un avenir que rien ne nous a préparés à affronter. En fait, les Angels sont de véritables prototypes. »

Thompson en tête de chapitre : « *Ce n'est pas parce que des gens sont pauvres ou marginaux qu'ils seront pour autant pleins de justice, de noblesse, de charité ou de compassion.* » Les Hell's Angels représentent alors le côté obscur de la force de la contre-culture des sixties, si tenter que l'on puisse parler pour eux de culture, et entretiennent fièrement cette image. Chacun place son orgueil où il peut... Ce que souhaite en tout cas vérifier le journaliste gonzo, c'est la part de mythe et de réalité. La vérité n'a alors pas de prix. Hunter ne souhaite pas surfer, avec bien trop de confort et de légèreté, sur la vague des rumeurs, des idées reçues et des a priori. Il veut se faire son opinion et surtout renseigner au mieux les lecteurs qui se feront alors à leur tour leur propre avis... Pour cela il va falloir mouiller le maillot, enfourcher la bécane, tracer sa route accompagnant ainsi une orde motorisée dont il devra gagner la confiance, et accepter de partager un quotidien qui n'est pas celui des bons pères de famille quittant la maison cravatés pour gagner de quoi nourrir femme et enfants. Ici, la famille, c'est la bande, le groupe, la communauté, les potes, des "hommes-des-vrais-des-durs" qui ne vont sûrement pas s'agenouiller devant les institutions, se laisser guider leurs choix de vie ou accepter toutes les compromissions. On en est là, et Thompson devra suivre le mouvement sans pour autant avoir le même état d'esprit ou du moins approuver la méthode... Il est probable que l'enquête de Hunter S. Thompson ait assis une réputation et popularisé une communauté déjà connue avant ça mais pas autant médiatisée qu'elle le sera à la suite de la parution du travail d'enquête du journaliste... Quant à la place qu'occuperont les usages de drogues dans cette aventure, nous aurons bien entendu l'occasion d'en parler...

L'enquête journalistique, *Hell's Angels - L'étrange et terrible saga de motards hors-la-loi*, qui sera l'aboutissement d'un an de compagnonnage sur les routes, et sera publiée en 1967 chez *Random House*, n'est pas pour l'écrivain la première approche du gang. En mai 1965, un premier long article était paru dans *The Nation* après qu'Hunter S. Thompson ait passé du temps avec les motards. Il avait su les approcher en leur expliquant qu'il cherchait



### Extrait p. 363-364

« Pour la majorité de la population, les Hell's Angels sont des perdants, des ratés, des mécontents, des misérables cherchant à se venger d'un monde où ils ne font que problème. Les Hell's Angels ne sont pourtant pas des visionnaires, mais des enragés irréductibles. Et s'ils sont des précurseurs de la « révolution morale » en vogue sur les campus universitaires, ils ne sont que l'avant-garde d'une armée grandissante de jeunes irremplaçables dont l'énergie trouvera finalement le même exutoire que la leur. Toute la différence entre un étudiant gauchiste et un Angel, c'est que l'étudiant se révolte contre le passé, tandis que l'Angel se révolte contre l'avenir qui l'attend. Et tout ce qu'ils peuvent partager, c'est leur mépris pour le présent et le statu quo. »

simplement à en connaître un peu plus sur eux, à savoir si leur réputation reposait sur des faits. Les soirées imbibées qui suivirent suffirent à ce que le journaliste, couillu, soit accepté. « *Ils ont été un peu réservés au début, mais après 50 ou 60 bières, nous avons pour ainsi dire trouvé un terrain commun. Les cinglés se reconnaissent toujours entre eux.* », dira Hunter S. Thompson dans les propos rapportés par William McKeen dans sa biographie de l'écrivain. Toujours est-il que la route avec les Angels démarrera à l'occasion de l'écriture de cet article qui, suite à sa publication sous le titre "*The Motorcycle Gangs : Losers and Outsider*", à savoir "*Les gangs de motards : Perdants et Exclus*", lancera la commande par Ballantine Books, la filiale poche de Random House, d'un livre entier consacré au gang. Une avance de droits d'auteur permet alors à Hunter de s'acheter une BSA 650 Lightning, bécane qui a de la gueule, ou du moins ne fait pas tache au milieu des Harley Davidson. Malgré le titre un poil dégradant du premier texte d'Hunter, les Hell's Angels acceptent le journaliste parmi eux et ne lui cachent rien. Le jeune et téméraire reporter s'embarque dans une compagnie d'Oakland avec l'aval de Ralph «Sonny» Barger, leur chef, qui l'avait suivi pendant le premier temps d'écriture de l'article pour *The Nation*. L'homme est décrit par Hunter comme une « *grande gueule, un vrai diplomate et l'arbitre suprême de tous les conflits* ». Quand il est en taule, ce qui lui arrive souvent pour détention de Marijuana, le gang reste discret en attendant le retour de leur leader et meneur de jeu...

Sonny le Caïd, Terry le Clodo, Mémé Miles, Marvin la Torpille, Frenchy, Magoo, Minus et le parano, pour ne citer que quelques-uns des Angels qui partageront les mêmes tournées et la même bouteille que Hunter, seront accusés de tous les crimes et de tous les maux dont est victime l'Amérique. Le trafic de drogue en faisait partie, mais ce qui restera dans les mémoires sera l'accusation de viol collectif sur deux jeunes adolescentes à Monterey en septembre 1964. Hunter S. Thompson relate les faits dans la version des protagonistes chevelus et barbus. Les adolescentes étaient visiblement sous effet de l'alcool et du cannabis, et prêtes à s'offrir aux intéressés. Une orgie qui aurait mal tourné d'après ce



### Extrait p. 234

« Ne faisant rien à moitié, les Angels ont bien entendu reculé les limites de l'endurance humaine et de l'alcoolisme : en d'autres termes, ils boivent comme des bêtes, surtout en bordée. Chez eux, ils se soulent rarement, mais à chaque fiesta ils se biturent à mort, hurlant et se cavalant après comme des chauves-souris dans une cave. Et le feu représente un sérieux danger : une fois par exemple, Terry, étant tombé dessus, a carrément dû être hospitalisé. Evidemment, ceux qui évitent de s'écrouler dans le feu ou de casser des vitres de bagnole à coups de poing risquent aussi bien et à tout moment d'enfourcher leurs bécanes pour aller faire leur cirque dans le premier patelin venu. »

que raconte Terry le Clodo, principal accusé, à Hunter qui explique que la notoriété déviante des Angels s'est concrétisée suite à cet événement... Les retours fréquents que fait l'écrivain sur le passé des Angels, avec un certain nombre d'articles cités, confrontés à la version des membres du gang, permettent de remettre les choses dans leur contexte. Hunter sait faire parler les Hell's Angels, mais ne se contente pas de les écouter. Il les accompagne dans leurs virées régulières sur les routes mais aussi dans des bars où ils cherchent autant à picoler qu'à se froter violemment à la population locale histoire de profiter jusqu'au bout de l'agitation neuronale. La consommation d'alcool est la base du pack défoncé d'un bon Angel. Et ne leur parlez pas de modération puisque ce mot ne fait pas partie de leur vocabulaire et n'a aucun sens à en juger par leur mode de vie et leur état d'esprit. L'usage est collectif, puisque la communauté partage tout, ou presque... Nous avons déjà fait allusion à la marijuana, mais d'autres produits sont dealés et consommés par les membres du gang. Méthédrine, barbituriques, DMT et LSD ont droit au chapitre. L'objectif est la défonce. Il faut que le produit soit efficace. Pas question ici de se cacher ou de jouer sur cette fibre transgressive pour s'envoyer en l'air. Le Hell's Angel est pragmatique et se défonce à découvert...

Hunter S. Thompson, qui ne dit pas non à l'usage des produits à disposition chez les Angels, fait aussi l'entremetteur entre le gang et les personnalités qui souhaitent entrer en contact avec ses membres. Il prend sa part de responsabilité dans certaines expérimentations, notamment celle de LSD. C'est Thompson qui présentera les Hell's Angels à Ken Kesey, le fameux auteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, et à sa bande de joyeux lurons, les Merry Pranksters. D'autres célébrités de l'époque, comme Allen Ginsberg et Richard Alpert, curieux de voir de prêt à quoi ressemblait un ange diabolique, furent de la partie. Proposer du LSD à des hommes déjà bien chargés chimiquement et surtout peu précautionneux sur les dosages, n'était pas une évidence. Mais plus on est de fous plus on rit dans le monde de la contre-culture que véhiculée les Merry Pranksters. Les premières expérimentations seront suivies par des usages réguliers chez les



Extrait p. 305

« La plupart des gens planent à la simple idée du risque couru en transgressant un interdit. Pour décoller, ils ont besoin de se faire un cinéma pas possible. Pas les Angels, qui ont trop fumé, et depuis trop longtemps, pour confondre encore le cinéma et les effets réels. Avec la fumette, ils ne s'éclatent pas positivement. D'ailleurs, ils fument comme ils picolent. Si on leur propose un joint, ils ne refuseront pas mais ils claqueront rarement leur fric dans de l'herbe. Tant qu'à se payer de la défonce, ils achèteront quelque chose de plus efficace. »

Hell's Angels qui adoptèrent le produit comme l'un des leurs. Ils surent se fournir entre chaque virée pour chasser l'ennui quand ils étaient au repos, ou pour rendre la route un peu plus psychédélique sur leurs bolides. Le produit était encore à l'époque légal, alors le risque de se faire arrêter était moindre qu'avec la marijuana ou les amphétamines. Malheureusement, comme il fallait s'y attendre, les usages furent loin d'être modérés, et si le LSD pacifiait en quelque sorte les motards, il les précipitait aussi naïvement dans des trips particulièrement longs dont ils ne sortaient pas indemnes. Ils finirent par laisser de côté ce produit qui faisait trop de dégâts dans leurs rangs... Mais les Angels ne diront jamais que ce sont des "camés", ce qui serait, de leur point de vue, un constat de faiblesse. Le Hell's Angel est blindé, immunisé contre toute forme d'addiction, puisqu'il est plus fort et plus endurant que le commun des mortels, des surhommes en quelque sorte. Cet état d'esprit rejoint celui des extrémistes de droite des rangs desquels beaucoup sont issus. « *Tous les Angels diront que chez eux il n'y a pas de camés. Ce qui est exact, au sens médical ou légal du terme. Une fois accroché, le vrai camé ne prend plus n'importe quoi : ou il prend sa came ou il est en manque. Les Angels, eux, prennent tout ce qui leur tombe sous la main et gobent n'importe quoi, comme s'ils étaient sevrés de tout - même au risque de délirer à plein tubes* », nous dit Thompson avec donc une pointe d'adhésion à leur discours, mais aussi sûrement une pointe d'ironie...

Les effets psychoactifs des drogues étant alors considérées par l'opinion publique comme responsables des exactions des Hell's Angels, les rapports de police et articles qui paraîtront sur le sujet ne manqueront pas de préciser que tous ces méfaits ont été accomplis sous influence de "La Drogue", sans aucune distinction entre les produits. Une chose est sûre, l'usage de drogue étant facilement assimilable, dans les représentations populaires, aussi bien à la subversion qu'à la perversion, pour peu que les usagers aient été montrés du doigt pour leurs virées terrifiantes, on a vite fait de stigmatiser les produits, ce que ne manqueront pas de faire les pouvoirs publics américains... Et quand la lutte contre le trafic



### Extrait p. 303

« Sachant que les douaniers ont une mentalité de garçon de café, les caïds de la drogue n'iront évidemment pas embaucher les Hell's Angels pour convoier leur marchandise. A ce compte-là, autant expédier à la frontière un fourgon avec Opium Express en lettres rouges sur chaque portière. Si le Dieu des justes pouvait en une nuit réduire en cendres tous les Hell's Angels, le trafic de la marijuana n'en serait pas affecté outre mesure. »

devient la priorité du gouvernement, les Hell's Angels endossent injustement une bonne partie de la responsabilité de la circulation des stupéfiants sur le sol américain, puisque ce sont les plus médiatisés et les plus motorisés. S'il est vrai que l'argent qui rentre dans les gangs est le fruit d'un trafic régulier sur le territoire américain, les quantités en jeu sont bien inférieures à celles imaginées par les forces de police et de douane. Quoiqu'il arrive, les chevelus et barbus auront toujours plus de chances de se faire arrêter et fouiller, nous dit Thompson, que l'homme imberbe et coupé court...

Toujours est-il que les Hell's Angels ont marqué leur temps, et qu'ils se sont même découverts des alliés de circonstance, de ceux qui défendaient la liberté sauvage et la lutte contre les institutions. Mais bien évidemment, la notoriété s'accompagne inévitablement d'attentes de la part de ceux qui vous placent sur un piédestal, et quand le naturel revient au galop, les déceptions sont au rendez-vous. Quand les Hell's Angels attaquèrent une manifestation contre la guerre du Vietnam, ce qui n'avait rien de surprenant venant d'eux, défendant depuis leur origine une idéologie fasciste, la gauche américaine révolutionnaire tomba des nues, elle, et tourna le dos aux gangs qui retournèrent dans les bas-fonds dont on les avait tirés sans qu'ils ne demandent rien à personne... Hunter S. Thompson, finit par se lasser du temps passé en la compagnie des Hell's Angels, et il n'ira pas de main morte avec eux dans ses propos en fin d'ouvrage. L'histoire avec le gang de motards ne se finira pas dans une effusion d'émotions partagées. Pour des histoires de promesse non tenue d'un auteur qui devait partager une partie des royalties avec les membres du gang qu'il avait suivi, les coups tombèrent. C'est bien ainsi que les Hell's Angels règlent leurs différends. Hunter S. Thompson en fit les frais et se fera tabasser et lapider. Mais ces premiers droits d'auteur lui permirent d'acheter sa maison de Woody Creek dans le Colorado. C'est dans cette demeure que le journaliste poursuivra son travail d'écriture prolifique pendant que les Hell's Angels poursuivirent leur route sans plus aucune publicité...



POPULAR LIBRARY 0-445-03431-6 \$2.50

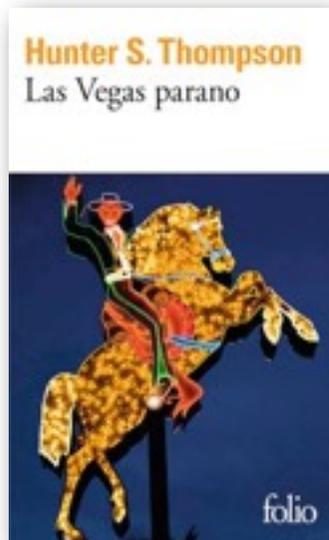
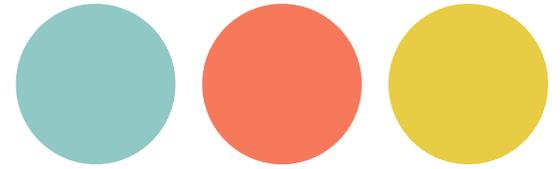
"The Best Book on the Dope Decade"  
—*The New York Times Book Review*

# FEAR AND LOATHING IN LAS VEGAS



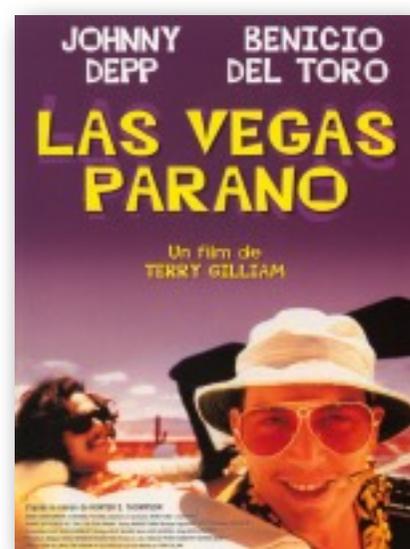
**Hunter S. Thompson**

Bestselling Author of  
**THE GREAT SHARK HUNT**



*Las Vegas Parano - Fear and Loathing in Las Vegas*  
*Un roman de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale Random House, 1972*

**Las Vegas Parano**  
**Une équipée sauvage au coeur du rêve américain**  
Un roman de Hunter S. Thompson  
Traduction Philippe Mikriammos  
Parution poche Folio, 2010  
304 pages, 7,50 euros



**Las Vegas Parano**  
Un film de Terry Gilliam, 1998  
Durée 1h59

A quoi bon ? Quand le rêve américain semble s'être un peu perdu en route, à l'orée des années 70, à quoi bon lui courir après pour perdre définitivement toutes ses illusions d'un monde d'après qui peine à s'imposer ? Les années 60, et tous ses bouleversements, sont désormais derrière Hunter S. Thompson et ses concitoyens et le mouvement hippie décline sous les coups de boutoir d'un gouvernement Nixon qui a su faire croire aux Américains que ces hippies étaient le symbole de la décadence et du déclin de cette bonne vieille société traditionnelle qui doit désormais reprendre ses droits. Hunter S. Thompson, qui n'a jamais été un fervent défenseur du mouvement hippie, lui préférant le mouvement beat, poursuit son rêve américain en se défonçant, et sans qu'aucune idéologie ne soit sous-jacente. *Fear and Loathing in Las Vegas*, que l'on devrait traduire littéralement par *Peur et répugnance à Las Vegas*, mais dont le titre français *Parano* est peut-être plus proche de ce qui se vit dans ce roman, est une oeuvre qui permet finalement aux protagonistes, et aux lecteurs qui les accompagnent, de revenir les pieds sur terre après s'être échappé un temps dans des paradis artificiels qui n'auront pas toujours été aussi paradisiaques qu'on aurait pu l'espérer. On sait bien que l'état d'esprit et les dispositions dans lesquels on se trouve au



### Extrait p. 16-17

« Les rédacteurs m'avaient également donné trois cents dollars en liquide que nous avions déjà presque entièrement dépensés pour acheter des drogues extrêmement dangereuses. Le coffre de la voiture ressemblait à un labo ambulancier de la brigade des stupéfiants : nous avions deux sacoches d'herbe, soixante-quinze pastilles de mescaline, cinq feuilles d'acide-buvard carabiné, une demi-salière de cocaïne, et une galaxie complète et multicolore de remontants, tranquillisants, hurlants, désopilants... sans oublier un litre de tequila, un litre de rhum, un carton de Budweiser, un demi-litre d'éther pur et deux douzaines d'ampoules de nitrite d'amyle. »

moment de l'usage peuvent avoir une incidence sur les effets. Or, Raoul Duke, le journaliste, et Horatio Alger - qui se fait appeler Docteur Gonzo - son avocat et néanmoins ami, ont un cerveau comptabilisant déjà certainement au compteur quelques heures de route de déconvenues avant de se rendre à Vegas. Cette ville est la destination ultime, aux dires des deux compères, quand il s'agit de partir en quête du rêve américain, ou du moins de le mettre en action, comme le dit le journaliste... Mais qu'étaient-ils donc allés chercher dans cette galère ? Si chevaucher le rêve américain consiste simplement à profiter de la vie aux frais de la princesse, s'en mettre plein le cerveau, laisser des notes de room service conséquentes impayées et mettre à sac en toute impunité des chambres d'hôtel de luxe, alors Duke et Gonzo ont certainement atteint leur but... Mais ne précipitons pas trop vite l'action...

L'aventure démarre sur les chapeaux de roues, en Californie, dans le Polo Lounge du Beverly Hills Hôtel où Raoul Duke, visiblement en mal de propositions de travail, reçoit par téléphone celle de *Sports Illustrated* de couvrir à Las Vegas la fameuse course hors circuit de motos et buggis, la Mint 400, qui se coure dans le désert du Nevada et est financée par le propriétaire du Mint Hôtel où ils séjourneront. Même si le journaliste n'est aucunement spécialiste de la question, il ne peut refuser cette proposition d'aller faire une virée dans cette ville mythique de l'ouest américain, ville où les casinos sont ouverts 24h/24h sans qu'il soit d'ailleurs question dans le récit des problématiques du jeu compulsif, ce qui n'a rien d'étonnant pour l'époque... Même si l'objectif pour nos deux compères n'est pas de dépenser tout leur argent dans les casinos de Vegas, ce n'est pas une raison pour partir à vide. Raoul Duke n'arrive à obtenir comme avance de frais que trois cents malheureux dollars, mais compte bien se faire rembourser ses dépenses réelles par la suite. Son avocat décide de l'accompagner dans cette aventure, mais pas question de se rendre à Vegas sans avoir loué au préalable une Cadillac décapotable rouge, avoir récupéré un magnétophone, une réserve de cocaïne, et un narguilé pour fumer sa marijuana. Et puis, tant qu'à faire, quitte à se charger en psychotropes pour la grande aventure, autant



Extrait p. 71-72

« Là réside l'avantage principal de l'éther : il vous fait vous comporter comme le soulard du village dans quelque primitif roman irlandais... perte totale de toutes les capacités motrices de base : vision embrouillée, aucun équilibre, langue paralysée - rupture de toute coordination entre corps et cerveau. Ce qui ne manque pas d'intérêt, car le cerveau continue à fonctionner plus ou moins normalement... à dire vrai, vous vous voyez vous comporter de cette déplorable manière, mais vous ne pouvez rien y faire... Ah ! Diabolique éther - complète drogue du corps. L'esprit recule d'horreur, incapable de communiquer avec la colonne vertébrale. Les mains s'agitent comme des démentes, incapables de sortir du fric de la poche... rires faux et chuintements de bouche... tout en souriant toujours. L'éther est la drogue parfaite pour Las Vegas. »

remplir sa valise de tout ce que Los Angeles met à disposition. Ce seront donc cannabis, mescaline, LSD, cocaïne, poppers, alcool et éther qui seront du voyage car, comme le dit Duke, « *une fois qu'on commence sérieusement une collection de drogue, on a tendance à vouloir la pousser jusqu'au bout* ». Il met aussi en avant le *facteur psychosocial* d'une existence compliquée pour justifier la nécessité de « *se bourrer de produits chimiques les plus atroces, puis descendre à tombeau ouvert de Hollywood à Las Vegas.* ». Pas besoin de chercher midi à quatorze heures. Le chargement de la Cadillac est un remède à la morosité ambiante...

Et voilà donc nos deux grands fous embarqués dans un road trip de quatre bonnes heures pour atteindre Las Vegas à travers le désert. Les drogues sont ingérées, sniffées, inhalées au cours du voyage, et leurs effets se font ressentir suffisamment vite pour impacter inévitablement une conduite qui a bien de la chance de profiter d'une route particulièrement droite. Seul un auto-stoppeur impressionnable fera les frais d'un voyage tourmenté et décidera même de fuir à la première occasion... L'arrivée à Las Vegas et à l'accueil du Mint hôtel constitue le climax de la manifestation des effets cumulés de toutes les substances consommées pendant le trajet. Duke est victime d'hallucinations toutes aussi effrayantes les unes que les autres, et ne se sort de ce guêpier que grâce au Dr Gonzo. Toujours est-il que dans cette ville en multicolore et tout en excès, le comportement du journaliste passe comme une lettre à la poste. On met ses difficultés de communication et envolées paranoïaques sur le dos d'un usage immodéré d'alcool. Après tout, toutes les ivresses se ressemblent pour peu qu'on ne connaisse pas vraiment la différence entre un stimulant et un dépresseur du système nerveux central. Tous les produits et usagers dans le même panier. Cela permet du moins à Raoul Duke et à son avocat de passer finalement inaperçus... C'est l'alcool qui fera redescendre un Duke qui se méfie même du photographe, Laserda, qui l'attend et est censé le suivre sur la course motorisée du lendemain... De cette course, le journaliste ne verra d'ailleurs pas grand-chose tant les folles embardées dans le désert et le sable qu'elles soulèvent la rendent opaque. Raoul Duke n'est pas



Extrait p. 100-101

« San Francisco autour de 1965 constituait un espace-temps tout à fait particulier où se trouver. Peut-être que ça signifiait quelque chose. Peut-être pas, à longue échéance... mais aucune explication, aucun mélange de mots ou de musique ou de souvenirs ne peut restituer le sens qu'on avait de se savoir là et vivant dans ce coin du temps et de l'univers. Quel qu'en était le sens. L'histoire est dure à connaître, à cause de toute la merde qu'on rajoute ; mais même sans être sûr de l'«histoire», il paraît totalement sensé de penser que de temps à autre, l'énergie de toute une génération mûrit en une longue et belle fulguration, pour des raisons que personne ne comprend vraiment sur le coup - et qui rétrospectivement, n'expliquent jamais ce qui s'est passé. »

téméraire ni même passionné par son sujet. Il préfère les tournées des casinos, sous mescaline et éther, avec le Dr Gonzo qui n'est pas le dernier à consommer. Les effets sur l'esprit et le corps du journaliste des différentes substances sont décrits avec précision et nous donnent une idée de l'état dans lequel il vit ses aventures. Pas question pour lui de rester sobre. Les usages s'enchaînent pour être sûr de ne pas rester trop longtemps en équilibre. Un acolyte rattrapera l'autre si les choses dégénèrent, et elles ne tarderont pas à dégénérer... Toujours est-il que le journaliste prend vite conscience que si son séjour se prolonge à Vegas, ce n'est sûrement pas pour une course de motos sans intérêt, mais bien pour se payer une bonne tranche de défonce psychotique...

La première erreur de Duke dans toute cette agitation neuronale, est d'avoir laissé trop longtemps le Dr Gonzo seul et équipé d'une arme blanche qu'il a tendance à dégainer un peu vite. Le temps pour le journaliste de garer la Cadillac au parc de stationnement, et l'avocat a saccagé la chambre dans laquelle les valises ont été posées. Immérgé dans la baignoire, il demande à ce qu'on l'électrocute, en plein orgasme psychédélique, avec le transistor sur lequel passe une musique des *White Rabbit*. En compensation, il recevra sur la tête un pamplemousse frais... Petite parenthèse nostalgique dans le récit pour Raoul Duke : ce temps de vie à San Francisco au milieu des années 60 où les rencontres paisibles avec quelques membres de la Beat Generation lui font oublier les excès guerriers et suicidaires de son avocat dans une ville de Vegas qui ne respire pas, elle, la sérénité, loin s'en faut. Se replonger dans ce temps passé donne l'occasion à l'écrivain Hunter S. Thompson de tenter de restituer par écrit l'ambiance, l'esprit, et les étincelles de l'époque ou du moins les ondes positives qui y circulaient... Dans l'immédiat, étant donné la note salée de l'hôtel, et le fait que le Dr Gonzo ait profité de la nuit agitée de Duke pour se tailler la route sans le prévenir, le journaliste décide de fuir Las Vegas dès le lendemain matin, mais sans argent et sans aucun article à rendre au journal sportif... Un télégramme de son ex-futur ami, à savoir le Dr Gonzo, le retiendra finalement à Las Vegas. Le nouveau sujet que Raoul Duke aura à traiter n'est pas dénué d'ironie comme



Extrait p. 147-148

« Heureusement, personne ne me déranga pendant que je faisais un rapide inventaire de la sacoche. La planque était dans un désordre irrémédiable, tout brassé ensemble et à moitié écrasé. Quelques pastilles de mescaline étaient réduites en une poudre marron rougeâtre, mais j'en comptais à peu près trente-cinq ou quarante encore intactes. Mon avocat s'était enfilé tous les tranquillisants, mais il restait pas mal d'amphés... plus d'herbe, le flacon de coco était vide, un seul buvard d'acide, un bon bout de hash à l'opium et six amyles égarés... Pas assez pour du sérieux, mais un rationnement prudent de la mescaline nous permettait sans doute de tenir les quatre jours de Conférence sur les drogues. »

nous le verrons, et sera l'objet de la deuxième partie du récit. En attendant, le journaliste fomentait toujours sa fuite de Vegas car il sentait que le télégramme du Dr Gonzo et la conférence qu'il est invité à suivre pour pondre un nouvel article, est un traquenard. Après moult tergiversations, la route de retour à Los Angeles est prise, chargée en adrénaline. L'arrestation, sans conséquence, par un policier pour excès de vitesse et la rencontre inattendue de l'auto-stoppeur du début du récit, exacerbe la parano d'un homme qui ne demande plus qu'à rentrer chez lui et s'enfoncer sous la couette pour oublier un séjour à Vegas qui n'a pas été aussi jouissif que prévu. Un coup de fil à son avocat gonzo pour qu'il le rassure, l'invite à reconsidérer sa fuite et à accepter de revenir s'installer dans la suite de l'Hôtel Flamingo réservé pour lui et pour son compagnon d'infortune qui l'y attend...

A cette deuxième arrivée à Vegas, Duke fait l'inventaire des drogues restantes dans sa mallette et n'hésite pas à se recharger en alcool, puis en éther et même en amyles (poppers) dans une pharmacie locale... Dr Gonzo, qui l'attend nu à l'hôtel, n'est pas seul, il a emballé une très jeune femme prénommée Lucy, en fugue de chez ses parents, jeune femme qu'il a bourrée d'acide pour la mettre sous influence et pouvoir profiter d'elle. Même si Lucy est encore bien enfoncée dans son trip, Duke, toujours prompt à tout faire pour limiter les problèmes qui encombreront son cerveau et alimentent sa parano, conseille à son avocat, par précaution, de la laisser filer et l'envoyer dans une chambre réservée pour elle dans un autre hôtel de Vegas. Duke n'a pas envie que lui et son avocat soient accusés par la suite d'être coupables d'avoir soumis chimiquement la jeune femme pour en faire un objet sexuel... Mais revenons à la raison pour laquelle Raoul Duke a été rappelé à Las Vegas. Il s'agit de suivre la Conférence Nationale des Procureurs autour de la problématique des usages de stupéfiants. « *Si les cochons se rassemblaient à Vegas pour une conférence au sommet sur la Drogue, nous pensions que la Culture de la drogue se devait d'être représentée.* » Alors pourquoi pas s'y rendre en se faisant passer pour des procureurs, même si Duke et Gonzo n'en ont pas l'allure, et profiter de l'incongruité de cette situation. Un



### Extrait p. 195

« Je ne pouvais plus bouger. Paralytie totale à présent. Chaque muscle de mon corps était contracté. Je ne pouvais même pas remuer les yeux, encore moins tourner la tête ou parler... .. La mort. J'en étais sûr. Mes poumons eux-mêmes ne semblaient plus fonctionner. J'avais besoin qu'on me fasse de la respiration artificielle, mais j'étais incapable d'ouvrir la bouche pour le demander. J'allais mourir. Gisant sur ce lit, incapable de bouger... eh bien, au moins, ça ne fait pas mal. Je vais probablement perdre conscience dans quelques secondes, et puis après, peu importe. »

journaliste gonzo a aussi sa place ici... Alors, avant s'assister à ce congrès de fervents opposants aux usages de drogues, pourquoi pas se mettre la tête à l'envers ? Un nouveau produit fait son apparition dans le récit, l'adrénochrome, produit déniché par le Dr Gonzo auprès d'un « *maboul branché sur le culte de Satan* », et présenté comme issu de la glande médullo-surrénale d'un corps humain vivant. Les effets de ce produit font ressembler ceux de la mescaline non coupée aux agitations procurées par un soda au gingembre, nous annonce le Dr Gonzo... Cette substance existe bel et bien, est un dérivé de l'adrénaline, mais ne fait pas partie de la liste des stupéfiants. Quant à la manifestation de ses effets, présentés dans le roman de Hunter S. Thompson et le film de Terry Gilliam, elle a suffi à lancer le mythe de leur puissance et leur dangerosité...

Les mythes véhiculés sur les drogues et leurs usagers, Raoul Duke et le Docteur Gonzo y seront confrontés aussi dans les discours des "spécialistes" qui défilent au pupitre de la convention sur les drogues, et ce devant un auditoire tout acquis à la cause diabolisatrice. Parmi les certitudes véhiculées ici, entre autres : le surnom donné à un joint de cannabis par les usagers, surnom qui serait *Roach*, pour *cockroach*, c'est-à-dire *cafard* en français, car un joint ressemblerait à un cafard ; le concept de "retours" d'effets qui fait qu'un usager de LSD peut être victime de ses effets six mois après la prise alors qu'il pensait être débarrassé du produit... Le journaliste et son avocat décident de fuir cette conférence et nettoieront leur esprit dérangé par les discours entendus par une surconsommation d'alcool et autres drogues, et ce peut-être pour faire inconsciemment la nique à ce millier de policiers présents ce jour-là... La suite du récit, et la fausse note d'éditeur présenté en début du chapitre 9, laisse entendre que Duke « *a complètement perdu les pédales* ». Pour ce chapitre-là le récit laissera la place à la retranscription d'un enregistrement audio... Toujours est-il que le journaliste et l'avocat ne resteront pas plus longtemps à Vegas, et regagneront leurs pénates pour profiter du calme très relatif de leur home sweet home...



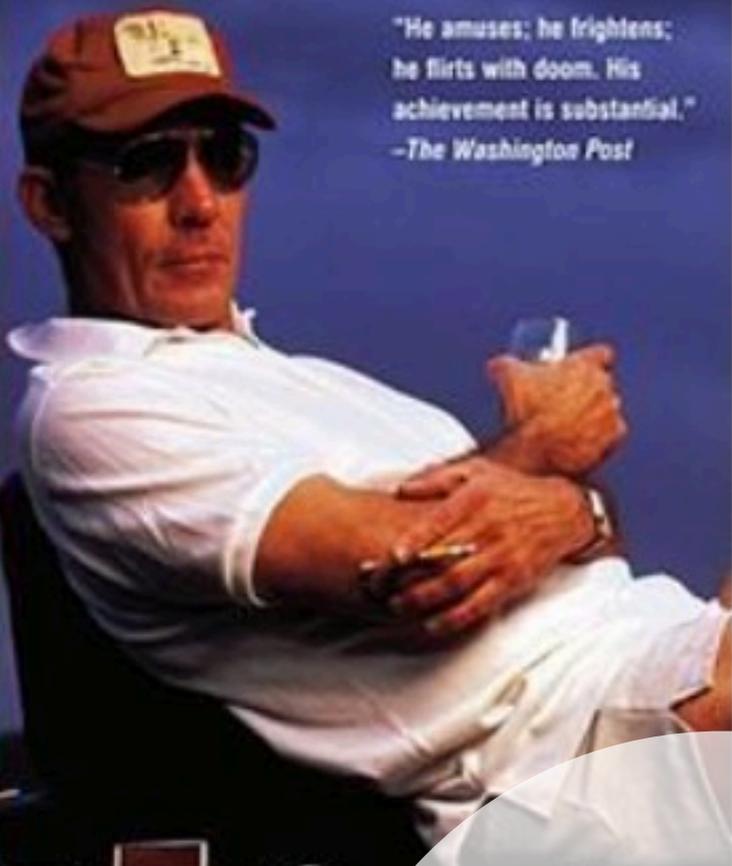
### Extrait p. 293

« Le gros marché, ces temps-ci, est dans les tranquillisants. Les petites pilules rouges et la schnouf - séconal et héroïne -, ainsi qu'un brouet de sorcières de mauvaise herbe domestique saupoudrée de tout ce qu'on peut imaginer, de l'arsenic au soporifique pour canasson. Ce qui se vend, aujourd'hui, c'est tout ce qui Vous Démolît la Tête - tout ce qui vous fait sauter les plombs dans la cervelle et vous laisse le plus longtemps possible bon à ramasser à la petite cuiller. Le marché des ghettos a fleuri dans les banlieues. L'habitué des tranquillisants cherche vengeance et s'est tourné vers la piquouse et même la grosse veine... Et pour chaque ex-amphétard qui a fini dans la blanche pour se soulager, il y a deux cents gosses qui sont passés direct du séconal à la seringue. Ils n'ont même pas pris la peine de tâter des amphés. »

Le roman de Hunter S. Thompson prend appui, même si certains événements et usages ont été exacerbés, sur ce qu'ont vraiment vécu Hunter S. Thompson et son ami avocat Oscar Zeta Acosta. Si l'action du récit se déroule sur une bonne semaine, dans la réalité, elle s'est déroulée en deux phases et sur un mois de temps. Si la première partie du périple a effectivement été financée par un magazine de sport qui refusa de publier l'article car il ne répondait pas à leur attente, la seconde partie l'a été par *Rolling Stone* qui avait accepté de faire une avance de frais sur un récit qui sera publié en deux parties, les 11 et 23 novembre 1971. Le roman paru, lui, chez *Random House* en juillet 1972. Une autre différence, de taille entre la fiction et la réalité, du moins d'après Oscar Zeta Acosta, est que l'avocat est présenté dans le roman comme un Samoan, alors qu'il est en réalité d'origine mexicaine. Membre du *Chicano Rights Movement*, et défenseur engagé des minorités opprimées, Acosta prit mal ce que Thompson lui présenta pourtant comme une protection de sa réelle identité, et il se brouilla avec l'écrivain. On n'a malheureusement plus de nouvelles de cet avocat depuis 1974, et il est bien possible qu'il soit arrivé malheur suite à ses engagements et ses liens avec le trafic de stupéfiants... Quant à l'adaptation cinématographique que proposa Terry Gilliam en 1998, elle est particulièrement fidèle au texte de Hunter S. Thompson qui apparaît d'ailleurs, très furtivement, dans la fiction. Le film ne va bien entendu pas aussi loin que l'article-roman d'origine de l'écrivain gonzo. Il ne fait notamment qu'une très courte allusion à l'héroïne, produit qui pointe son nez dans l'Amérique du début des années 70 et auquel Thompson consacre quelques lignes qui nous éclairent sur ces changements concernant les usages de drogues et sur la fin des utopies, utopies lancées par exemple par un Timothy Leary très médiatisé. Thompson nous dit de lui « *qu'il a bombardé l'Amérique avec ses histoires "d'élargissement de la conscience" mais qu'il ne s'est pas soucié un instant des réalités sinistres et peu appétissantes qui attendaient tous ceux qui le prenait trop au sérieux.* » A méditer...



**HUNTER S. THOMPSON**



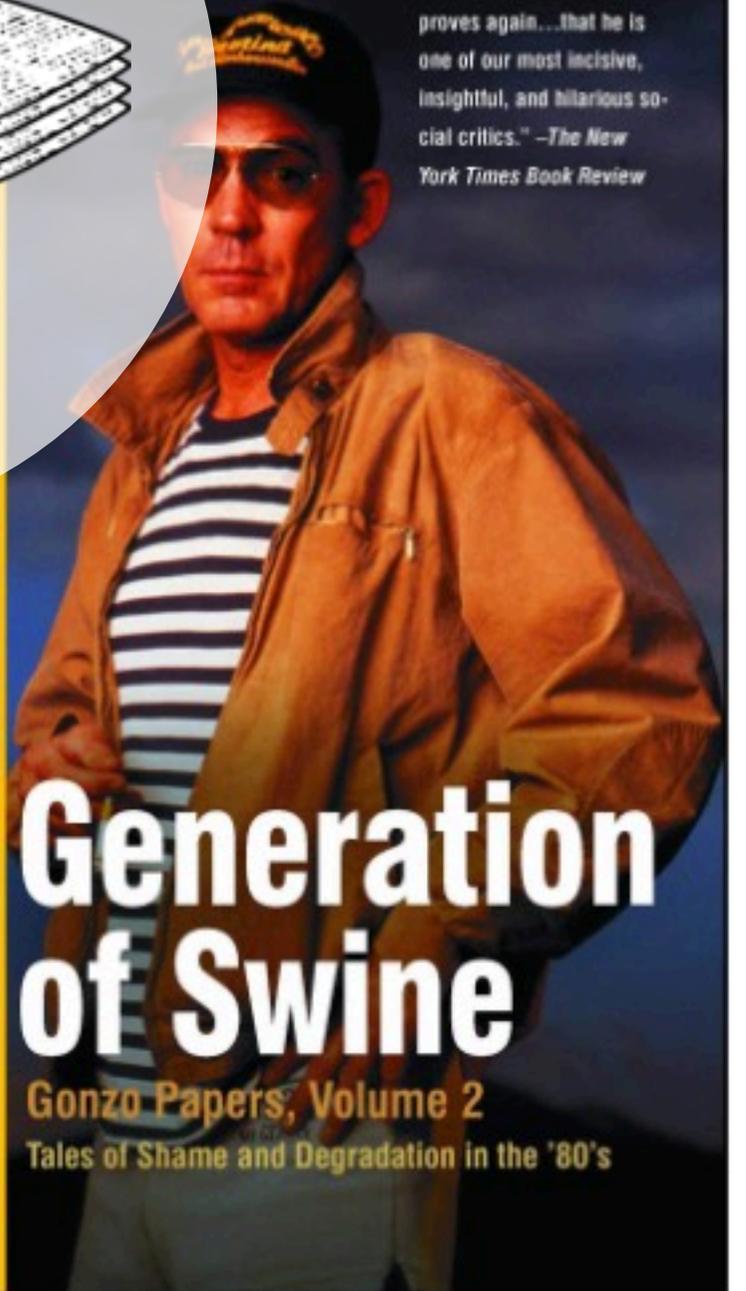
"He amuses; he frightens; he flirts with doom. His achievement is substantial."  
-The Washington Post

# The Great Shark Hunt

Gonzo Papers, Volume 1  
Strange Tales from a Strange Time



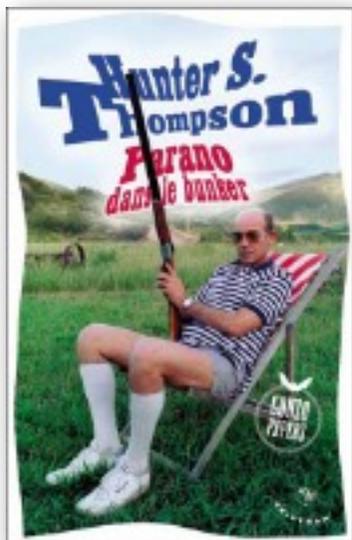
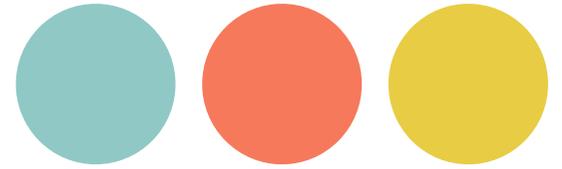
**HUNTER S. THOMPSON**



"His writing, ever feisty, proves again...that he is one of our most incisive, insightful, and hilarious social critics." -The New York Times Book Review

# Generation of Swine

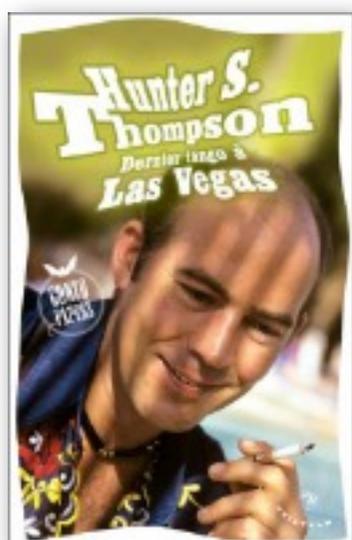
Gonzo Papers, Volume 2  
Tales of Shame and Degradation in the '80's



*Parano dans le bunker + Dernier tango à Las Vegas*  
reprenant *La Grande Chasse au requin*  
*(L'ancien et le nouveau Testament Gonzo)*  
*Un recueil d'articles de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale, 1979*

***Parano dans le bunker***

Un recueil d'articles  
de Hunter S. Thompson  
Traduction Philippe Delamare,  
Françoise Grassin et Iawa Tate Giuliani  
Editions Tristram, 2010  
426 pages, 24,35 euros



***Dernier tango à Las Vegas***

Un recueil d'articles  
de Hunter S. Thompson  
Traduction de Philippe Delamare  
et Philippe Manoeuvre  
Editions Tristram, 2010  
460 pages, 24 euros

On peut dire que Hunter S. Thompson a écrit pour la presse à peu près sur tout, son style gonzo s'affirmant au cours des années et faisant le bonheur de journaux et magazines comme *Rolling Stone*, le *National Observer*, le *New York Times Magazine*, le *Scanlan's Monthly* et même *Playboy*... Les textes réunis dans les deux premiers volumes de ces *Gonzo Papers*, que proposent les Editions Tristram en France, reprennent une bonne partie des articles réunis à l'origine sous le titre *La Grande Chasse au requin*, publiés en France il y a trente ans aux *Humanoïdes Associés*. Ce "testament gonzo", comme il est appelé, nous donne l'occasion d'explorer un peu plus l'univers et la langue du journaliste écrivain Thompson qui, quel que soit le sujet abordé, réussit à en faire son affaire personnelle puisqu'il se plonge à fond dans les aventures journalistiques qu'on lui propose. Et si un sujet n'est pas très passionnant a priori, il saura en retirer une matière gonzo qui transformera deux pages d'article en dix pages de littérature. Hunter S. Thompson ne s'arrête jamais en si bon chemin. Il titille les bordures, explore les marges, fouille les décombres pour que



### Extrait p. 39

« En retournant au motel après les courses de vendredi j'ai mis Steadman en garde contre quelques-uns des problèmes que nous allions devoir affronter. Aucun d'entre nous n'avait apporté la moindre drogue illégale, et il nous faudrait donc carburger à l'alcool. «N'oublie jamais que pratiquement tous les gens à qui tu vas parler à partir de maintenant seront bourrés. Un mec qui te paraît sympa a priori peut très bien te coller son poing dans la gueule sans la moindre raison.» Il a approuvé de la tête, les yeux braqués sur la route. Il avait l'air un peu sonné et j'ai essayé de le reconforter en l'invitant à dîner ce soir-là avec mon frère. »

*Parano dans le bunker*

les lecteurs ne s'ennuient pas, et surtout qu'ils ne passent pas à côté de la vérité. Il arrive à l'écrivain de faire de grandes digressions, de distiller quelques réalités approximatives ou même de s'aventurer dans la fiction sans qu'il soit toujours évident de visualiser la frontière. Alors, si c'est au détriment de la réalité pure, ce n'est sûrement pas à celui de la vérité, bien plus complexe bien entendu que la simple exposition des faits... Les psychotropes ont toujours accompagné l'écrivain dans ses pérégrinations, mais n'ont qu'à peu d'occasions été réellement au centre de ses articles. Les usages participent simplement de son mode de vie, et comme ce dernier n'est pas dissociable de son travail, il est inévitable qu'on entende parler de drogues à la moindre occasion. D'autant qu'Hunter n'est pas le seul à consommer bien entendu...

Le premier article abordant frontalement les usages est un de ceux qui ont fait couler le plus d'encre. *Le Derby du Kentucky est décadent et dépravé*, écrit en juin 1970 pour le *Scanlan's Monthly*, n'aborde que très succinctement la course, et se concentre plutôt sur les spectateurs, tous particulièrement imbibés... Hunter S. Thompson tournait un peu en rond et accepta alors favorablement la proposition d'un collègue et ami journaliste de revenir sur ses terres, à Aspen - Colorado, suivre ce derby du Kentucky, course hippique où toute la haute société locale vient se montrer, parier en continu, et surtout se soûler collectivement. Pour illustrer son article, Hunter demande à être accompagné, non pas par un photographe mais par un illustrateur. C'est le dessinateur Ralph Steadman qui suivra l'écrivain sur le terrain. Ces dessins resteront aussi célèbres que le texte de Thompson et rendent très bien compte de l'atmosphère décadente d'une société conservatrice qui ferme les yeux sur les événements qui bousculent l'Amérique en cette fin des années 60 et début des années 70... De la course, les deux compères ne verront pas grand-chose, non seulement parce qu'ils ne s'y intéressent pas vraiment, mais surtout parce qu'ils s'appliquent à décrire la foule enragée et imbibée des parieurs fous. Eux-mêmes ne sont pas en reste quand il s'agit de picoler, surtout Thompson qui est un habitué. « *A peine avons-nous mis le pied au champ de courses que nous avons perdu tout*



### Extrait p.155

« Le vrai reportage gonzo exige le talent d'un maître journaliste, l'oeil d'un photographe/ artiste et les couilles en bronze d'un acteur. Parce que l'auteur doit participer à la scène tout en l'écrivant - ou au moins en l'enregistrant, ou même en la dessinant. Ou les trois à la fois. L'analogie qui se rapproche probablement le plus de cet idéal serait un metteur en scène producteur de cinéma qui écrirait ses scénarios, serait son propre caméraman et s'arrangerait pour se filmer lui-même en train de jouer le rôle du héros ou au moins l'un des principaux personnages. »

Parano dans le bunker

*contrôle de la situation. Le reste du week-end, nous avons été brinquebalés sur une mer d'ivresse et d'horreur. Mes notes et mes souvenirs du Derby sont un vrai hachis Parmentier. »... De retour chez lui, l'article sera écrit et livré mais le journaliste n'en retire aucune fierté et pense même être passé à côté de l'événement. Son ami journaliste Bill Cardoso le rassurera en affirmant : « Hunter, je ne sais foutre pas ce que tu fais, mais tu as tout changé. C'est totalement gonzo. », et lancera la vague d'articles gonzo qui feront la renommée de Hunter S. Thompson...*

Dans un article sur le Super Bowl, datant de février 1973, Thompson évoque les difficultés pour un footballeur américain, ou tout autre athlète professionnel, de parler d'usages de drogues aux journalistes, tant l'hystérie est présente autour de ce sujet-là. L'omerta est donc de mise chez les sportifs qui ne veulent pas prendre le risque que ça leur retombe dessus. D'autant qu'à l'époque, des projets de contrôles urinaires de tous les sportifs professionnels étaient déjà à l'étude. Les peines envisagées étaient particulièrement lourdes en cas de contrôle positif. Ce sont les athlètes qui eurent gain de cause à ce moment-là. Le projet fut abandonné...

Dans une note, l'écrivain revient sur l'aventure de *Las Vegas Parano* et précise ce qu'est pour lui le journalisme gonzo. Ce journalisme part du postulat que « *la meilleure fiction est beaucoup plus vraie que n'importe quelle forme de journalisme. (...) Ce qui ne veut pas dire que le Roman soit nécessairement «plus vrai» que le Journalisme - ou vice versa - mais que «roman» et «journalisme» sont tous deux des catégories artificielles ; et que ces deux formes, au meilleur niveau, ne sont que deux moyens différents pour les deux mêmes fins. »* Le journaliste gonzo travaille, lui, sur un fil et ne doit pas totalement basculer dans la fiction, ce qui, pour Thompson, n'est pas évident. Il reconnaît que *Las Vegas Parano* est finalement de la fiction même si ce n'était pas l'objectif de départ...



### Extrait p. 354

« Grosso modo, «hip» se traduit par «informé» ou «branché». Un hippie est branché en permanence sur la réalité profonde. Il se met au diapason ou se laisse carrément porter par la lame de fond. Les hippies haïssent le toc. Ils veulent être ouverts, honnêtes, tendres, libres. Ils rejettent l'escroquerie au plastique qui triomphe dans l'Amérique du 20ème siècle et lui préfèrent «le retour à la nature», façon Adam et Eve. Ils récuse le moindre lien de parenté avec la Beat Generation sous prétexte que «ces blaireaux étaient tous négatifs. Nous sommes résolument positifs.» Ils méprisent la politique («une farce de plus») et se méfient de l'argent ainsi que de l'agressivité sous toutes ses formes. »

Parano dans le bunker

Dans un article important, qui date d'octobre 1970, le journaliste raconte son lancement dans la politique, non sans se prendre au jeu et rencontrer un certain succès. Il décide de se lancer dans une campagne de terrain pour tenter d'être élu shérif d'Aspen, la ville où il est né. Pour gagner, il doit réussir à ramener dans les bureaux de vote tous ceux qu'il appelle les "freaks" du coin, dont il est et il le revendique fièrement. La tâche n'est pas aisée car cette population *freak*, composées de tous les "marginiaux" et "junkies" de la ville, n'a pas l'habitude qu'on leur dicte leur conduite, surtout si c'est pour aller voter. Les bars et les rues furent donc écumés, et tout ce qu'Aspen comptait d'abstentionnistes *freaks* se déplaça malgré tout et vota probablement pour Thompson. Même si l'adversaire de Hunter fut déclaré vainqueur avec 60% des votes en sa faveur, le nombre de voix que le journaliste récolta fut une agréable surprise... Hunter avait construit sa campagne, entre autres : sur un changement du nom de la ville, d'Aspen à Fat City, pour éviter que tous les affairistes s'engraissent sur le nom d'Aspen ; sur un contrôle de la vente des drogues, vente qui consistait surtout à punir sévèrement les dealers malhonnêtes (qu'il considère comme des escrocs qu'il faut clouer au pilori) et à empêcher les ventes de drogues pour de l'argent ; sur l'interdiction de la chasse et de la pêche aux non-résidents, et celle de port d'arme en public au shérif et ses adjoints... Programme qui aurait probablement bien évolué si Thompson avait gagné et accepté finalement cette charge. Sa candidature avait surtout des allures de provocation du shérif conservateur sortant...

L'article que Hunter S. Thompson consacre à *Hashbury, la capitale des hippies*, en mai 1967 pour le *New York Times Magazine*, en dit long sur sa vision des hippies... C'est en 1966 que les hippies viennent s'installer dans le quartier de Haight-Ashbury à San Francisco. La Beat Generation s'est transformée en mouvement hippy, et *Hashbury* en devient la capitale. On y consomme surtout de la marijuana et du LSD, et on y trafique ces mêmes produits. C'est la raison pour laquelle les habitants sont frileux quand il s'agit d'informer les inconnus qui les questionnent car on n'a pas envie de prendre le risque de finir en prison... Certains de ces



### Extrait p. 363

« En langage hip, le mot head désigne l'utilisateur de drogues psychédéliques : LSD, marijuana, mescaline, peyotl, méthédrine, benzédrine, ainsi qu'une demi-douzaine d'autres produits catalogués euphorisants ou planants. Ce sont les "head drugs". A l'opposé, on trouve les "body drugs" : opium, héroïne, barbituriques, et même alcool. Les premières sont des stimulants, les secondes des calmants ; mais ni les unes ni les autres ne sont vendues avec la garantie du fabricant et le Hashbury grouille de gens dont l'esprit a été sérieusement chahuté sous l'effet de drogues qui étaient censées les plonger dans un climat de douce euphorie. »  
Parano dans le bunker

hippies travaillent mais d'autres vivent de la mendicité ou ont la chance d'être pris en charge par leur famille. D'après Hunter S. Thompson, l'usage de drogue est inévitable si l'on veut s'intégrer à la communauté et participer à ses activités... Ces drogues sont particulièrement disponibles, et consommées en connaissance de cause. Le journaliste parle, lui, de Génération "Head" en raison des produits consommés, les psychédéliques, qu'il qualifie de *head drugs*, alors que des produits comme l'opium, l'héroïne ou l'alcool sont pour lui plutôt des *body drugs*... Les hippies de la première heure sont pour la grande part d'entre eux des connaisseurs des produits qu'ils consomment, nous raconte Thompson. Ils savent limiter les risques d'associations malheureuses de plusieurs drogues. Le journaliste réfute alors les craintes des autorités que les consommateurs chroniques de LSD constituent à terme une menace pour la société. Il reconnaît cependant que l'arrivée dans le quartier de nouveaux hippies inexpérimentés et en permanence «défoncés» crée des troubles sur la voie publique...

Le reportage consacré à *La grande chasse au requin*, et publié dans *Playboy* en décembre 1974, a l'allure d'une longue nouvelle dont le personnage principal n'est autre que Hunter S. Thompson. Le journaliste est envoyé par le magazine à Cozumel, une île mexicaine de la mer des Caraïbes, pour y couvrir un tournoi international de pêche. Thompson accepte d'autant plus volontiers qu'il doit y récupérer cinquante tablettes de speed cachées lors d'un précédent séjour dans le mur de briques de la piscine à requin d'un aquarium. Il est accompagné dans ses aventures par un certain Yail Bloor, un vieil ami de défonce... Comme pour le Derby du Kentucky, Thompson s'intéresse surtout au comportement des gens du milieu qui fréquentent ce tournoi de pêche. Il nous parle « d'à peu près trente-cinq richards (...) aveuglés par l'alcool, festoyant vers minuit dans tous les coins, dans un port mexicain, sur des bateaux d'un luxe effarant où l'on maudit ses fichus indigènes qui n'ont pas assez de prostituées à offrir avec leur musique locale. C'est une scène de décadence totale dans laquelle je me sentais parfaitement à l'aise. » Il est vrai que Thompson ne profita de son séjour que parce qu'il se laissa



### Extrait p. 364

« Même moi, je ne sais pas exactement comment l'affaire se conclut. Peu après «le Drogué arrêté pour excès de vitesse», pour autant que je me souvienne, deux de ses copains furent accusés de meurtre avec préméditation sur la personne d'un dealer d'héro du barrio, et je crois qu'Oscar finit par accepter l'accusation pour drogue et plaida coupable d'un truc comme «possession d'affreux comprimés dans un endroit public». »  
Dernier tango à Las Vegas

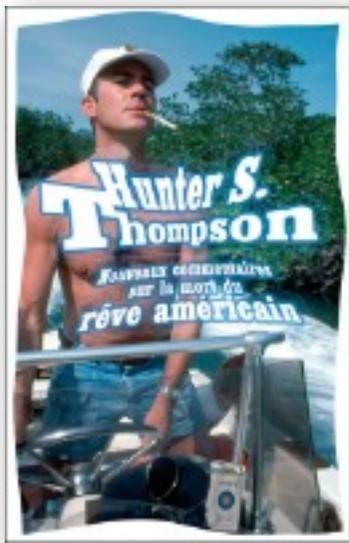
aller dans de folles nuits d'usages compulsifs sans se préoccuper du vainqueur final du tournoi... Mais l'épopée la plus romanesque du reportage fut sans aucun doute le retour au bercail de Thompson et de son ami. Les bagages chargés de stupéfiants, les deux hommes doivent trouver une solution pour passer la douane sans encombre. En leur possession « deux doses de MDA, six buvards d'acide, à peu près un gramme et demi de cocaïne pure, quatre valium et une tripotée de speed maison. » L'idée "judicieuse" de Thompson est que, dans la mesure du possible, tout ait été gobé avant l'arrivée à l'aéroport de Denver. Les restes devront être jetés, à contrecœur, dans les toilettes de l'avion ou de l'aéroport. Et pour limiter les risques de passer auprès des autorités pour des "toxicos" et se faire arrêter, il s'agit de boire une quantité d'alcool suffisamment importante pour justifier des comportements déviants ou du moins étranges. Un ivrogne passera toujours mieux qu'un homme défoncé... Ce qui aurait dû être un voyage retour de routine, se transforme en périple sous influence où les dilemmes s'enchaînent pour savoir dans quel ordre les produits doivent être ingérés et quels sont ceux qui seront sacrifiés ou pas...

En décembre 1977, Thompson livre au magazine *Rolling Stone* une série de textes consacrés aux mésaventures de son ex-ami et avocat Oscar Acosta, et à la déchéance qui s'en est suivie. Dans ce long article, titré *Les harpies ont faim de viande de bison*, le journaliste raconte comment l'avocat fut arrêté après que ses deux livreurs de speed furent interceptés par la police. Thompson n'est plus sûr de la façon dont cette affaire s'est terminée, mais elle précipita la perte de l'avocat qui avait mal tourné, était devenu « une brute imbibée de drogue », et « insupportablement moralisateur quand il se bourrait la tête d'acides (...) Il était également fauché, divorcé, déprimé, et si mal vu par le public au lendemain du "Drogué arrêté pour excès de vitesse" que même les junkies n'en auraient pas voulu comme avocat. » Toujours est-il que l'homme disparut de la circulation en 1974, sans que personne ne sache ce qui lui était vraiment arrivé...



Bien entendu, tous ces articles publiés à droite à gauche constituent une oeuvre en soi, sous influence ou non des psychotropes, mais peu importe. Le fond et la forme sont gonzo car ils parlent autant des sujets abordés que de Hunter S. Thomson, un homme au coeur même des événements qu'il suit, qui sait se mettre à hauteur, plus ou moins basse, pour nous faire profiter au mieux de la vue, une vue subjective qui en vaut bien une autre...

### *Nouveaux commentaires sur la mort du rêve américain* *Un recueil de textes de Hunter S. Thompson* *Edition originale, 1990*



#### ***Nouveaux commentaires sur la mort du rêve américain***

Un recueil de textes  
de Hunter S. Thompson  
Traduction et notes par  
Jean-Paul Murlon  
Editions Tristram, 2012  
457 pages, 25 euros

Ce troisième volume, publié en France par les *Editions Tristram*, constitue bien plus un recueil de récits personnels, prises de position, considérations ou portraits, que d'articles journalistiques. On compte plus de soixante-dix textes courts qui s'échelonnent sur une cinquantaine d'années, des fifties aux nineties. Parmi eux, quelques uns, rares, abordent la thématique qui nous intéresse ici plus particulièrement, c'est-à-dire celle des usages de drogues, ceux de Hunter S. Thompson ou d'autres. Ce recueil est l'occasion, entre autres, de retraverser ces principaux textes longs, romans ou enquêtes...

Dans un *Journal du rhum*, Thompson revient sur son aventure Portoricaine et nous donne quelques compléments d'informations sur ce qu'il a vécu sur l'île et sur les usages d'alcool qui accompagnaient le séjour... Le journaliste revient aussi, dans un autre texte, sur sa rencontre avec les Hell's Angels, celle avec Ken Kesey et sa bande de Merry Pranksters, mais aussi ses usages de LSD. Il nous raconte que s'il en a pris pour la première fois avec Kesey c'est pour profiter du même état et des mêmes effets que tout le monde, et lui permettre surtout de supporter cette rencontre improbable entre les Angels et Kesey (surtout son acide).



### Extrait p. 167

« Bon Dieu, il est 6h45 et la pilule a fait son effet pour de bon. Le métal de la machine à écrire est passé d'un vert terne à une sorte de bleu extrêmement lustré, les touches étincellent, luisent de rehauts... Je lévite pour ainsi dire dans le fauteuil, planant devant la machine, et non assis. Fantastique luminosité sur tout, poli et ciré d'un éclairage spécial... et l'aspect physique de la chose est semblable à la première demi-heure sous acide, une sorte de bourdonnement partout, le sentiment d'être agrippé par quelque chose, vibrant intérieurement mais sans aucun signe ou mouvement extérieur. Je suis surpris de pouvoir continuer à taper. J'ai le sentiment que la machine et moi sommes tous deux dépourvus de poids ; elle flotte devant moi comme un jouet lumineux. »

L'expérience fut concluante pour Thompson, mais il explique qu'elle est compliquée à décrire « *parce qu'il est impossible de revenir dedans, et on ne peut pas vraiment en rendre compte.* » Il rajoute que « *C'est pourquoi il est difficile d'écrire sur la mescaline également, car votre esprit va quatre fois plus vite que vos mains, vous vous désorganisez et ne pouvez garder votre esprit en phase avec vos doigts.* » Le journaliste nous explique qu'il faut s'abandonner à son instinct car « *avec une tête pleine d'acide on ne peut pas faire demi-tour* »...

Dans *Premier passage chez Mescalito*, Hunter S. Thompson nous raconte comment, enfermé au *Continental Hôtel* de Los Angeles en février 1969, et bourré de pilules, d'herbe et d'alcool, il a du mal parfois à mettre en branle son écriture, sous la pression de rédacteurs en chef qui lui réclament leur dû. Mais il nous explique aussi qu'il a besoin de ses "*petites bombes d'énergie*", à savoir ses pilules de Dexédrine (stimulant), et que si elles manquent à l'appel, ça n'arrange en rien ses affaires. Par contre, si elles sont à disposition, tout s'éclaire et la machine à écrire gagne en luminosité. La mescaline, la Ritaline et le speed font aussi partie du cocktail de produits qui accompagnent les temps d'écriture...

L'écrivain revient aussi sur la rumeur qu'il a lancé au début des années 70 pour écarter, avec succès, de la course à la candidature démocrate pour l'élection présidentielle de 1972 le sénateur Edmund Muskie. Thompson s'était permis de dire (« *Il n'a pu s'en empêcher* »), non pas que le sénateur prenait de l'ibogaïne, le principe actif de l'iboga, plante aux vertus hallucinogènes, mais qu'une rumeur à Milwaukee circulait à ce propos. Bien entendu, c'est Hunter qui avait lancé cette rumeur pour mettre à mal un candidat qu'il haïssait...

En fin de recueil, nous est proposé un article du 28 février 1990, publié dans le *Aspen Times Daily*, indiquant que Hunter S. Thompson a été accusé d'agression sexuelle sur une journaliste venue lui rendre visite, et qu'il a été arrêté à son domicile où l'on a retrouvé une petite quantité de cocaïne et de marijuana. La



Extrait p. 437

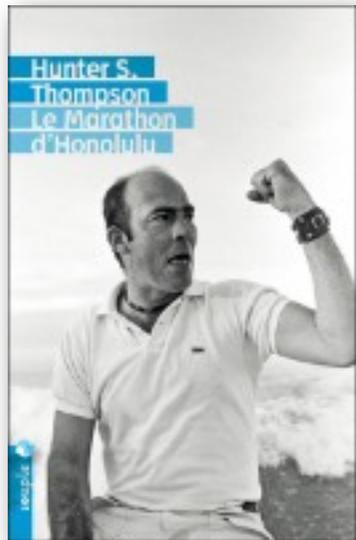
« Il y a dans la capitale de la nation et dans nos législature locales une hystérie déchaînée. Récemment, elle s'est accompagné de graves discussions visant à réduire les droits des citoyens, afin de combattre le fléau redouté des drogues. Faire de la démagogie là-dessus est certainement plus simple, et beaucoup plus populaire, qu'équilibrer les budgets, tâche difficile. Mais accroître les peines pour les usagers des drogues, mettre en faillite notre état et les coffres nationaux où l'on entrepose ces malheureux, a peu de chances de résoudre les maux sociaux de notre nation. Cela ne fera que créer davantage de pauvreté. Et la pauvreté est une cause fondamentale du crime, plus importante que la drogue ne pourra jamais espérer l'être. »

Gérald H. Goldstein

cocaïne circulait parmi les convives et son usage entraîna visiblement une forme de paranoïa chez Thompson... Un article du même journal, datant du 1er juin déclare que l'accusation a finalement abandonné toutes les charges et que Thompson a été relaxé pour toutes ces accusations, à l'exception de l'usage de cocaïne... Le 02 juin, son avocat lui écrit pour lui livrer quelques réflexions sur cette Guerre à la Drogue qui « *déverse actuellement sa bile sur cinq gamins noirs dans un tribunal entièrement blanc.* » L'avocat revient sur l'état d'esprit du moment aux Etats-Unis et sur le durcissement des peines orchestrées par les cinq dernières administrations. Il fait aussi allusion à un projet de vote par le congrès, heureusement abandonné, d'un statut permettant aux membres de la police antidrogue d'abattre les gens suspectés de trafic de drogues... Si le congrès américain, à cette époque-là, n'a finalement pas traduit dans la loi les envies pressantes des uns et des autres, l'on sait qu'en 2016, le président philippin Duterte n'a, lui, malheureusement, pas fait machine arrière et mit en actes ses déclarations de campagne. On compterait à ce jour plus de vingt mille usagers ou dealers tués par la police, victimes d'une Guerre à la Drogue qui ne touche que la population défavorisée, la plus exposée et la plus fragilisée...



*Le marathon d'Honolulu (The Curse of Lono)*  
*Un recueil de textes de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale Bantam Books, 1983*



**Le marathon d'Honolulu**  
Un roman de Hunter S. Thompson  
Traduction Nicolas Richard  
Editions Tristram, 2012  
224 pages, 8,40 euros

Extrait p. 68

« Pourquoi ces couillons courent-ils ? Pourquoi se punissent-ils de manière si brutale, sans le moindre prix à la clé ? Quel est donc cet instinct taré qui pousse huit mille individus a priori censés à se lever à quatre heures du matin pour arpenter à grande vitesse les rues de Waikiki sur 42 kilomètres pète-couilles dans une course que moins d'une douzaine d'entre eux ont la moindre chance de gagner ? »

En décembre 1980, Hunter S. Thompson, qui n'est pas au mieux de sa forme, est envoyé par *Running Magazine* à Hawaï pour couvrir le marathon d'Honolulu. Il se fait accompagner par Ralph Steadman, le dessinateur qui l'avait déjà suivi sur le Derby du Kentucky mais qui n'ira pas ici au bout de l'aventure avec le journaliste gonzo. Les limites d'une immersion en milieu hostile - il ne s'agit pas de la course mais d'une tempête mettant en danger Steadman et sa famille - auront raison de la patience du dessinateur... Hunter est lui en pleine forme et, comme à son habitude, profitera du contexte et des drogues à disposition pour lâcher prise et profiter au mieux d'un séjour envisagé bien plus comme une villégiature que comme un travail... Encore une fois, il n'est pas facile de faire la part des choses entre fiction et réalité, mais nous sommes habitués avec l'écrivain. Le roman est en quelque sorte le journal de bord d'un journaliste parti enquêter sur le terrain pour écrire son article... Dans le récit, sont régulièrement insérés des extraits des aventures du Capitaine Cook, notamment son dernier voyage sur les îles hawaïennes. Les aventures de ce célèbre navigateur explorateur finiront tragiquement en 1779 suite à une querelle avec les autochtones alors qu'ils l'avaient pourtant accueilli lors de son premier séjour comme la réincarnation du Dieu Lono. Le titre original du roman est d'ailleurs peut-être plus juste, puisqu'il évoque *La malédiction de Lono* (*The Curse of Lono*)... Le culte que les Hawaïens vouent à ce dieu de la fertilité et de la pluie, est à la hauteur de la mégalomanie de Hunter S. Thompson qui se demande s'il n'est pas lui-même finalement la réincarnation de Lono. C'est du moins ce qu'il écrira dans une lettre à Steadman présentée en fin d'ouvrage, lettre où il tente de se rattraper d'avoir mêlé le dessinateur à une aventure qui ne fut pas vraiment une réussite...



### Extrait p. 130

« J’observais ses yeux un moment, puis secouais la tête et retournais à la cabine me chercher une bière. Le capitaine Steve n’avait encore jamais pris de mescaline, et je vis que le truc lui montait à la tête. Il était évident, à voir la confusion de son regard, qu’il n’avait aucun souvenir d’avoir embarqué notre dernier flacon de stimulant en allant dans la flotte, dans la poche de son futa, quand il était descendu avec les bouteilles de plongée arrimer la ligne de mouillage à un gros rocher, au fond de l’eau, à une trentaine de mètres de profondeur. Je lui avais pris la bouteille quand il était remonté, et j’avais bu à peu près la moitié de l’amère mixture salée en une seule gorgée. »

Du marathon, auquel Hunter S. Thompson pensait participer, on ne verra pas grand-chose. Le quarantenaire préfère le regarder passer depuis le jardin de la maison où il s’est rendu avec Steadman pour regarder un match de football américain. Les deux hommes sirotent leur verre tout en insultant les coureurs à l’occasion. Thompson ne comprend pas l’intérêt de participer à une telle course... Heureusement pour l’écrivain et son acolyte dessinateur, il y a de quoi faire à Hawaï, et la deuxième partie de son article, annonce-t-il, sera consacrée à l’île et à sa culture, au risque de se laisser embarquer dans des aventures au péril de sa vie, bref...

A Honolulu, Thompson retrouve une vieille connaissance, Skinner, un ami qu’il avait rencontré à Saïgon, travaillait à ce moment-là pour la CIA mais faisait fortune dans le commerce de l’opium. Le journaliste avait profité des dernières semaines de guerre pour fumer l’opiacé dans sa chambre d’hôtel en compagnie de son fournisseur, et n’avait finalement jamais rien vu des combats... Il se trouve qu’à Hawaï, Skinner est le contact du journaliste et de son illustrateur pour la course mais aussi photographe officiel. Il n’a en fait qu’une obsession, se fournir en cocaïne. Il en réclame même à Ralph Steadman dès leur première rencontre, ce qui n’est d’ailleurs pas du tout pour lui plaire. Le dessinateur n’est pas usager de drogues, du moins de stupéfiants, et affiche même un certain rejet envers elles. Il ne veut entendre parler ni de cocaïne, ni de marijuana dont il déteste l’odeur... Le temps du marathon passé (à n’en rien tirer, si ce n’est des critiques), la fine équipe se délocalise à Kona, à 240 kms d’Honolulu. Et c’est parti pour la grande aventure de la pêche sportive au marlin, un très gros poisson d’eau de mer qui ne se laisse pas attraper comme ça. Malheureusement, la tempête s’abat sur l’île et ne fait pas les choses à moitié. En attendant de pouvoir sortir en mer, on se charge en alcool, cannabis, speed ou cocaïne. Une sortie est tout de même effectuée, en petit comité, avec mescaline et héroïne à disposition, avec l’espoir que le ciel se dégagera en pleine mer... Pas de chance, le temps n’en fait qu’à sa tête et les occupants du bateau, dont Thompson, se retrouvent bloqués et empêchés de rejoindre la côte. Dans ce cas-là, autant se charger en mescaline



pour faire oublier l'idée qu'on pourrait y laisser sa peau. Le capitaine du bateau est partie prenante du trip, mais en perd les pédales... Mais au bout de cette aventure marine, tout est bien qui finit bien finalement...

Malheureusement, à son retour auprès de son coéquipier et sa famille, Thompson constate que le dessinateur s'est fait la malle et est rentré en Angleterre (Ralph Steadman est Gallois d'origine)... Ce qui aurait pu ressembler à une escapade paradisiaque s'est finalement terminé en fiasco. Même le cannabis cultivé sur place par un ami de Thompson a été saisi par les policiers... De ce fiasco sortira tout de même un court roman qui n'eut pas beaucoup de succès au moment de sa publication... En ce début des années 80, il reste à Hunter S. Thompson deux décennies pour écrire encore quelques articles et surtout de nombreuses lettres qui feront le bonheur des futurs lecteurs...



THE FEAR AND LOATHING LETTERS, VOLUME I

The Proud Highway

HUNTER THOMPS

SAGA OF A DESPERATE SOUTHERN GENTLEMAN

Edited by DOUGLAS BRINKLEY. Foreword by WILLI

EDITED BY Douglas Brinkley • FOREWORD BY David Halberstam

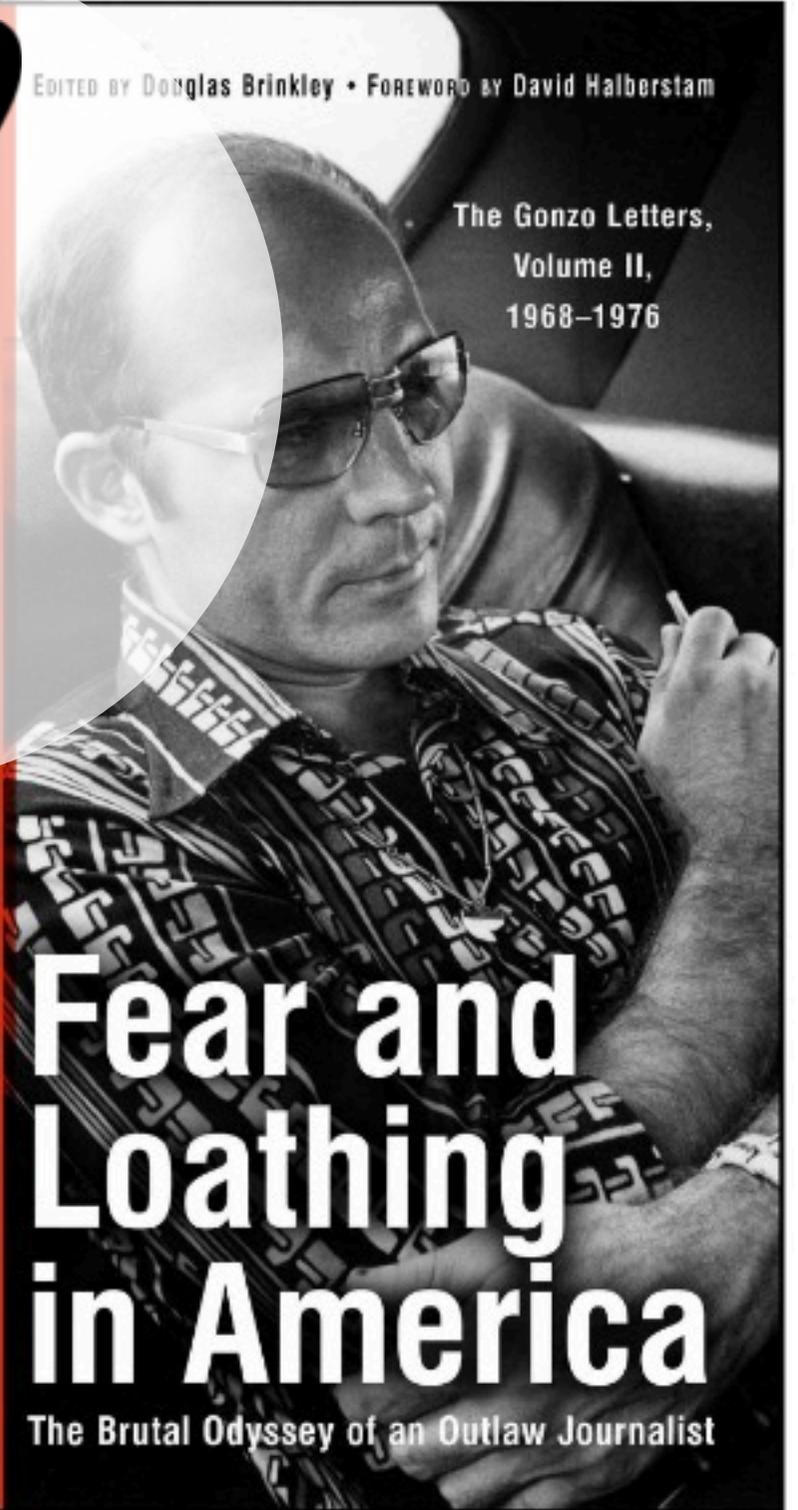
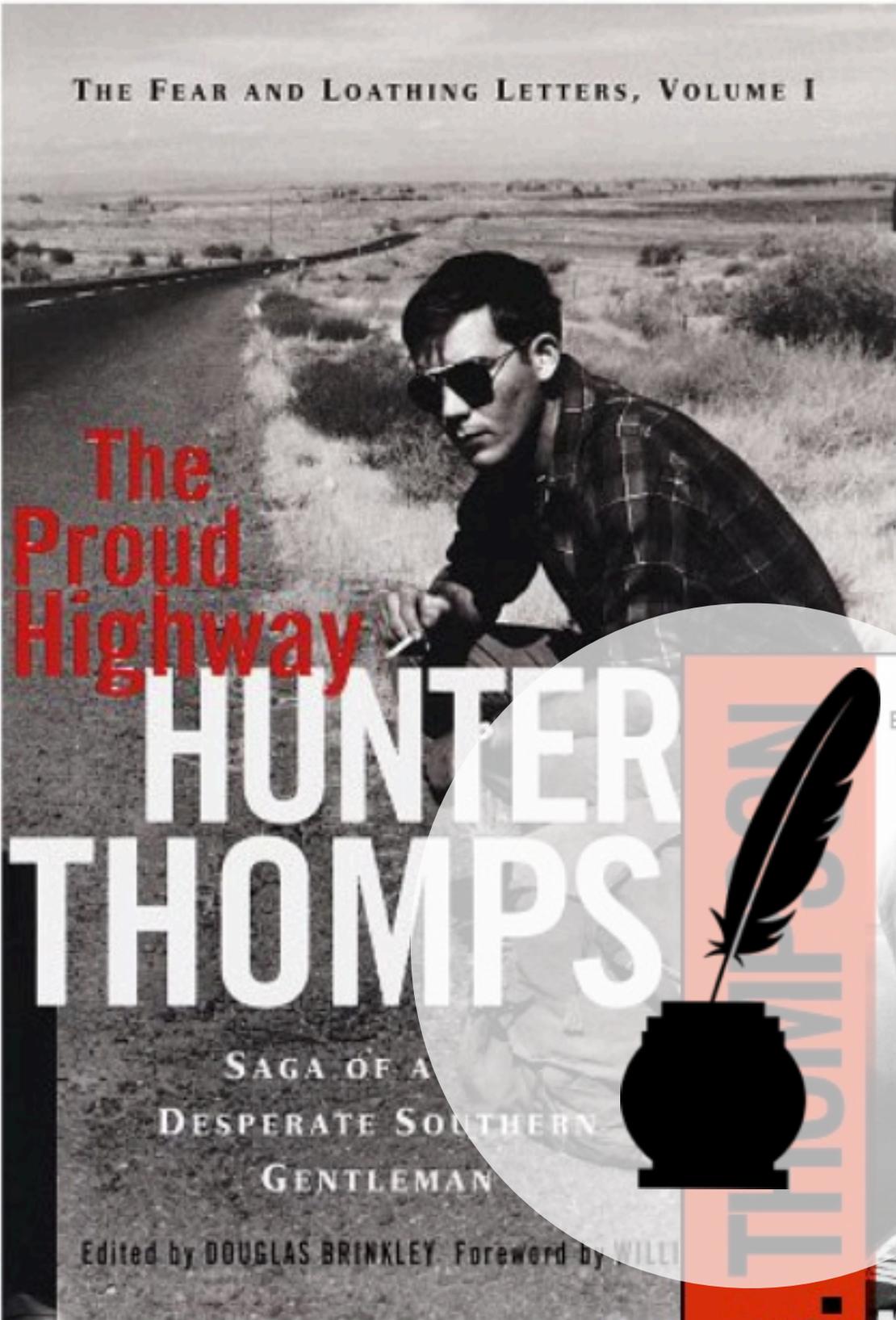
The Gonzo Letters, Volume II, 1968-1976

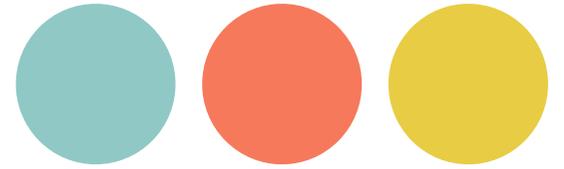


HUNTER S. THOMPSON

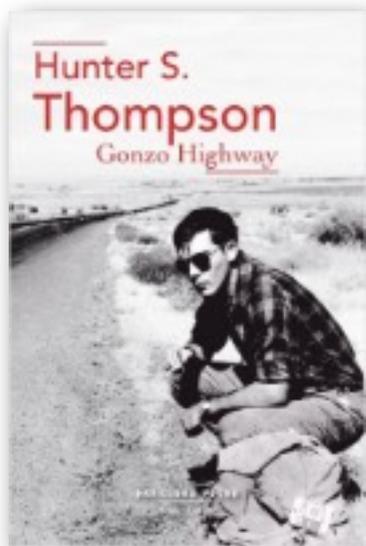
Fear and Loathing in America

The Brutal Odyssey of an Outlaw Journalist





*Gonzo Highway -  
The proud highway + Fear and loathing in America*  
*Un recueil de lettres de Hunter S. Thompson*  
*Edition originale Douglas Brinkley, 1997*



***Gonzo Highway***

Un recueil de lettres de  
Hunter S. Thompson  
Traduction Nicolas Richard  
Pavillons poche -  
Robert Laffont, 2020  
672 pages, 12 euros

On en saura probablement bien plus sur Hunter S. Thompson en parcourant ces dizaines et dizaines de lettres qui ne sont qu'une infime partie de l'ensemble des missives ou même missiles qu'il envoya pendant tout son parcours professionnel. L'écrivain ambitieux et visionnaire, sûr de son talent, a pris la peine, dès ses premières lettres, d'en garder un double carbone au cas où il devienne célèbre et adulé et qu'on s'arrache la moindre ligne de ses écrits. Grand bien lui en fasse, puisque nous profitons, depuis 1997, d'une sélection qui nous en apprend beaucoup du personnage, de sa personnalité, de ses états d'âme, de sa vision de la politique, de la société et du journalisme, de son parcours et de sa carrière. Ces lettres sont envoyées à de nombreux destinataires, de son médecin personnel à Jimmy Carter en passant par une société de vente par correspondance, des créanciers, d'autres personnalités, plus moins connues, amis, écrivains, hommes politiques, et rédacteurs en chef. Elles nous plongent donc, avec plus ou moins de réjouissances, dans ces temps de bouleversements qu'a connus l'Amérique et qui s'étalent en l'occurrence sur une vingtaine d'années. Regroupées en français en un seul volume, elles l'étaient à leur origine en deux,



### Extrait p. 307

« Les hippies, c'est fini ; maintenant ce sont tous des réfugiés désespérés et des mendiants. Ou des camés de première. Il y a six mois, ils s'envoyaient la tronche dans les étoiles et me trouvaient tendu, et maintenant, ils se pointent chez moi au volant de bagnoles immatriculées à New York ou en Californie, ils essaient de m'emprunter du pognon ou de me vendre tout ce qu'ils ont - y compris la minette qui a la chtouille, à qui, comme par hasard, appartient la bagnole. Déprimant. L'herbe est tombée à 50 dollars le kilo à San Francisco ; le marché est engorgé, toute cette scène est engorgée - des paumés et des nazes. Hostilité et parano. Laisse tomber. »

correspondant à deux périodes d'écriture assez distinctes : celle de 1955 à 1967, où la plume de l'écrivain n'était pas encore reconnue et où il lui fallait cravacher pour réussir à être publié ; puis celle de 1968 à 1976, où l'écriture gonzo était bien plus affirmée et établie, où le succès était au rendez-vous, les excès allant avec, ce qui n'était pas au goût de tout le monde. Les limites du fond et de la forme de ce que proposera le journaliste à ses lecteurs dans ses articles, vont en effet petit à petit voler en éclat...

Mais revenons à ces lettres. Elles traduisent une part des excès de langage auxquels Hunter S. Thompson est habitué, ses critiques, et ses colères, et personne n'est épargné. L'écrivain n'a pas l'habitude de broser son auditoire dans le sens du poil, et encore moins d'être politiquement correct. Il peut s'enflammer d'un côté et enflammer ses destinataires de l'autre. Pas de demi-mesure. On en aura pour son argent... Hunter S. Thompson n'y va pas par quatre chemins quand il a des choses à dire à ses interlocuteurs. Il ne mâche pas ses mots avec une sincérité qui frôle souvent le besoin de marquer publiquement le coup et de faire oeuvre créative. Ces lettres font partie intégrante de son oeuvre puisque c'est bien ainsi qu'il les a envisagées. Elles ne sont pas adressées uniquement à leur destinataire mais aussi au futur lecteur dont il souhaite qu'il prenne plaisir à les lire. C'est probablement l'une des raisons pour laquelle les lettres adressées à sa femme et à son fils ne sont pas de la partie. Trop personnelles... L'introduction de chacune de ces lettres par quelques lignes de contexte permet de saisir un peu mieux les enjeux et les sentiments traversés par l'écrivain au moment de l'écriture...

Quant à la place de la thématique des usages de drogues dans ces lettres, elle n'est certes pas centrale. Cependant un certain nombre de références sont présentes... Dans la première période, celle où les usages de Thompson étaient présents mais pas encore aussi affirmés que dans la deuxième, l'écrivain fera allusion à certains événements où la consommation l'a mis en difficulté ou a occupé son temps de détente et de travail... Il est question par exemple, en mars 1957, d'une des raisons pour lesquelles le



### Extrait p. 239

« Kesey me donne l'impression d'être un type tout à fait correct, certainement pas juste un défoncé. Si les avocats perdent le contrôle de leurs clients, ce que je considère comme probable, certains d'entre eux sont capables de pousser cette histoire vraiment loin. L'argument que vous connaissez, je présume, consiste à dire qu'on ne doit pas classer la marijuana parmi les narcotiques mais parmi les substances psychédéliques - c'est un produit qui élargit le champ de la conscience et non un opiacé créant une dépendance, bref, une substance qui est nocive que pour les préjugés bourgeois. »

journaliste en herbe s'est retrouvé en délicatesse dans l'armée de l'air quand il y faisait son service. Il a été retrouvé ivre à 3h30 du matin et a renversé une bonbonne entière de bière dans les bureaux... En juillet 1958, à New York, Thompson fait allusion à son addiction à la morphine et à ses consommations intensives d'alcool pendant sa période de vache maigre... En août 1961, à Big Sur en Californie, le journaliste est expulsé par sa propriétaire à cause de son penchant pour la bouteille... Dans une lettre de mai 1962 Thompson parle de son séjour à Porto Rico et reconnaît avoir été bourré au rhum et à la bière hollandaise et avoir passé dix jours à ne presque rien faire d'autre que picoler. Un peu plus tard à Quito, en Equateur, il explique amasser de la drogue en préparation d'un article sur la question... Une lettre datant d'avril 1965 donne l'occasion à Thompson de parler de son ami Ken Kesey (auteur de *vol au-dessus d'un nid de coucou*), arrêté par la police pour possession de marijuana, et de donner son point de vue sur la législation concernant cette substance. Dans une autre lettre adressée à une éditrice concernant son *Rum Diary*, l'écrivain raconte qu'il carbure aux amphétamines et au whisky pour pouvoir finir dans les délais son texte sur les Hell's Angels... En janvier 1967 il n'hésite pas à fustiger Lyndon Johnson pour sa politique répressive. En décembre de la même année il proclame que « *les hippies, c'est fini ; maintenant ce sont tous des réfugiés désespérés et des mendiants. Ou des camés de première.* »... Toutes ces réflexions et moments d'usages effleurés à peine par Hunter S. Thompson dans cette première partie de son parcours journalistique, n'ont rien d'extraordinaire. Les consommations occasionnelles, plus ou moins intensives suivant la période et les circonstances, ne révèlent en rien le parcours d'un usager chronique. Il faudra attendre que le succès pointe le bout de son nez et que sa réputation le précède pour que les drogues occupent une place bien plus importante...

La deuxième époque, celle qui se déroule donc de 1968 à 1976, sera plus prolifique en termes de textes mais aussi en termes d'usages de drogues et de mots les concernant dans les lettres... Le recueil lance la période par un texte de Thompson (pas une



### Extrait p. 396

« Bon, ça me pendait au nez : un mauvais trip vraiment infâme. J'ai pris un des machins bleus à toi en plus d'une pilule entière de mescaline, après environ trente heures de sommeil, à la soirée Daisy Duck annuelle de Phil Clark, le tout accompagné de six heures de bière et de vodka pure en gobelets... et j'ai fini la journée en pleine crise de parano, virant Tim Thibeau de la propriété à l'aide d'un Mag.44 chargé. La pire horreur, c'est que, tout l'après-midi, j'ai eu l'intime conviction d'être entre les griffes de junkies, des vrais tarés de la piquouse... Et même maintenant, je me demande si je n'avais tout de même pas raison. C'est ça le problème, avec l'acide : tu ne peux jamais être certain que tu hallucines. Enfin bref, je laisse tomber pour l'instant. Dans un sens comme dans l'autre, ça fait trop. »

lettre donc) sur le mouvement hippie. Il y fait référence aussi à sa consommation personnelle de speed (consommation que « tous les vieux défoncés professionnels » lui disent d'arrêter) mais aussi aux mélanges alcool, speed et cannabis. Il présente les usagers de speed comme « les junkies de la génération marijuana ». Thompson étant grand amateur d'amphétamines, il ne stoppera jamais sa consommation... En août 1968, il écrit qu'à l'occasion de la convention démocrate de Chicago qui se termina tragiquement pour les manifestants, dont il était, massés à Grant Park, il décida, par provocation, de fumer un joint publiquement devant les policiers, les chaînes de télévision et les photographes lui faisant face. Expérience dont il ne garde d'ailleurs pas un très bon souvenir, ou du moins un souvenir contrasté, simplement parce que la marijuana avait très mauvais goût, et que sa défonce tendait plutôt vers le bad trip étant donné les circonstances... En juin 1969, dans une lettre à son avocat Oscar Acosta, l'écrivain raconte un autre bad trip, en forme de crise de parano, dont il a été victime suite à l'ingestion de produits fournis par ce même avocat... En juin 1970, un disc-jockey semble accuser Hunter de trafic de drogue. Ce dernier ne manque pas de lui répondre avec ironie... Dans une lettre à Tom Wolfe, datant d'avril 1971, le journaliste et romancier raconte à son ami écrivain que le premier jet de la première partie de *Las Vegas Parano* a été écrit d'une traite, « à la main sur du papier à en-tête du Mint Hôtel pendant une folle nuit d'alcool et de dope... » A propos de *Las Vegas Parano*, Hunter fait aussi allusion, dans une autre lettre, à son éditeur cette fois-ci, à la fameuse conférence des procureurs à laquelle il a assisté et où il était question de « régler le problème que pose la culture de la drogue dans ce pays. ». Autant dire que Thompson n'adhérait en rien au discours et préféra se charger en mescaline pour supporter les « charabia » et « films sur les horreurs abracadabrantes des gens sous l'emprise de la drogue. ». Quant à savoir si l'écrivain était lui sous l'emprise des drogues au moment d'écrire le roman, il répond curieusement par la négative dans cette lettre. Par contre, concernant la lecture de son journalisme gonzo, elle nécessite, d'après Hunter S. Thompson, un mode d'emploi qu'il nous dévoile



### Extrait p. 143

« Et maintenant, à l'âge de trente-trois ans, on lui en aurait donné cinquante, l'esprit brisé et le corps boursoufflé par l'alcool, il ricochait d'un pays à l'autre, en décrochant des boulots de reporter et s'y cramponnant un moment avant de se faire virer. Il avait beau être habituellement répugnant, il lui arrivait d'avoir un éclair poussif d'intelligence. Mais il avait la cervelle tellement pourrie par la boisson et sa vie dissolue qu'à chaque fois qu'il la mettait en branle, elle se comportait comme un vieux moteur détraqué à force de trembler dans le saindoux. »  
Extrait de "Rhum express", en introduction de l'année 1961

en novembre 1971 dans un texte où il est proposé de se munir d'une seringue hypodermique de vingt-cinq centimètres d'une contenance d'un demi-litre, de la remplir de rhum, tequila ou whisky, et d'en injecter le contenu dans le ventre à travers le nombril pour obtenir un « *flash formidable - assez comparable au coup de fouet des poppers prolongé pendant trois quarts d'heure - bref, largement le temps de lire toute la saga.* » ... Dans une lettre datée de novembre 1974, l'écrivain, sollicité régulièrement comme conférencier, fait allusion à ses exigences, à savoir par exemple de pouvoir boire sa propre boisson, c'est-à-dire du whisky Wild Turkey mais sans qu'il lui soit nécessairement fourni. Il fait référence aussi à une close "humoristique" qui stipule qu'il est prêt à défalquer cent dollars de son cachet si ses hôtes lui fournissent un gramme de cocaïne pour sa consommation personnelle le temps de son court séjour...

Voilà, nous avons fait le tour des références aux drogues dans ces plus de six cents pages de lettres, et probablement que les fans du gonzo qui attendent des écrits de Thompson qu'ils soient inévitablement habités par les usages de psychotropes seront déçus... Mais attention, ces usages ne sont en rien l'essence même du journalisme gonzo. Ce serait bien réducteur. Ils sont associés à l'écrivain Hunter S. Thompson car il a toujours reconnu sa polyconsommation, n'en a sûrement pas fait un secret, et l'a exploitée dans des écrits où il se mettait en scène. Mais d'autres articles, lettres ou romans ont, bien entendu, été rédigés par des écrivains, journalistes et/ou écrivains, qui consommaient eux aussi, et peut-être régulièrement et intensément, mais n'en ont pas fait la publicité... N'ayons pas peur de dire, en conclusion de ce dossier sur Hunter S. Thompson, qu'il se donnait tout de même un genre, ou du moins qu'il entretenait et exacerbait ses usages pour être fidèle à une réputation qui avait fait son succès bien au-delà de ses écrits. Il était l'un des symboles de la contre-culture des années 60-70, et les drogues faisaient partie du pack, qu'on le veuille ou non...





**ACTUALITÉS  
CULTURELLES**



**UNE ODE  
AMERICAINE**

FILM



*Une ode américaine*  
*Un film de Ron Howard*  
*Diffusion Netflix (novembre 2020)*

Extrait

« La vie meilleure qu'ils étaient venus chercher sur la Route 23 leur avait échappé. On était différents à Middletown. Comme s'il manquait un truc. L'espoir peut-être... La Route 23 ne mène pas à Yale, mais j'étais le premier de la famille à approcher leur rêve de si près. Il était là, en face de moi. Au fond de moi, je savais que la route était rocailleuse. Et on ne pouvait la contourner. »  
J.D. en voix off.

C'est bien à contrecœur que J.D., un enfant d'une douzaine d'années urinerait dans un gobelet pour sauver la mise de sa maman. Quand sa grand-mère Mamaw dégage l'argument incontournable, à savoir que « *la famille c'est la seule chose qui compte* », alors le jeune gars s'exécute, en mettant de côté ses rancœurs tenaces... La famille, ce qu'elle nous apporte, ce qu'elle nous fait endurer, ce qu'elle nous laisse comme traces dans le cœur et dans l'esprit, ce qu'elle nous lègue comme patrimoine familial, c'est bien de cela dont il s'agit ici... Cette famille est, en l'occurrence, composée d'un grand-père discret alcoolodépendant et violent à ses heures, d'une grand-mère bourrue mais forte femme qui fume clope sur clope dehors comme dedans, d'une mère aimante mais lunatique, usagère compulsive d'antidouleurs, d'un père absent mais de beaux-pères qui s'enchaînent, et enfin d'une soeur aînée et d'un frère cadet qui font preuve d'une patience et d'une résilience à toute épreuve, avec malgré tout une sacrée envie de s'en sortir...

Ce film est une adaptation du récit autobiographique de J.D. Vance (crack de la finance reconnu Outre-Atlantique), un best-seller publié en 2016 et qui raconte la « complainte d'un "plouc", "pèquenau" ou "bouseux" » (*Hillbilly Elegy*, en anglais, titre de l'ouvrage), et plus précisément la jeunesse d'un jeune homme de l'Amérique profonde, élevé par deux femmes et ayant réussi à



### Extrait

« - Ici-bas, il y a trois catégories de gens : le bon Terminator, le mauvais Terminator et le neutre.

- Tu es un bon Terminator.
- Je ne l'ai pas toujours été. J'ai dû apprendre. Tu pourras l'être aussi, si tu files droit. Tu es comme moi.
- Et Maman ?
- Plutôt comme ton Papaw.
- C'était un bon Terminator.
- Il pouvait parfois être le mauvais. A ton avis, pourquoi il ne vivait plus avec moi ? »

J.D. et Mamaw, fan de la série des films Terminator

échapper à sa condition d'origine... Le film suit donc une partie du parcours de J.D., nous raconte des bouts de sa vie, et nous balade pour cela régulièrement de la deuxième moitié des années 90 au début des années 2010... En 2011, J.D. est étudiant en droit dans la prestigieuse université de Yale à New Haven dans le Connecticut, au sud de la Côte Est des Etats-Unis. C'est un élève brillant, méritant et bien entouré. Au cours d'un dîner mondain de mise en relation des étudiants avec des chefs d'entreprise, J.D. tente de se vendre à un cabinet d'avocat pour y faire un stage payant qui lui permettrait de financer sa dernière année d'étude. L'enjeu est de taille et les entretiens d'embauche qui pourraient en découler tout autant. Malheureusement, pendant cette soirée il apprend que sa mère, Beverly, a fait une surdose, non létale, d'héroïne et qu'elle est encore à l'hôpital. La soeur de J.D., Lindsay, mère de trois garçons, le supplie de revenir à la maison, c'est-à-dire à plusieurs centaines de kilomètres de là où il se trouve, pour s'occuper de leur mère ...

Dix heures de route séparent le jeune homme de sa région d'origine, à savoir les Appalaches, et plus précisément Middletown /Ohio, au Sud-Est des Grands Lacs, une ville moyenne de l'Amérique profonde, paupérisée par la crise industrielle, et où les habitants se sont facilement reconnus dans les discours de Donald Trump... Arrivé sur place, J.D. est confronté à une mère qui ne décolère pas d'être invitée à quitter sa chambre d'hôpital au plus vite pour libérer un lit, et enjointe alors à trouver un centre d'accueil pour traiter son addiction. Le médecin est prêt dans l'immédiat à lui prescrire du suboxone (association de Buprénorphine Haut Dosage et de naloxone), mais il ne peut pas faire plus... J.D. s'efforcera alors de trouver à sa mère une place, rare et chère, dans un centre d'accueil privé. Cette place Beverly la refusera finalement, préférant gérer son addiction à sa manière, tout en continuant à vivre, du moins pour un temps, avec son compagnon héroïnomane lui aussi... Malheureusement, les choses ne vont pas aller en s'améliorant. J.D. et sa grande soeur devront alors affronter dans les heures qui suivent, et seuls - leur grand-père et grand-mère étant décédé - les difficultés de vie d'une mère



### Extrait

« - J.D. Tu dois pisser là-dedans. La commission des infirmiers veut un échantillon. Du pipi clean. Mamaw prend des tas de médocs, alors...

- Et le tien ?

- Fais-le d'accord ?

- Pourquoi ? Tl n'est pas clean ?

- Fais-le !.. Ecoute. Je sais que j'ai déconné. J'ai vraiment essayé avec Ken, mais c'est pas facile. Je te promets d'arrêter mais je dois garder mon job.

- Il fallait y penser avant.

- J'ai vraiment besoin de pipi clean.

- Si tu veux du pipi clean, arrête de déconner et sors-le de ta vessie ! »

Beverly et J.D.

virée finalement de chez son compagnon et toujours prête à poursuivre ses injections d'héroïne...

Ce retour provisoire sur ces terres familiales sera l'occasion d'en savoir plus sur ce qui a conduit Beverly à en arriver là. Il est bien entendu malvenu de faire des raccourcis sur les raisons qui conduisent une femme à devenir accro à l'héroïne, tant le processus est multifactoriel, mais des liens peuvent tout de même être suggérés entre certains événements et les premiers usages de psychotropes ou une poursuite de ces usages qui deviendront bien plus qu'occasionnels... On apprend que Bev est sujette à des troubles du comportement et à des accès de colère depuis que J.D. est gamin. Elle a visiblement des choses à régler avec ses parents qu'elle a vu s'affronter régulièrement quand elle était enfant. Son père, alcoolodépendant, frappait sa mère qui ne se laissait pas faire et a même été jusqu'à tenter de le tuer... Plus tard, au décès de ce père, Bev, pour soulager ses douleurs psychiques, profitera de son poste d'infirmière à l'hôpital pour subtiliser ce qui semble être des comprimés d'antidouleur. Elle perdra son travail, mais, pour ne pas perdre en plus sa licence d'infirmière, devra exiger de son fils qu'il urine pour elle dans un gobelet pour que les tests présentés à la commission soient négatifs... La suite ne sera pas plus glorieuse. J.D., encore jeune adolescent, commence à se laisser embarquer par ses amis dans des usages réguliers de cannabis, d'alcool, ou de protoxyde d'azote, et à commettre des petits délits sans que sa mère s'en préoccupe, du moins pas suffisamment. L'adolescent sera alors récupéré par sa grand-mère Mamaw qui le prendra en charge jusqu'aux études supérieures, et surveillera ses relations amicales pour éviter qu'il se perde comme ses parents et grands-parents, et surtout pour qu'il réussisse et s'en sorte financièrement. Bev, de son côté, passera, comme beaucoup de consommateurs de pain-killers malheureusement, à un usage régulier d'héroïne de rue... La suite, nous la connaissons...

L'Amérique que l'on nous propose ici n'est pas l'Amérique profonde structurellement dysfonctionnelle que certains aimeraient



pointer du doigt, mais celle qui fait au mieux avec les moyens du bord sans être parfaite, bien évidemment, loin de là, mais qui ne se plaint pas, et avance à son rythme. Si certains dysfonctionnements sont racontés ici, ce n'est pas pour les condamner, mais pour les accompagner et tenter de comprendre d'où ils proviennent. La fatalité d'un atavisme familial porté sur les usages immodérés de psychotropes, les relations intergénérationnelles compliquées, et les situations financières désespérées, ne gagnera pas ici au final. Si les parcours de vie du grand-père, de la grand-mère, mais surtout de Beverly, la mère de famille, sont loin d'avoir été un long fleuve tranquille, ceux de J.D. et de sa grande soeur Lindsay basculeront, eux, du "bon côté" de la vie en quelque sorte, c'est-à-dire, en l'occurrence, en marge de la violence conjugale ou parentale, de l'isolement, de la nécessité d'une assistance sociale ou des addictions... Là où certaines critiques pourraient pointer dans ce film un misérabilisme bien trop exacerbé, nous pouvons y voir simplement un sauve-qui-peut-la-vie qui mérite bien qu'on s'y attarde...





**MEGG, MOGG ET OWL**  
**LONG STORY SHORT**  
BANDE DESSINÉE



*Megg, Mogg et Owl - Long Story Short*  
*Une bande dessinée de Simon Hanselmann*  
*Publié aux Editions Misma (novembre 2020)*

Extrait p.229-230

« - Megg : On n'a plus qu'à se droguer du coup.

- Howl : Pfff.

- Megg : C'est quoi le problème ?

- Howl : C'est tellement chiant.

C'est ce qu'on fait tout le temps.

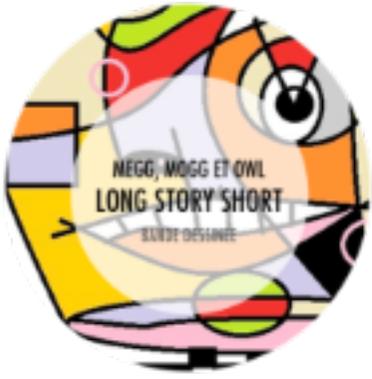
- Mogg : C'est vrai. On est un peu entrés dans une routine de la drogue. Herbe, alcool, acides, kétamine. On a quoi d'autre ?

- Werewolf : Des champis.

On a jamais pris des champis ensemble.

- Megg : Ah bon ? La dernière fois que j'ai pris des champis, j'ai chié du sang. »

S'aventurer dans cette série, devenue culte, de bandes dessinées irrévérencieuses de l'auteur australien Simon Hanselmann, c'est observer par le trou de la serrure l'univers souvent confiné, et toujours intime, de Megg, Mogg, Owl, et de leurs camarades de jeu et de défonce... Ce volume, *Long Story Short*, vient après cinq numéros déjà édités ces dernières années, et réunit dans un seul et imposant ouvrage des épisodes parus isolément à droite à gauche dans différents fanzines, magazines et revues entre 2016 et 2020. De quoi compléter, à l'occasion de leurs aventures successives, le tableau de chasse psychoactif de ces personnages attachants aux comportements souvent déroutants. Présentons les principaux en deux mots. Il y a Megg, une sorcière un peu dépressive, puis Mogg son amant, un petit chat libidineux, mais également Howl, un hibou souffre-douleur de la communauté amicale, et enfin quelques potes de passage pas toujours bien attentionnés, mais toujours prêts à prendre part aux usages de psychotropes disponibles à l'occasion. Parmi ces amis, Werewolf Jones, un loup-garou, est très porté sur les usages de drogues et les choses du sexe. Ce personnage, très présent dans ce volume, est particulièrement sale et encombrant. Il a en effet l'habitude de venir squatter le canapé de Megg, Mogg et Howl qui vivent sous le même toit, mais plus globalement de s'incruster dans les moments de vie des membres de cette cohabitation bancaire. Trois autres personnages font leur apparition à l'occasion : Dracula Junior,



### Extrait p. 232

« - Werewolf : Il paraît que lan a de la DMT qu'il a achetée sur le dark web.

- Megg : Ah vraiment ? J'ai toujours voulu essayer la DMT !

- Howl : Moi aussi. J'ai lu plein d'articles à ce sujet.

- Werewolf : Vous avez combien d'argent sur vous ? Faisons une cagnotte... ... Hum. Ca va pas suffire. Je crois qu'une dose c'est cinquante. On arrive à peine à cent.

- Megg : Fait chier. Comment on pourrait se faire de l'argent rapide ? »

Mike, un magicien dealer, et Booger, l'amie lézard de cette bande... Tous ces humains et animaux vivent en parfaite harmonie, dans la mesure où ils partagent la même langue, les mêmes préoccupations, ou presque, sans que leurs différences d'origine nous sautent aux yeux. On les oublie vite du moins. Ces personnages sont amis ou amants, font avec leurs différences physiques sans que ce soit un obstacle à leurs rapports amicaux, sentimentaux, ou sexuels, bien au contraire. Ils semblent avoir au moins deux points communs essentiels : les mêmes difficultés financières et le même plaisir de la défonce, quand ils en ont les moyens. Aucun d'eux ne paraît travailler, sauf Howl, le hibou. Ils comblent leur ennui en accumulant les choses à ne pas faire ou en s'aventurant dans les paradis artificiels en espérant en retirer le maximum de détente et de plaisir. S'affaler sur leur canapé, ne rien faire, et consommer alcool, cannabis, ecstasy, médocs, acides, kétamine, DMT, Methamphétamine, champis ou autres, sans modération, ou du moins sans modération intentionnelle, est probablement le plus grand de leur trip...`

Parmi les occasions plurielles de consommer, ressortons de ce volume quelques moments particuliers où les effets ne seront pas à la hauteur des espérances.... Dans une loge d'artiste, par exemple, Megg et Werewolf Jones partagent une bouteille de cidre mélangé à du valium, du paracétamol ou du tramadol. L'idée est de soulager ses crampes et se détendre avant de se produire sur une scène miteuse et tenter alors de faire croire aux spectateurs qu'ils vont assister à un concert rodé alors qu'il n'en est rien. Malheureusement, ça se finira par une annulation car Megg est incapable de se lever, et est plus encline à vomir qu'à chanter... Autre situation : dans ce que Mogg appelle une soirée "lucide" qui consiste à « *regarder au plus profond de la réalité, et la remettre en question* », Howl, Werewolf, Megg et son amant chat s'allongent sur le sol d'un abri de jardin, et tentent d'explorer sous somnifères leur inconscient. Malheureusement, leur sommeil profond leur jouera de vilains tours, et les fantômes se transformeront en cauchemars... Dernier exemple : assise sur son canapé, Megg est tellement défoncee au cannabis, consommé toujours ici avec un



bang, qu'elle ne peut pas manger son sandwich qui semble la supplier de l'épargner... Les autres moments font partie du quotidien de la défonce de nos antihéros, ou au moins du désir de défonce, non assouvi souvent par manque de moyen. Ces moments permettent aussi de faire passer le temps...

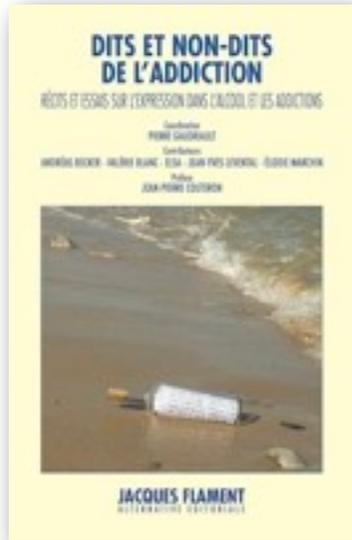
Si ce dernier volume, *Long Story Short*, n'est pas celui où les usages sont les plus présents, contrairement aux précédents, il invite tout de même à aller jeter un oeil de plus prêt à ce qui se joue là entre déclassement social, ennuis, et usages récréatifs qui invitent les personnages, pas toujours avec succès, à se sentir plus vivant encore...





# **DITS ET NON-DITS DE L'ADDICTION**

ESSAI



## *Dits et non-dits de l'addiction*

*Un ouvrage collectif coordonné par Pierre Gaudriault  
Editions Jacques Flament (novembre 2020)*

### Extrait p. 25

« La psychanalyste Joyce McDougall a expliqué que le terme d'addiction convenait mieux que celui de toxicomanie pour décrire des états de dépendance toxique, parce que les personnes qui connaissent ces états ne cherchent pas « à se faire du tort », bien au contraire ; elles tentent de se débarrasser d'impressions et des sentiments qu'elles ne croient pas pouvoir supporter. Et ce besoin de se faire du bien n'est pas seulement privatif. Il vise également à améliorer l'expression de sa sensibilité. »  
Pierre Gaudriault

Les mots, s'ils ont affaire avec les maux de l'addiction, ne sont pas toujours faciles à trouver. Si cet ouvrage collectif, dense, est sous-titré « *Récits et essais sur l'expression dans l'alcool et les addictions* », c'est qu'il y a beaucoup à dire concernant les formes possibles d'expression, ou ses obstacles, au moment où l'on vit son addiction mais aussi à celui où l'on tente de s'en extraire. Rien n'est simple dans le dire des sentiments, impressions, sensations que l'on traverse dans cette relation complexe avec son ou ses produits de prédilection... Ce sont les problématiques alcooliques qui sont les plus abordées dans cet essai mais bien entendu, ce qui à trait à l'usage d'alcool peut facilement être transposable dans d'autres usages, même si l'alcool a cette spécificité de taille qui est que c'est un produit légal en France. Les récits d'usagers que l'on nous propose en complément vont chercher eux aussi du côté de l'alcool mais sans être plaqués ici pour simplement illustrer les propos des professionnels du soin. Ils parlent à chacun d'entre nous indépendamment des essais qui les entourent, essais dont la lecture demande sûrement du temps et de la concentration, celui et celle d'assimiler des concepts et réflexions complexes qui habitent les champs de la psychothérapie et de la psychanalyse...

La complexité de la rencontre thérapeutique d'une personne "addictée", terme utilisé ici, repose souvent sur la difficulté d'acceptation du "lien soignant" et sur l'entretien de tous ces «



### Extrait p. 58

« Et puis l'expression, en apparence positive, venant des autres, est la série de conseils dérivant de leur inquiétude et de leur jugement. « Tu dois arrêter l'alcool » est la formule la plus simple pour eux, la plus compliquée pour nous.

Comment osent-ils se permettre de décider de notre vie à notre place ? De placer cette vie sous le signe du déterminisme et de décider que l'arrêt définitif de l'alcool serait la liberté ? Mais c'est tout le contraire ! C'est forcer la main de l'autre, ne rien comprendre à son problème, s'autoriser à juger, et à fournir une solution qui n'en est pas une. Bien sûr, certains alcooliques décident d'arrêter définitivement, et cela fonctionne pour eux. Ce n'est pas mon cas. Et cela l'est et le sera d'autant moins que l'on me le dicte. »

Elsa

*cache, silences et détours qui se sont imposés à des personnes souvent confrontées à l'angoisse, la douleur psychique, la dépression.* » L'expression est alors souvent minée par des positions défensives qui n'invitent pas toujours au dialogue, ou du moins faussent le jeu du partage de savoir et de sensations. Trouver les clés de l'expression constitue bien l'enjeu ici, même s'il ne s'agit en rien, bien entendu, d'un catalogue de recettes. Juste réfléchir, questionner et tenter de comprendre comment cela fonctionne, comment cela vit...

N'oublions pas que quand nous parlons d'expression nous parlons aussi de celle qui peut être libérée par les usages, que ce soit l'une de ses motivations ou pas. Il s'agit dans tous les cas, grâce aux effets du produit, de modifier sa conscience pour accéder à une autre forme de conscience de soi, des autres et du monde qui nous entoure. S'ouvrir à des sensations, sentiments, impressions qui relèvent d'une nouvelle réalité. Il s'agit aussi de révéler ou de stimuler sous effets des ressources et compétences cachées ou insuffisamment exploitées, dont celle de pouvoir s'exprimer, plus facilement ou librement. C'est du moins ce que revendiquent par exemple certains artistes qui trouvent dans l'usage une force créatrice qu'ils cherchent en vain quand ils sont sobres. Entre grâce de l'inspiration sous effets et simple désinhibition ou diminution de l'angoisse facilitant la création, difficile de trancher en situation. « *Beaucoup de grands auteurs par exemple ont été de grands buveurs même s'ils ne buvaient pas en écrivant* », nous le rappelle tout de même Pierre Gaudriault dans le premier chapitre de l'ouvrage. Un grand nombre de pages de cet essai à plusieurs voix prend appui sur l'expérience d'usage des patients et sur leur parcours pour tenter de théoriser cette approche plurielle des expressions multiples en jeu...

S'agissant des récits proposés dans l'ouvrage, ils ne représentent qu'une trentaine de pages sur trois cent, mais sont mis légitimement en avant comme révélant que « *le rapport entre addiction et expression n'est pas sans question ni douleur.* »... Elsa (Docteur en droit et poétesse, qui écrit ici sous pseudonyme) nous



### Extrait p. 71

« Je suis là, assis sur le canapé, dans une semi-obscurité, j'ai fermé les volets, il y a encore trop de jour qui s'infil-tre dans la pièce, je me lève dans la cuisine remplis le verre d'eau de vin rosé et d'eau piquante, je reviens vers le salon tire les rideaux, je m'assois sur le canapé, regarde dans le vide, vide le verre, le lève, vais dans la cuisine, remplis le verre de vin rosé et d'eau piquante, reviens au salon, m'assois sur le canapé, regarde dans le vide, le soleil s'est couché maintenant... »

Andréas Becker

propose tout d'abord des "réflexions" sur les mythes à convoquer et sur les expressions négatives mais aussi positives de l'addiction. Il est question alors, d'un côté de l'expression d'un jugement, d'une condamnation, ou d'une culpabilité, mais de l'autre d'extraversion et de désinhibition. L'alcool agit pour Elsa comme une Muse... Dans un second texte, écrit plusieurs mois après le premier, Elsa revient sur son parcours de sevrage qui n'est pas synonyme d'abstinence totale. L'alcool est encore présent épisodiquement dans sa vie, mais cette présence n'est en aucun cas un choix stratégique, juste un fait, écrit-elle, celui d'être à nouveau en phase avec elle-même, avec un usage présent mais plus du tout nécessaire... Andréas Becker va lui chercher du côté du récit introspectif dans une langue qui est sienne et qui va droit au but. « *Son bagage particulier* », comme il le présente. Il donne à entendre cette voix intérieure qui accompagne l'utilisateur mais a souvent des difficultés à s'échapper pour laisser apparaître les forces, les faiblesses et la préciosité des moments d'alcoolisation. Les textes proposés ici sont extraits d'un roman qui paraîtra sous le titre : *Alcool mon amour*. Dans son avant-propos, Andréas Becker tente une présentation par laquelle nous terminerons cet article sans rajouter un mot. « *Je suis écrivain et alcoolique, je l'ai toujours été, je crois. Alcool et écriture sont pour moi les deux faces de la même médaille, et cette médaille s'appelle courage, le courage de la destruction d'un côté et le courage de la construction de l'autre. On ne devient ni alcoolique ni écrivain sans courage.* »





**MEXIQUE,  
L'EMPIRE DES CARTELS**  
ENQUÊTE JOURNALISTIQUE



***Mexique, l'empire des cartels en deux volets :  
Un reportage de Bertrand Monnet,  
et une enquête coordonnée par le réseau  
de journalistes d'investigation Forbidden Stories  
Publication Le Monde (décembre 2020)***

Extrait article de Bertrand Monnet, publié le 03 décembre

« Je fais cela depuis que je suis enfant. Mon père le faisait avant moi. Je coupe, je laisse sécher la sève et après je récolte la gomme. Dans ce secteur, on peut produire entre 600 et 800 kilos d'opium par an. Ici, il y a environ 600 paysans qui travaillent avec nous. Tout le monde cultive le pavot. Il n'y a pas d'autre boulot. Qu'est-ce qu'on pourrait faire d'autre ? »  
Un paysan du Sinaloa

S'il est un état mexicain que l'on peut difficilement dissocier du narcotrafic c'est bien celui du Sinaloa tant son nom est malheureusement associé au cartel homonyme dirigé dans un passé très récent par le célèbre Joaquin "El Chapo" Guzman arrêté au Mexique puis extradé aux Etats-Unis en 2017. Si cet état côtier du Centre Ouest du pays s'est fait connaître dans le monde entier c'est qu'il est une terre de culture traditionnelle du cannabis, mais aussi du pavot somnifère qui permet, à partir de l'opium qui en est extrait, de fabriquer une héroïne qui fait les beaux jours désormais du narcotrafic. Le cartel de Sinaloa, qui compte environ 10 000 hommes dans ses rangs, est dirigé depuis peu par un groupe resserré d'une dizaine de personnes, dont deux fils d'El Chapo, sous la houlette d'un certain Ismael Zambada, dit "El Mayo". Malgré tout, il fonctionne comme une coopérative. Un ensemble de structures, disséminées dans toute la région, tout le pays, mais aussi à l'étranger, travaillent de manière autonome, et reversent des subsides à l'état-major qui se charge de définir les orientations stratégiques du cartel, de corrompre les instances policières ou politiques de haut rang, d'arbitrer les conflits internes ou externes, et d'assurer ainsi la stabilité, la sécurité et la pérennité économique de l'ensemble de ses membres... Si le cartel génère



Extrait article de Bertrand Monnet, publié le 04 décembre

« « C'est très facile à faire, précise l'adjoint de Miguel, il suffit de mélanger les ingrédients avec le bon dosage et au bon rythme. Après, on laisse refroidir et ça donne la drogue solide en moins de quarante-huit heures. Tout ce qu'il y a à faire, c'est de mélanger les bons produits. » D'après lui, ces "bons produits" sont d'un accès très simple : éphédrine (un composant de médicaments en vente libre pour le décongestionnement nasal) ammoniacque, alcool, acide sulfurique, antigel, gas-oil, et une série de composants chimiques bon marché couramment utilisés dans l'industrie pour la production d'engrais, de climatiseurs, de batteries et de liquide de freins comme des nitrates ou du toluène. »

des revenus qui se comptent en milliards, ce n'est pas uniquement grâce aux produits cultivés ou fabriqués sur place, mais aussi grâce à ceux qui transitent par le Mexique, et notamment la cocaïne en provenance essentiellement de Colombie...

Les trois premiers articles de l'enquête nous invitent à suivre Bertrand Monnet, professeur à l'Edhec et spécialiste de l'économie du crime, dans ses pérégrinations au coeur même du cartel de Sinaloa... Son premier récit d'aventure, car c'est bien ainsi que l'article est rédigé, sera consacré au suivi de la fabrication de l'héroïne issue de l'opium, cette pâte brunie par le soleil et transformée chimiquement dans des laboratoires clandestins sauvages. Du cultivateur de pavot au chimiste, tous sont aux ordres du cartel et font ainsi vivre leur famille bien mieux que s'il s'agissait d'autres cultures ou d'autres produits transformés. Chacun y trouve son compte. Les agriculteurs et petites mains gagnent suffisamment bien leur vie, au regard du revenu moyen, pour poursuivre leurs activités et se faire discret, mais suffisamment peu pour enrichir considérablement les derniers maillons de la chaîne, à savoir les chefs de réseaux. Bien entendu, les risques de confrontation avec l'armée mexicaine, bien moins corrompue, semble-t-il, que la police, ne sont pas négligeables. Se mettre alors sous la protection du Saint patron des bandits, à savoir Jésus Malverde, mort en 1909, mais auxquels les "narcos" vouent un culte persistant, n'est pas de trop pour les compagnons de route de Bertrand Monnet... Le professeur de l'Edhec tente, en faisant le tour du propriétaire, d'en savoir un peu plus sur les étapes de fabrication et de commercialisation de l'héroïne, produit très rentable dont la disponibilité croissante suit la demande américaine depuis le début de la crise des opioïdes... Le deuxième récit de notre aventurier téméraire, sera consacré, entre autres, à un produit que le cartel fabrique aussi lui-même, à savoir la méthamphétamine, ou crystal meth, stimulant plus puissant que la cocaïne et qui n'a pas attendu la série télévisée Breaking Bad pour solliciter les narines, le gosier, les veines ou les poumons des Américains. Le produit n'est pas si compliqué à produire si l'on a en main les ingrédients nécessaires à sa fabrication... Pour que le



Extrait article de Bertrand Monnet, publié le 05 décembre

« Eduardo en est convaincu : l'avenir commercial du cartel se joue en Europe. Confrontée à la pression policière et à la concurrence d'autres trafiquants aux Etats-Unis, l'organisation investit ce marché. Vendre ses drogues à des milliers de kilomètres du Sinaloa est certes plus complexe que de fournir le voisin américain, ..., mais la demande explose, que ce soit en cocaïne, en crystal meth ou en fentanyl. « Tout est une question d'offre et de demande, conclut Eduardo. Si quelqu'un sur la lune me demande de la drogue, j'achète une fusée pour y aller. » »

business du cannabis, de l'héroïne et de la méthamphétamine, mais aussi des produits qui ne font que transiter dans le pays et dont nous parlerons plus bas, soit florissant, trois "départements" sont essentiels : celui de la sécurité, celui de la logistique et de l'approvisionnement des précurseurs chimiques, et enfin celui bien entendu de l'acheminement sur les points de vente et de la commercialisation du produit final. L'obstacle le plus important, au-delà des missions militaires d'éradication des cultures et du démantèlement des laboratoires sauvages, c'est celui de la concurrence entre cartels. Celle-ci est exacerbée depuis que le narcotrafic n'est plus aux mains d'une seule organisation mais d'un nombre croissant de cartels ou groupes armés plus moins importants. La violence, désormais inhérente à une répartition loin d'être convenue des places de contrôle du trafic, ne fait que grandir et alimente tous les jours un peu plus les fosses communes pour les plus pauvres des narcotrafiquants morts au combat, ou les mausolées luxueux des grands chefs... Le troisième récit de Bertrand Monnet tente, lui, de décrypter les mécanismes économiques de deux produits que les Mexicains ne fabriquent pas sur place, ou qu'ils transforment à peu de frais, à savoir la cocaïne et le fentanyl, produits particulièrement rentables. La cocaïne vient essentiellement de Colombie et n'est que conditionnée au Mexique pour être envoyée au plus vite en Amérique du Nord, mais aussi dans le reste du monde. Le fentanyl est un opioïde, qui se présente en poudre ou comprimés. Ses précurseurs sont importés de Chine ou d'Inde, et combinés dans des laboratoires mexicains pour fabriquer à grande échelle la molécule active du fentanyl vendue seule ou coupée avec l'héroïne acheminée aux Etats-Unis... Ce troisième récit du professeur de l'Edhec, spécialiste de l'économie du crime, s'intéresse aussi bien sûr au blanchiment des sommes d'argent en liquide considérables entre les mains des big boss du trafic qui savent comment investir et profiter des méandres et fragilités des systèmes financiers pour pénétrer l'économie légale. L'article se termine sur l'idée que se fait l'accompagnateur mexicain du professeur de l'avenir commercial du cartel de Sinaloa, avenir qu'il situe en Europe, un



Extrait d'un article de Jean-Pierre Stroobants et Anne Michel

« « Nous sommes sur le qui-vive, nous craignons non seulement le développement de la production de crystal meth, qui s'ajoutera à celle d'ecstasy et d'amphétamines, mais aussi la guerre entre les gangs que ce phénomène peut engendrer » confie un magistrat spécialisé, sous le sceau de l'anonymat. Début 2018, un rapport de la police des Pays-Bas a choqué. Pour la première fois, le terme de "narco-Etat" y était utilisé, pour désigner l'infiltration de l'économie légale par des groupes criminels. Les Pays-Bas, à la veille d'une nouvelle guerre entre "narcos" ? »

marché qui a encore de beaux jours devant lui, contrairement au marché nord-américain saturé et moins sécurisé...

Le deuxième grand volet de cette enquête particulièrement approfondie est le fruit du travail d'un groupement de journalistes de terrain qui sont allés voir de plus près ce qui se tramait dans les arcanes du pouvoir et dans ses connections avec le narcotraffic, au risque d'y laisser leur vie. Une série de sept articles sont publiés dans Le Monde, en partenariat avec le collectif Forbidden Stories, et complètent sur certains sujets le récit de Bertrand Monnet... L'un des articles revient sur l'assassinat en 2012 de Regina Martinez, une journaliste de 52 ans qui enquêtait sur les liens entre d'anciens hauts fonctionnaires corrompus de l'état de Veracruz sur le Golfe du Mexique et des membres du cartel de Los Zetas. Elle enquêtait aussi sur d'immenses fosses communes dans la région. Malheureusement, cette journaliste n'est pas la seule à avoir été victime de la barbarie générée par le narcotraffic. Des dizaines de journalistes ont été tués par des sicario, tueurs à gage payés par les cartels pour faire taire les fouineurs indésirables... Si la violence est aussi présente sur les terres des cartels mexicains, en nombre, c'est que les armes circulent elles aussi en nombre. D'après une enquête menée par plusieurs ONG, les fabricants américains, mais aussi européens, ne semblent pas très regardants sur la destination de leurs produits, instruments de mort bien plus efficaces et rapides que les stupéfiants... Les armes à feu, la police sait aussi s'en servir au risque qu'elles se retournent contre elle. D'autres outils, d'espionnage cette fois-ci, des outils de surveillance et d'appréhension de plus en plus sophistiqués comme des logiciels espions, des brouilleurs de communications ou des systèmes d'écoutes sont également entre les mains de la police, mais peuvent faire l'objet d'abus et servir dans le même temps les cartels. Cette problématique est l'objet d'un des écrits du collectif Forbidden Stories... Un autre article revient, lui, sur les laboratoires clandestins de fabrication de méthamphétamine qui commencent à proliférer sur le sol européen et notamment aux Pays-Bas où les cartels mexicains ont su envoyer leurs chimistes, et ce en partenariat avec le banditisme local. Un certain nombre de



Extrait de l'entretien réalisé par Anne Michel auprès de Anne-Sophie Coulbois

« - A combien estime-t-on les sommes blanchies en France ?  
- Europol estime le chiffre d'affaires de la criminalité organisée à 24 milliards d'euros au niveau européen, soit environ 6 milliards pour la France. Le blanchiment de fonds est souvent mal cerné par les statistiques, il est peu visible et ses acteurs s'adaptent en permanence aux circonstances. »

laboratoires ont été découverts et démantelés ces dernières années, ce qui laisse à penser que la fabrication et la commercialisation de la méthamphétamine sont en train d'accompagner celle d'amphétamine et de MDMA, en profitant des infrastructures et des réseaux déjà existants. Le marché européen de ces drogues de synthèse est donc bien la cible des cartels mexicains qui savent se mettre en cheville avec des narcotrafiquants locaux d'envergure, et utiliser les failles du système pour tenter de blanchir l'argent récolté illégalement... Cette problématique du blanchiment est abordée au cours d'un entretien réalisé avec Anne-Sophie Coulbois, chef de l'Office Central pour la répression de la grande délinquance financière. La France est aussi concernée bien évidemment par cette gestion des flux de numéraires. Trois grandes constantes sont identifiées ici par Anne-Sophie Coulbois pour blanchir ces fonds : le transport physique d'espèces, comme c'est le cas pour les produits ; la transformation de ces espèces grâce à l'acquisition de biens facilement exportables ; la remise des liquidités à des fraudeurs fiscaux ou entrepreneurs ayant recours au travail dissimulé, personnes qui versent alors sur le compte d'un banquier occulte la somme équivalente. Le système est rodé et fait les beaux jours d'intermédiaires discrets qui sont donc partie prenante de la chaîne bien huilée du narcotrafic sans en avoir l'air...

Gageons que beaucoup d'encre coulera encore à propos de ce narcobusiness, marché particulièrement lucratif où tant d'acteurs, avec plus ou moins d'envergure, sont impliqués. Tenter de le déstabiliser n'est pas une mince affaire, et si les nouvelles politiques de légalisation essaient tant bien que mal de réduire la taille du gâteau, ce dernier reste entier et bien crémeux, et chacun des invités autour de la table y trouve encore son compte...





**CE QUE MON PÈRE  
NE M'A JAMAIS DIT**

RÉCIT



*Ce que mon père ne m'a jamais dit*  
*Un récit de Juan Pablo Escobar*  
*Editions Hugo Doc (décembre 2020)*

Extrait p. 10

« Ce livre fait partie d'un exercice très personnel, profond et sincère qui a pour seule ambition de raconter une histoire afin que personne ne la reproduise. Je veux partager mes expériences de vie aux côtés de mon père, Pablo Escobar, et les profondes blessures qui m'ont poussé à choisir de ne pas devenir comme lui. C'est aussi un exercice qui prouve que la paix et la réconciliation ne sont pas des utopies. »

Juan Pablo n'en a pas fini avec son père, ni avec sa quête de pardon. Il veut trouver et dire la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité pour réussir peut-être un jour à se débarrasser des fantômes du passé, ceux de l'homme auquel il est relié naturellement par un amour filial. Pablo Escobar est mort en décembre 1993. A ce moment-là, Juan, son fils, encore adolescent, avait juré à ses ennemies de se venger. Depuis, ça a fait son chemin dans son esprit et sa route s'est considérablement éloignée de celle de son père. Juan Pablo est architecte à ce jour et donc en aucun cas narco-trafiquant. Mais pour être sûr de ne pas être associé par les Colombiens et le reste du monde au parcours sanglant de son père, Juan va fouiller dans le passé du narco-trafiquant pour en exhumer le maximum d'informations et livrer aux intéressés sa version de la vérité sur un homme dont il est loin de présenter sous un jour favorable. Il n'est pas question en effet pour Juan, contrairement à ce que propose, de son point de vue, un certain nombre de fictions cinématographiques et télévisuelles sur ce sujet, de laisser entendre et de faire croire que participer au narco-trafic est "cool", glorifiant et que les sommes considérables en jeu justifient des méthodes coupables. L'objectif de Juan est de témoigner du passé criminel de son père et du narco-trafic pour se tourner vers un avenir plus apaisé, et faire en sorte que les paradigmes sautent. Le pardon, la réconciliation et la paix sont les moteurs d'un homme de presque cinquante ans qui souhaite



### Extrait p. 218

« Ma position - ce n'est pas un secret - défend ouvertement la légalisation et la régularisation des drogues, parce que ce serait la seule manière d'en finir avec la rentabilité du trafic, responsable d'une grande partie de la violence de la planète, de la vente d'armes sur le marché noir, de la corruption et de l'infiltration des institutions étatiques grâce à sa puissance économique. »

transmettre à son très jeune fils, des valeurs éloignées de celles véhiculées dans le narcotrafic... Après un ouvrage très complet, *"Pablo Escobar, mon père"*, et un documentaire qui a fait le tour des festivals du monde entier, *"Escobar, un héritage maudis"*, Juan Pablo Escobar part à la rencontre de celles et ceux qui étaient au cœur de l'action et ont partagé des moments tragiquement complices avec "El Patron" du Cartel de Medellin. *"In flagranti"* ("En flagrant délit", en français) est le titre original de l'ouvrage, pour signifier peut-être qu'il s'agit ici simplement de lever le voile sur certaines zones d'ombre, compléter ainsi la somme de connaissances déjà acquises sur Escobar, et rétablir quelques vérités. Dans sa présentation, l'auteur nous parle de révélations concernant son père, mais il est fort probable que seuls les connaisseurs de son parcours détaillé s'y retrouveront. En ce qui nous concerne, nous garderons essentiellement en mémoire : les sentiments d'un fils pour son père, reconnaissant envers l'amour que son paternel lui témoignait au jour le jour, mais sans pour autant excuser ses crimes ; les points de vue concernant les politiques prohibitionnistes inefficaces, responsables de la situation du trafic international, et vecteurs de collusions inévitables avec les pouvoirs en place ; enfin, les longs échanges avec différents protagonistes du trafic ou entourage proche, échanges donnant certes quelques éclaircissements sur Pablo Escobar, ses complices et ses ennemies, mais laissant surtout entendre que les générations qui ont suivi n'ont pas toujours été prêtes à reproduire les mêmes schémas. La Colombie en est sortie alors probablement plus apaisée, même si les problématiques en jeu restent d'actualité...

Petit résumé du contenu des chapitres proposés dans l'ouvrage... Commençons par une rencontre avec Aaron Seal, le fils de Barry, fameux pilote de ligne talentueux et téméraire qui a su travailler aussi bien pour la CIA, la DEA et le Cartel de Medellin. Le père de famille fut assassiné en février 1986 sur ordre de Pablo Escobar après que des photos compromettantes du narcotrafiquant soulevant des valises de cocaïne furent prises par le pilote au Nicaragua et transmises aux autorités américaines. Si Juan



Extrait p. 156-157

« Mon père a été le protagoniste d'histoires incroyables comme celles que je viens de révéler. Mais il ne faisait que contourner les politiques prohibitionnistes qui continuent, aujourd'hui encore, de garantir une grande rentabilité à un business qui se nourrit avant tout de son immense capacité de corruption. C'est pour cela que les organisations mafieuses maintiennent leur énorme pouvoir dans le monde. Aussi longtemps que le monde s'entêtera dans sa vieille vision guerrière, la seule chose que l'on obtiendra sera de renforcer encore plus les délinquants. Mais il faut surtout apprendre à coexister pour le restant de nos jours avec les drogues, légales et illégales, qui sont tout autant disponibles les unes que les autres, et qui seront toujours là, soumises aux aléas de l'offre et de la demande. »

Escobar, le fils de Pablo n'a pas suivi les traces de son père, il n'en fut pas de même pour Aaron, le fils de Seal, qui s'aventura, lui, un temps dans le trafic de drogue pour finalement abandonner la partie après avoir "rencontré Dieu" en prison. Quand Juan cherche le pardon pour le crime commis par son père, Aaron, lui, met en avant les choix délibérés de son père qui a agi en connaissance de cause. Aucune rancœur chez Aaron, aucune haine ne subsiste, juste la douleur d'avoir perdu très jeune un père et l'envie de se reconstruire sur les ruines du passé. Les deux fils de... se retrouvent sur l'idée qu'il faut abandonner cette guerre contre les drogues et faire plutôt "la paix avec elles". Il subsiste une forme de complicité entre les deux hommes, complicité qui repose sur un vécu commun en quelque sorte, même si c'était à distance. La réconciliation entre bourreaux et victimes ne peut se faire que quelques décennies plus tard et qu'indirectement... Une autre rencontre, tout aussi chargée d'histoire et d'émotion est celle de Juan avec William Rodriguez Abadia, le fils d'un des deux frères qui dirigeaient le Cartel de Cali, grand partenaire, puis concurrent du Cartel de Medellin et qui finit même par précipiter sa chute. La discussion tourne autour des véritables raisons de la guerre que se sont livrées les deux cartels, des ressentiments de part et d'autre, de philosophie du business à l'opposé l'une de l'autre, la corruption d'un côté, la terreur de l'autre, mais aussi de la protection qu'ont accordée les frères Rodriguez à Juan, sa petite soeur et sa mère à la mort de Pablo, et enfin des héritages sanglants laissés par les uns et les autres... D'autres éclaircissements suivent grâce tout d'abord à la rencontre avec Ramon Isaza, un puissant chef paramilitaire qui joua un rôle dans la traque de Pablo Escobar. Une autre rencontre, avec Otty Patino, l'un des fondateurs du groupe armé révolutionnaire M-19, permet de mieux comprendre les liens établis dans la douleur entre Pablo et le mouvement dans les années 80, et de révéler les nombreuses facettes du patron du Cartel de Medellin. Rencontrer par ailleurs Luz, une cousine de son père qui l'accompagna dans ses tout derniers jours, donne l'occasion à Juan d'en savoir un peu plus sur l'état d'esprit de Pablo Escobar à ce moment-là, un homme traqué, isolé, déboussolé et bien plus inquiet du sort qui serait



Extrait p. 195

« Je ne m'oppose pas à la prolifération des productions sur mon père, mais j'exprime ma réprobation envers ceux qui, sous prétexte de mélanger fiction et réalité, sont parvenus à faire passer un message à la jeunesse selon lequel être un narco est très cool. Mais pas seulement. Ils font aussi croire que l'argent mal acquis est enveloppé d'un certain charme et poussent les ingénus à vouloir revivre l'histoire de mon père, en qui ils voient un homme tout-puissant qui ne perd jamais, qui ne souffre jamais, qui ne s'ennuie jamais. Ils ont aussi à refléter des expériences contraires à celles que j'ai vécues, parce que c'est un monde où l'on ne survit qu'à base de sang et de feu, en écrasant beaucoup de gens. »

réservé à sa famille qu'à son propre sort. Il se savait parvenu au terme de l'aventure et ne prenait alors plus aucune précaution concernant une sécurité sur laquelle il était jusque-là pourtant très à cheval... Pour finir, la rencontre avec celui qui se faisait appeler Finevery, le super assistant d'Escobar, puis fabricant à ses heures de cocaïne, nous éclaire sur le mode de rémunération du Cartel et sur les méthodes féroces de règlement des conflits internes... Toutes ces rencontres sont l'occasion de revenir avec le recul du temps sur les épisodes clés du parcours de Pablo Escobar...

Juan rétabli aussi la vérité sur certains membres de l'entourage, proche ou moins proche, de son père, et sur certains événements souvent déformés par les fictions, notamment, d'après Juan, la fameuse série Narcos. Un chapitre entier est consacré aux correctifs à apporter aux informations délivrées dans la série télévisée... Bien évidemment, la fiction prend souvent quelques libertés avec la vérité, mais ce qui pourrait sembler anecdotique pour le téléspectateur lambda, ne l'est pas pour Juan Pablo Escobar qui tient à ce que rien ne soit déformé, diabolisé à outrance, ou même banalisé. Comme nous l'avons dit précédemment : la vérité, toute la vérité, rien que la vérité... Néanmoins, celle que propose le fils de Pablo Escobar, qui n'avait que seize ans à la mort de son père et qui n'était pas auprès de lui au moment des prises de décisions, est forcément à considérer avec distance, car elle repose sur des témoignages d'hommes et de femmes qui savent à qui ils s'adressent et qui, même si leur sincérité n'est peut-être pas à remettre en cause, ont une mémoire qui, avec le temps, est inévitablement sélective...



RELAX

# EUPHORIA

ÉPISODE SPÉCIAL : RUE

SÉRIE TÉLÉVISÉE



*Euphoria - Episode spécial : Rue*  
*Un épisode de la série télévisée de Sam Levinson*  
*Diffusion HBO - OCS (décembre 2020)*

Extrait

« Quand je suis clean, quand je suis là, une partie intégrante du monde, je pense pas seulement à la rechute. C'est plus sombre que ça. Tu peux dire que l'abstinence est ma meilleure arme, mais sans la drogue, je me serais déjà flinguée. »

Rue à Ali

Nous ne sortirons pas de ce bar-restaurant américain sans en savoir un peu plus sur la problématique addictive à laquelle est confrontée Rue, le personnage central, si fort et si attachant, de cette série télévisée dont la première saison fut diffusée en 2019. Un numéro spécial Noël sort en cette fin d'année 2020. De Noël, il n'en sera question ici que pour le souhaiter, le temps d'une pause cigarette, et à distance, aux membres de sa famille, si loin depuis si longtemps... Ali, la cinquantaine, et père de deux filles qu'il ne voit plus ou que très rarement semble-t-il, est le "parrain" de sevrage de Rue, jeune lycéenne de 17 ans polyconsommatrice de psychotropes qui, soit l'anesthésiant, soit la font voyager. C'est Ali qui prendra le temps de contacter son ex-femme et ses enfants pour tenter peut-être une première approche de réconciliation à l'occasion de cette fête de Noël... Le cinquantenaire est un usager abstinent qui est prêt à accompagner Rue dans son parcours de sevrage, mais à condition qu'elle ne lui fasse pas perdre son temps en lui faisant croire qu'elle est toujours abstinente, qu'elle va très bien en ce moment, et qu'elle a trouvé une forme d'équilibre de vie. Rue vient de se défoncer dans les toilettes de ce bar-restaurant, et Ali s'en est vite rendu compte. Il attend d'elle qu'elle joue carte sur table avec lui... Assis l'un en face de l'autre pour cette discussion nocturne la veille de Noël autour de pancakes, Ali et Rue vont alors se parler franchement, et sans détour pour une



## Extrait

« Vois les choses du bon côté. Tu te drogues pas parce que t'es une merde, c'est l'inverse. Ce que je dis c'est que tu n'es pas née mauvaise. Toi, Rue, quand tu es née, tu étais un joli bébé. Mais tu avais le cerveau détraqué. A ta première défonce, ça a déclenché un truc impossible à maîtriser. C'est pas une question de volonté ou de force. Le combat était perdu dès la première dose. Tu bousilles ta vie, tu chamboules ta soeur, tu insultes, tortures et méprises ta mère. Et tu me dis, les yeux dans les yeux, avec un calme olympien : « Je vais continuer à me droguer. » Ca, c'est la maladie de l'addiction. C'est une maladie dégénérative, incurable, mortelle. Comme le cancer. Et tu en es atteinte. pourquoi ? C'est le hasard. Mais le plus dur, quand on a une addiction, outre le fait d'être malade, c'est que personne ne voit ça comme une maladie. »

Ali à Rue.

fois, le temps que durera l'épisode, c'est-à-dire une petite heure. Allez savoir ce qu'il en restera et si un cheminement se fera, ou pas, dans l'esprit de Rue. Difficile de le savoir au moment où Ali la raccompagne en voiture sous la pluie...

Rue a "rechuté", comme on dit, à savoir qu'elle est sortie de l'abstinence qui était pourtant l'objectif qu'elle s'était fixé. Si elle n'a pas appelé son parrain au moment où le désir de consommer se présentait, pour qu'il l'aide alors à trouver des stratégies d'évitement, comme cela se fait entre abstinentes, c'est que la jeune femme n'essayait pas vraiment d'empêcher cette rechute. Les médicaments mis de côté en cas d'urgence étaient à disposition au moment où le cerveau bouillonnait en pensant à des choses qu'il aurait préféré oublier... Le problème est que Rue ne veut pas stopper sa consommation, et qu'elle s'autodéprécie. Ali, qui considère l'abstinence comme une arme, lui explique, avec peut-être un peu trop de fatalisme et d'assurance, qu'il considère l'addiction comme une maladie « dégénérative, incurable, mortelle » et en nous dès la naissance. C'est comme ça, pense-t-il. Pas de bol pour certain d'entre nous. Il n'y a pas d'explication, donc pas de raison de culpabiliser. Laissons ça, dit-il, aux observateurs mal intentionnés qui n'y connaissent rien, et partent du principe qu'un usager n'a que ce qu'il mérite en fin de compte, alors à quoi bon l'aider ? Heureusement, dit Ali avec le sourire, il y a des gens malades comme Rue, qui peuvent alors la comprendre et savent bien que ce n'est pas une mauvaise personne...

Ali explique à Rue qu'il est abstinent, non pas depuis une vingtaine d'années comme elle le pensait, mais depuis sept ans en fait. Après douze années d'abstinence, il a replongé pendant un an et demi, avant de repartir à zéro pour redevenir abstinent. La raison de cette rechute : il a oublié les dégâts du produit. Surtout après douze années, difficile de ne reprendre un usage que pour quelques jours, affirme-t-il. La machine infernale s'est relancée... Si Ali a réussi son sevrage, dans l'immédiat du moins, c'est grâce à l'aide des Narcotiques Anonymes. C'est à une de leurs réunions qu'ils se sont rencontrés avec Rue. Mais la jeune femme a du mal,



## Extrait

« Les conneries des Narcotiques Anonymes. La première étape, ça va. J'arrive à l'accepter. Je suis impuissante face à la drogue, ma vie est ingérable. C'est pas déconnant. Par contre, la deuxième étape « Nous croyons qu'une force supérieure peut nous rendre la raison. » Celle-là j'ai du mal. »

elle, à passer l'étape deux, sur douze, du cheminement proposé par les N.A. Cette étape consiste à croire qu'une puissance supérieure peut nous rendre la raison et donc nous venir en aide... La discussion va alors tourner autour du deuil, du mystère d'une vie qui se poursuit alors que celle d'à côté s'arrête, mais aussi autour des révolutions à répétition qui font qu'au final on est bien tous des révolutionnaires. La seule vraie révolution pour Ali, celle qui ne soit pas éphémère, est la révolution spirituelle. Ali n'y va pas par alors quatre chemins, et sait malheureusement diaboliser les usages de drogues comme personne. Il met Rue en garde contre le pourrissement intérieur d'un usage continu et l'invite à la vraie révolution, celle qui ne souffre aucun compromis avec cet usage. Il faut aller au bout de cette révolution. Les efforts paieront un jour, sûrement, il l'affirme... Il sera alors aussi question ce soir-là de Jules, la petite amie de Rue, et de savoir dans quelle mesure, la relation amoureuse aide ou handicape les premiers temps du sevrage. Avec la complicité d'une serveuse qu'Ali connaît bien, et qui en est, elle, a dix-sept ans de sevrage, on en vient, entre les lignes, à conseiller à Rue de mettre sa relation sentimentale de côté pour se concentrer sur son sevrage. Un sevrage dans le dénuement sentimental total donc. Jules devient alors pour Rue, à ce moment-là dans la discussion et soudainement, la cause de sa rechute car elle l'a trompé, et c'est la raison pour laquelle Rue a eu besoin de revenir vers le produit... Malgré tout, avant d'en vouloir à la terre entière, la jeune femme en veut surtout beaucoup à sa propre personne. Elle a fait des choses "impardonnables" qu'elle regrette. Mais Ali voit dans cette autoflagellation une trop bonne raison de consommer des drogues, car à quoi bon s'en empêcher puisque l'on est, quoiqu'il arrive, une "merde". Je suis impardonnable, je ne mérite pas le pardon, donc je me punis en consommant encore et toujours. Voilà sa théorie...

Ali aura ici l'occasion de se confier sur son parcours de vie et racontera à Rue tous ces actes "terribles" qu'il a accomplis lui aussi quand il était addict, comme par exemple frapper sa femme devant ses deux filles après avoir pourtant souhaité toute sa vie, et depuis qu'il est enfant, la mort de son père qui battait sa mère



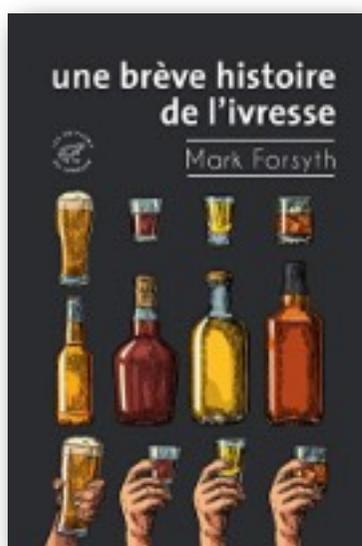
devant lui. De son point de vue « *La vérité, c'est que la drogue change l'être humain que tu es. Ta morale, tes principes, tout ce qui te tient à coeur et toutes tes convictions, vont finir par s'envoler. Car il n'existe rien de plus fort sur Terre que ton prochain fix... ... Ce qui me manque dans la défonce, c'est la beauté. Peut importe ce qu'il se passe dans le monde ou dans ta vie, tu es persuadé que tout ira bien.* ». On peut bien entendu être en désaccord avec Ali sur un certain nombre de points, et Rue passe d'ailleurs la soirée à questionner du regard ou en mots les bonnes paroles de son parrain, mais toujours est-il que le point de vue de cet homme, comme tout point de vue sur le sujet, qu'il émane d'un usager ou d'un ex-usager, détient sa part de vérité puisqu'elle est le fruit de son expérience, ses connaissances et son ressenti. Et chacune de ses expériences et connaissances, et chacun de ses ressentis, compte pour essayer de cerner une problématique d'usage, si tenter qu'il soit possible de la cerner vraiment...



A high-speed photograph of a glass of red wine being splashed. The wine is a deep red color and is captured in mid-air, creating a dynamic splash that extends above the rim of the glass. The background is a plain, light grey. A semi-transparent circular overlay is centered on the glass, containing the title text.

# UNE BRÈVE HISTOIRE DE L'IVRESSE

ESSAI



*Une brève histoire de l'ivresse*  
*Un ouvrage de Mark Forsyth*  
*Editions du Sonneur (décembre 2020)*

Extrait p. 18

« Les gens ont même tendance à modifier leur comportement en fonction du type d'alcool dont ils croient s'imbiber. Même si l'ingrédient actif - l'éthanol - est identique, ils ajusteront leurs faits et gestes aux origines du spiritueux concerné et aux traits culturels qui y sont associés. Les Anglais ont toutes les chances de se révéler belliqueux après quelques pintes de bière blonde, mais donnez-leur du vin - qu'ils associent au raffinement et à la France - et ils se montreront sages et courtois et, dans les cas les plus sérieux, se laisseront même pousser le béret. »

En considérant que l'alcool a pris toute sa place dans l'histoire des hommes, et qu'il s'en est mêlé outrageusement, avec plus ou moins de bonheur, Mark Forsyth nous raconte des bouts de morceaux de la présence de l'ivresse dans ce qui compose une partie de l'histoire de l'humanité. L'ivresse, si elle a souvent été recherchée, et parfois valorisée, a aussi été brimée, officiellement ou officieusement. « *(Ce livre évoque la cage que chaque société humaine construit pour retenir la bête sauvage de l'ébriété.)* », nous précise en passant, et entre parenthèses, un auteur qui prend cette thématique au sérieux sans ni glorifier ni diaboliser le sujet de son exploration historique. Mark Forsyth précède son introduction par un avertissement au lecteur français en commençant pas dire que « *les Français sont de célèbres buveurs, mais pas de célèbres ivrognes* », et que la soûlerie ne fait pas vraiment partie de leur culture et de leur quotidien comme c'est le cas pour les Anglais. L'auteur reprend des mots de Barthes dans *Mythologies*, à savoir « *qu'en France l'ivresse est conséquence et jamais finalité.* » Possible que les temps aient changé depuis Barthes. Toujours est-il que cet avertissement de Mark Forsyth ressemble à une demande de pardon de ne pas avoir consacré un chapitre au vin français, pourtant tout aussi bu jusqu'à l'ivresse que la bière, le gin ou autre alcool, bref... La présence de la France dans les premiers mots de cette brève histoire de l'ivresse, suffit bien à marquer le coup... Quoi qu'il en soi, l'alcool, bu avec modération ou sans, a



### Extrait p. 21

« L'ivrognerie est presque universelle. L'alcool existe dans la plupart des cultures. Les seules qui n'étaient pas trop portées sur la bouteille - en Amérique du Nord et en Australie - ont été colonisées par celles qui l'étaient. En fonction des époques et selon les endroits, la cuite prend des formes distinctes. Elle peut être une célébration, un rituel, une excuse pour frapper les autres, une manière de prendre des décisions ou de ratifier des contrats - et un millier d'autres choses singulières. »

fait les beaux ou mauvais jours d'une humanité qui a su profiter de ses cuites pour différentes raisons, dans des circonstances diverses et variées, en privé ou en public, et avec n'importe qui ou bien au contraire.

Ce voyage intérieur en terre d'ivresse traversera les âges et nous enverra un peu partout sur le globe. Avant même de chercher à domestiquer, en quelque sorte, l'alcool, l'homme en a consommé sans se rendre compte que c'est bien sa molécule active, à savoir l'éthanol, qui était responsable de ses ivresses. Si l'usage d'alcool s'est fait à son origine suite à une fermentation accidentelle dont on ne connaissait pas encore les secrets, sa fabrication, dans les temps qui ont suivi, n'est sûrement pas le fruit du hasard. L'homme a pris plaisir à ingérer ces fruits pourris mais magiques qui lui faisait tourner la tête et apaisait ses contrariétés du quotidien. Ces effets lui auraient donné l'envie de manger par plaisir et non plus seulement par nécessité. Notre mécanisme interne s'est alors adapté et a même produit une enzyme particulière qui métabolise l'alcool pour limiter la casse... Les premiers temps de notre histoire laissent penser que ce sont le vin et la bière qui ont été les premières boissons alcooliques domestiquées car issues de la fermentation d'un fruit ou d'une céréale... En Mésopotamie, quelques millénaires avant Jésus-Christ, c'est la bière qui fait l'objet de toutes les attentions, louée et même sacralisée dans les premiers écrits qui nous sont parvenus. Les Sumériens buvaient cette bière à la paille pour récupérer le liquide immergé sous une couche d'éléments plus ou moins solides qui ne méritaient pas le même engouement. On boit en communauté pour profiter des effets désinhibants de l'alcool et l'on se raconte des blagues, très courues chez les Sumériens à l'époque... Les Egyptiens ont suivi le mouvement. La boisson fut même une monnaie de paiement des ouvriers bâtisseurs de pyramides. Hommes et femmes à égalité, buvaient régulièrement à l'occasion de fêtes, régulières donc, et s'enivraient inévitablement jusqu'à en vomir pour témoigner d'une consommation qui faisait alors honneur à l'hôte. On se saoulait et on copulait dans des orgies qui n'étaient en rien subversives à l'époque, et l'on se



### Extrait p. 87

« Ce qui distinguait le plus la façon dont buvaient les Athéniens de la nôtre est qu'ils agissaient délibérément. Aujourd'hui, en Occident, à l'occasion d'une fête, il peut arriver que l'on s'enivre par erreur, que l'on boive un verre de trop. Dans un symposion, personne ne se saoulait par accident. Dans un symposion, vous vous beurriez délibérément, méthodiquement et en public. Tout le monde était tenu de terminer son bol et d'accepter d'être resservi. Celui qui calait était considéré comme lâche et mal élevé. Lorsque le symposiarque vous disait de boire, vous buviez. »

glorifiait même de ne pas toujours connaître l'identité du géniteur de l'enfant né d'une union imbibée à l'occasion de ces soirées chapeautées par des prêtres qui n'y trouvait rien à redire, et au contraire les encourageaient et les encadraient. Les dieux en faisaient leur affaire, et s'en léchaient même les babines... Les Grecs buvaient, eux, du vin, coupé avec de l'eau, et leur Dieu du pinard, Dionysos, aimait tellement peu les abstinentes qu'il était même prêt à les tuer. Le symposion était le lieu de pratique des ivresses à répétition en Grèce. Ces regroupements masculins privés et codifiés qui se tenaient à tour de rôle chez chacun des convives, étaient destinés, dans une ambiance solennelle mais cosy, à s'adonner à des beuveries "chic", qui n'avaient de "chic" que le décorum. Les femmes n'y étaient pas invitées à moins de faire commerce de leurs charmes. Ces Symposions se terminaient par des excès de folie pour certains convives, et par un rapide endormissement pour d'autres...

Basculons dans le premier millénaire de notre ère. Le vin y a fait son trou, bien aidé par la religion catholique qui prit appui sur la bible, ancien et nouveau testament, et ses multiples références à cette boisson pour qu'on le transforme en sang du Christ. La Cène, ce repas convivial entre amis de Jésus, lance la Communion entre chrétiens, Communion qui ne peut plus se passer de vin... Les romains, avant que l'Empire balaye beaucoup de principes et de croyances, n'aimaient pas du tout l'ivresse qui était même condamnée lourdement car elle rappelait un peu trop les appétences grecques. L'Empire a soif de réjouissance, alors on s'inspire du symposion grec pour lancer le convivium, banquet romain organisé par un homme riche. Ce convivium acceptait les femmes dans une ambiance non pas conviviale mais excessivement mondaine où les flatteries et les compromissions prenaient une place égale au rang que l'on souhaitait tenir ou acquérir. Le vin était là pour mettre en avant son pourvoyeur et faire gloser les vrais ou faux connaisseurs sur des critères de qualité qui commencent à s'établir. Le snobisme du convivium prenait appui sur le vin pour marquer la différence entre les riches et les pauvres, mais n'empêchait pas l'ivresse collective... Le vin



#### Extrait p. 190

« En Angleterre, en 1200, on ne trouvait rien qui ressemblât à un pub. Les villages n'abritaient tout simplement pas de débits de boissons. Ce qui peut paraître étrange. Imaginer l'Angleterre sans un pub de village, c'est comme imaginer la Russie sans vodka (cela dit, à la même époque, il n'y avait pas de vodka en Russie, mais ce sera l'objet d'un autre chapitre). Or, il n'y avait pas de pubs, parce que l'on en avait pas besoin. »

romain voyagea beaucoup, et les Germains l'adoptèrent, même si la bière avait leur préférence. Mais si les Barbares savaient comment fabriquer la bière, il n'en était pas de même pour le vin qu'ils préféraient importer ou s'approprier lors de tournées de pillages en règle. Les monastères accueillirent alors sous leur protection des réfugiés qui n'avaient rien contre le vin du cru bu sans modération mais sans que l'ivresse soit recherchée, bien au contraire. Cela n'empêchait en rien qu'elle soit parfois au rendez-vous. Toujours est-il que l'alcool, vin ou bière, était à l'époque une alternative à l'eau qui n'était malheureusement pas potable...

Petit détour par le Moyen-Orient, où le Coran et ses multiples commandements vont régler le problème de la consommation d'alcool pour des musulmans dont la religion commande donc de ne pas en faire usage. Malgré tout, quelques contournements historiques, mettent en lumière que l'alcool n'a pas toujours été absent du monde musulman. Comme le dit Mark Forsyth, « *L'ingéniosité humaine arrive toujours à s'orienter dans le labyrinthe de la religion lorsqu'elle est cravachée par la soif.* » L'usage et l'ivresse sont alors relégués dans la marge, là où la modération n'a pas toujours sa place...

Les Vikings, eux, ont fait de la consommation d'alcool leur marque de fabrique. Ils buvaient sans retenue vin, bière et hydromel, cette boisson fermentée à base de miel, considérée comme très chic mais qui, comme le vin, était réservée aux plus riches, le gros de la population se contentant avec le plus grand bonheur de bière. Les femmes servaient, et les hommes buvaient. Et pour être sûr qu'ils boivent et que les femmes soient prêtes à les servir fissa, ils inventèrent ces verres entonnoir qui ne peuvent pas se poser encore pleins sur la table à cause de leur forme conique. Boire sans limite était considéré comme une preuve de virilité, et tenir l'alcool comme une vertu dont on se vantait allègrement, parfois avec poésie. Les choses n'ont pas tant changé, si ?... Au Moyen Age, en Angleterre, ce sont dans les tavernes ou les maisons à bière que l'on pouvait s'abreuver en alcool jusqu'à plus soif. Les tavernes servaient en vin ceux qui avaient les moyens d'en boire,



### Extrait p. 209

« Les anthropologues spécialisés dans l'ivresse établissent une distinction entre ce qu'ils appellent les "cultures mouillées" (permissives) et les "cultures sèches" (ambivalentes). Dans le premier cas, les gens ont un rapport très détendu à l'alcool. Ils sirotent toute la journée, passent de très bons moments et ne sont que très rarement saouls à tomber par terre. Dans le second cas, c'est le contraire. Les gens ne sont pas "secs" parce qu'ils ne touchent pas à l'alcool mais parce qu'ils s'en méfient considérablement et réglementent de manière stricte leur consommation. Et les jours où ils sont autorisés à boire, ils se mettent minables. »

et les maisons à bière les autres. Avant que ces maisons à bière ne voient le jour, on buvait à peu près n'importe où et sans qu'on ait besoin d'un lieu attitré pour cela. Au travail, à l'église, ou chez soi, on buvait. Mais on brassait aussi. Pendant que les hommes allaient au travail, les femmes fabriquaient une bière dont elles finirent par vendre le surplus car la boisson ne se conservait que deux trois jours. L'usage de ce "pain liquide" fut abandonné au travail et à l'église et les brasseuses finirent par ouvrir ces maisons à bière, où la boisson, désormais à base de houblon, faisait le bonheur des travailleurs après leur travail. Le pub était né...

Si un long chapitre de l'ouvrage est consacré au gin, c'est sûrement qu'il s'agit de l'une des premières boissons alcooliques obtenues grâce à un procédé révolutionnaire, la distillation. C'est aussi une boisson qui fut particulièrement populaire en l'Angleterre à la fin du 17ème siècle, et début du 18ème. Le gin ressemblait plutôt à une eau-de-vie puisqu'il pouvait contenir jusqu'à 80% d'alcool pur. Ce qui fit des dégâts. La consommation échappant à tout contrôle, les premiers élans de taxation virent le jour en 1729 avec l'adoption d'une loi qui taxait et régulaient le marché du gin... Cela n'ira pas jusqu'à l'interdiction qui, elle, sera réservée à l'Australie qui accueillait tous les malfrats anglais mais avec l'interdiction de boire une seule goutte d'alcool, et ce pour être sûr d'éviter toute forme de violence. Mais le projet ne tint pas face à l'hostilité des conditions de vie sur l'île qui invitait à les oublier sous effets de l'alcool, alcool que les matelots et fusiliers marins importèrent allègrement. Le rhum, lui, fit son entrée dans la colonie britannique à la fin du 18ème siècle, et malgré les efforts de certains gouverneurs de mettre la main dessus pour en reprendre le contrôle, une rébellion mit fin à toute velléité étatique de décider ce que la population pouvait boire ou non...

Outre-Atlantique, la conquête de l'Ouest bénéficia au whisky, boisson distillée qui prenait moins de place que la bière pour faire des kilomètres. Les saloons apparurent au profit des camps d'ouvrier qui s'installaient sur le long de voies de chemin de fer en construction. Mark Forsyth profite de ces moments d'histoire pour



### Extrait p. 316-317

« Partout où les hommes ont vécu, à toutes les époques, ils se sont réunis pour s'intoxiquer. L'expérience du monde vécue dans une sobriété solitaire n'est pas et n'a jamais été suffisante. Certes, les drogues varient au gré des époques, mais elles sont toujours là. De temps à autre, les gens brandissent l'idée d'une «guerre contre les drogues», ce qui est idiot. C'est une «guerre entre les drogues» qui a lieu, et l'alcool gagne presque à tous les coups. »

déconstruire tous les mythes autour de ce lieu et en faire une description détaillée qui revisite l'imagerie populaire. Une chose est vraie : on s'y saoulait après une dure journée de labeur. Le lieu était essentiellement occupé, ou envahi par des hommes. Les Dames dites respectables ne s'y rendaient pas. Ce qui laissait un peu de place à toutes ces femmes payées à entraîner les hommes à boire, et plus si affinités...

La place qui est réservée dans cet ouvrage aux ivresses du 20ème siècle est mince et se concentre tout d'abord sur les usages en Russie suite à une révolution dont les causes du déclenchement ne sont peut-être pas si éloignées de la décision du Tsar d'interdire la vodka en 1914, puis sur la prohibition américaine des années 20. Expliquer les raisons de cette prohibition de l'alcool aux Etats-Unis, entre 1919 et 1933, du moins au niveau fédéral, permet de comprendre que la guerre n'était pas tant à l'origine contre le produit alcool mais contre les lieux de pratique de l'ivresse, à savoir les saloons, où les hommes s'anesthésiaient pour oublier la crise économique, mais rentraient à la maison dans un état qui ne facilitait pas la bonne entente conjugale. L'exemple américain n'est pas unique dans l'histoire, nous rappelle Mark Forsyth, puisque d'autres parenthèses prohibitionnistes ont été imposées dans d'autres pays, notamment en Islande, Norvège et Finlande. Dans tous les cas, c'est l'alcool qui l'a emporté, au détriment des autres psychotropes. L'ivresse alcoolique sera toujours moins stigmatisée que celle vécue sous d'autres molécules...





# CRACK

FILM DOCUMENTAIRE



*Crack - Cocaine, corruption et conspiration*  
*Un film documentaire de Stanley Nelson*  
*Diffusion Netflix (janvier 2021)*

Quand Nancy Reagan prononça naïvement en 1986 la fameuse formule « Just say no » à la télévision, lançant alors une campagne de prévention des usages de drogues à l'adresse des jeunes, elle était loin d'imaginer à quel point, non seulement le problème ne se réglerait pas grâce à de simples injonctions mais qu'en bonus la formule resterait dans l'histoire comme le symbole de l'hypocrisie qui entoure le traitement de ces problématiques d'usage et de trafic, bref... Aucune raison de lui jeter particulièrement la pierre tant ses intentions étaient probablement sincères à l'époque, à l'inverse de celles son mari qui saura profiter de la prohibition pour faire ses petites affaires dans le dos des Américains, bref à nouveau... Il est question dans ce documentaire du crack, ce dérivé du chlorhydrate de cocaïne (cocaïne en poudre), qui s'imposera aux Etats-Unis dans les années 80 à la faveur d'une montée en puissance des usages de la poudre dont il est issu et qui affluait en quantité aux Etats-Unis... A l'époque la poudre blanche était sniffée essentiellement par une communauté "branchée et friquée" et restait financièrement peu accessible à une population défavorisée qui prenait de plein fouet les réformes libérales lancées par Ronald Reagan dès son investiture en janvier 1981...

Le crack fait son apparition dans un contexte économique qui exclue du rêve américain une frange de la population noire,

Extrait

« *Ca ne change rien, que tu sois quelqu'un de bien ou que tu t'occupes bien de tes enfants. Tout ça passe à la trappe. On ne se rend pas compte. On ne cherche qu'à se défoncer. J'ai tout perdu. Il faut que je vous raconte. »*  
*Asethea "Lulu" Pierce,*  
*ex-usagère de crack*



### Extrait

« La plupart achetaient de la poudre et la basaient eux-mêmes. Il fallait presque être chimiste. Il fallait savoir mélanger et peser. J'ai compris que les gens préféraient s'épargner tout ça et acheter directement le caillou. Et ça s'appelle du crack. »  
"Free way" Ricky Ross, ancien dealer de crack

essentiellement issue des milieux populaires, abandonnée à son sort mais qui, ayant droit elle aussi à sa part de bonheur, saura le trouver dans les paradis artificiels que propose le caillou. Le produit est plus accessible alors que la poudre blanche, et son potentiel addictif plus important car il prend appui sur une apparition des effets bien plus rapide, une intensité bien plus forte, une durée bien plus courte, et un contexte socio-économique qui invite bien plus à tenter d'oublier ses problèmes de vie et à retourner alors au plus vite à sa pipe, puisque le crack se fume contrairement à la poudre... Cette cocaïne est au commencement "basée", comme on dit, par les usagers eux-mêmes, puis par la suite par des dealers qui prennent le temps de faire le boulot pendant que les consommateurs addicts prennent, eux, celui de trouver de quoi subvenir à leur besoin en produit... Même si les usagers passent par des intermédiaires dealers pour se procurer leur dose, celle-ci reste bien plus abordable qu'une dose de poudre blanche. Mais, malheureusement, la compulsion qu'engendrent les usages de crack fait qu'un salaire, quand il y en a encore un, ne suffit plus à financer sa consommation. Beaucoup d'usagers se retrouvent fragilisés, non seulement par la perte de leur travail mais aussi par leurs usages, et sans qu'aucune mesure ne soit prise pour leur venir en aide. On laisse pourrir la situation et l'on compte sur les campagnes de prévention pour éloigner les enfants de ces produits sombres, très vite diabolisés, et bien moins glamours que la poudre à la couleur blanche immaculée consommée par une population favorisée...

Nécessité économique oblige, ce sont des membres de la communauté noire des ghettos qui s'emparent du marché, et prennent alors leur part du gâteau libéral. Malheureusement, le marché est juteux et la nécessité de survie se transforme en cupidité, en "capitalisme de rue", comme l'annonce le chapitre trois du documentaire. Les affaires prospèrent sur une demande croissante qui est loin de venir seulement des quartiers pauvres où le produit est vendu. Les plus jeunes du quartier peuvent se lancer dans ce business sans besoin d'apport important, vivent grand train et en font profiter leur famille... Mais vint le temps de la



### Extrait

« J'avais un fils. Il avait cinq ans quand il a été tué. J'étais rongée par le chagrin et la rage, et le crack m'aidait à m'évader. Quand je fumais du crack, je ressentais ce silence. Toute ruminantion, toute peine, toute souffrance, tout chagrin disparaissait...  
Momentanément. »  
Susan Burton,  
ancienne usagère de crack

concurrence débridée dont la sauvagerie se manifestera dans une disponibilité croissante des armes et des échanges de balles à même la rue. C'est la communauté noire défavorisée qui en fait les frais, avec un nombre de morts croissant tous les jours. La police ne réagit pas plus que ça, laisse les habitants s'entre-tuer sans bouger le petit doigt et se sert au passage pour arrondir les fins de mois. Le pouvoir dans les rues est confisqué par les trafiquants qui règlent leurs conflits internes et externes entre eux sous les yeux de riverains démunis vivant en zone de guerre permanente. La corruption policière fait son apparition dans des quartiers totalement délaissés par les institutions...

Le crack transforme la vie des quartiers populaires et une communauté dont beaucoup de ses membres sont aussi des usagers compulsifs, hommes ou femmes. Le besoin invite la population à se mettre dans des situations inconfortables, et la fragilise considérablement. La population féminine est elle aussi touchée, et les dealers savent malheureusement en profiter... Des célébrités s'invitent alors dans les campagnes de prévention et font naïvement le jeu de dirigeants qui investissent plus dans les mots que dans les actes. Toute la charge de la responsabilité de l'addiction pèse sur le produit ou sur des usagers qui ne savent simplement pas « dire non », comme le suggère Nancy Reagan, peut-être par "faiblesse" pensait-elle. Pour aider cette communauté, n'aurait-il pas fallu alors agir plutôt sur le contexte socio-économique, et soutenir financièrement une population qui méritait autant qu'une autre d'être accompagnée ? L'hypocrisie des hommes au pouvoir est d'autant plus criante que Ronald Reagan fait des affaires, sous la table, avec des guérilleros nicaraguayens, les Contras, qui luttent contre le mouvement sandiniste en place, soutenu, lui, par les Soviétiques. Les Contras ont besoin d'armes et de munitions. La vente de missiles à l'Iran permet au gouvernement Reagan de soutenir en armes et en hommes les guérilleros, en échange d'un laissez-passer en bonne et due forme de la cocaïne sur le sol américain. Les avions américains se déchargent de leurs armes sur le sol nicaraguayen et se rechargent en sacs de cocaïne pour un retour au bercail



### Extrait

« Les fumeurs de crack étaient méprisés. On donnait l'impression au pays que ces gens étaient ingérables parce qu'ils prenaient cette substance : « Ces gens ne méritent pas qu'on les aide, car ils se droguent. On peut les laisser de côté. » C'est pour ça que c'est dangereux. »  
Dr. Carl Hart,  
neuroscientifique

autorisé par l'Oncle Sam. Les vieux restes de la guerre froide ont bon dos...

Le décès par arrêt cardiaque d'un basketteur célèbre, Len Bias, en 1986, précipite un acharnement qui se traduira dans la loi. Il est soupçonné d'avoir fumé du crack juste avant de mourir d'un arrêt cardiaque. Le produit est donc montré du doigt comme étant directement responsable de sa mort. Les médias mettent en avant la dangerosité du caillou. D'autres athlètes noirs meurent, et la machine s'emballe. Les articles, tous plus alarmants les uns que les autres, pleuvent. On parle d'épidémie et de fléau, associés à certains quartiers, ceux où le trafic est né. On parle de "cocaine kids", des enfants nés addicts de mères usagères que l'on culpabilise sans finesse ni mesure. Le mythe d'une épidémie bien surévaluée se transforme en chasse aux sorcières. On retire des enfants en bonne santé à leur mère accusée alors de maltraitance. Les femmes noires des quartiers populaires sont stigmatisées dès lors qu'elles sont usagères de crack... La population des quartiers concernés décide alors de réagir à la place de l'état, et se retournent contre les dealers en défendant des mesures particulièrement drastiques et prohibitives qui font le jeu des politiques. La guerre antidrogue est relancée avec la loi de 1986 qui criminalise bien plus fortement les dealers de crack que ceux de poudre blanche. En 1988, la loi s'étend même aux détenteurs, et donc aux usagers eux-mêmes. Quand Bush débarque à la Maison-Blanche, en 1989, il suit le mouvement et les inquiétudes de la population américaine et jure d'être impitoyable dans sa lutte contre la drogue qui est en fait une lutte contre les usagers. Tous les moyens sont bons pour exagérer la menace que fait peser le crack sur la bonne santé de l'Amérique... Le meurtre d'un policier lancera la vague d'exactions policières vengeresses. Cette fois-ci, la police agit et n'y va pas de main morte. Clinton en 1993 ne fera pas mieux que ces prédécesseurs et sera plus ferme encore. Le gouvernement investit lourdement dans la lutte antidrogue et la police se militarise avec la création de sections spéciales. Les prisons se remplissent de détenus à grande majorité noirs et prospèrent sur le dos d'une population trop confortablement et



### Extrait

« J'ai reçu six peines de prison distinctes. Quelqu'un aurait pu me dire : «Vous n'êtes pas une criminelle, vous avez un problème de dépendance et ça se soigne.» Mais on ne m'a jamais proposé d'aide. Dans les journaux aujourd'hui on parle de l'utilisation d'opioïdes à usage thérapeutique. Ce n'est pas un crime. J'ai décroché il y a 21 ans. Je ne méritais pas de recevoir un traitement ? »

Susan Burton,  
ancienne usagère

injustement mis au ban de la société américaine... Alors que les deux tiers des consommateurs de crack sont issus de la population blanche, ce sont uniquement ceux issus de la population noire qui sont incarcérés. Il faudra attendre qu'Obama s'empare de cette problématique pour que la loi fédérale ne fasse plus de différence dans les peines de détention entre les usagers de crack et ceux de chlorhydrate de cocaïne...

Mais malheureusement, quelle que soit la couleur de peau d'un usager de poudre blanche ou d'un usager de crack, la criminalisation des usages dans le monde, à l'exception du Portugal depuis l'année 2000 et de l'état de l'Oregon aux Etats-Unis depuis novembre 2020, est la norme. Le soutien et l'accompagnement tentent malgré tout de se frayer un passage dans le méandre de législations dont le versant prohibitif semble malgré tout petit à petit céder le pas sur le versant sanitaire. Mais combien de discriminations et de dégâts sociaux et économiques devons-nous affronter avant que le pragmatisme l'emporte sur les idéologies de guerre à la drogue ?





# JOUR ZÉRO

RÉCIT



## Jour Zéro

*Un récit de Stéphanie Braquehais  
Editions L'Iconoclaste (janvier 2021)*

Il s'agit bien ici, dans le même état d'esprit que cette nouvelle proposition d'un mois de janvier sans une goutte d'alcool, de faire le point sur sa consommation. En 2018, Stéphanie Braquehais, à la suite d'une énième alcoolisation massive aux lendemains difficiles, se lance un défi, celui de ne plus boire d'alcool, et d'en dresser le compte rendu au jour le jour, ou presque. Ce qui était au départ un blog, devient un journal de bord publié où chaque jour compte et suffit sa peine. Pas question de se projeter dans un avenir angoissant qui serait inévitablement abstinent, non, juste prendre chaque jour comme il vient avec l'objectif de ne pas ingérer d'alcool pendant les vingt-quatre heures qui suivent chaque nouveau réveil... Cette ancienne journaliste ne se considère pas comme "alcoolique", mot qu'elle trouve bien trop stigmatisant et raisonne en elle comme un verdict, ou du moins un diagnostic binaire qui range les buveurs dans deux catégories distinctes : celle des alcooliques et celle de ceux qui ne le sont pas, en mettant de côté alors tous les autres consommateurs, à savoir ceux qui ne boivent pas tous les jours au réveil et peuvent se passer d'alcool pendant plusieurs jours mais ne savent pas s'arrêter quand l'occasion, festive souvent, se présente. C'était le cas de Stéphanie Braquehais. La modération, une notion mystérieuse pour elle. Si elle s'exclut volontairement de la catégorie des alcooliques, elle considère tout de même que l'addiction était bel et bien présente chez elle puisque la balance

### Extrait p. 01

« Un matin, elle décide d'arrêter de boire. Elle n'en peut plus de la gueule de bois, des trous noirs. Elle commence un journal. C'est le jour zéro, le début d'une nouvelle vie... »



### Extrait p. 62

« La ouate était là pour endormir ces révoltes souterraines, pour faire taire l'enfant en moi qui disait non. A la place, il y avait une jeune femme qui insistait pour jouer le rôle principal d'une pièce qui n'avait pas été écrite pour elle, et qui prétendait admirer ceux qui gueulent, ceux qui osent, ceux qui s'élancent en première ligne la fleur au stylo, alors qu'en vrai elle n'avait qu'une envie, rentrer à la maison pour lire un bon bouquin. »

des bienfaits et méfaits, avantages et inconvénients, penchait du mauvais côté. Arrêter de boire tous les jours, vingt-quatre heures de plus, c'était éviter pour une fois de se retrouver dans des situations inconfortables ou gênantes, chasser les trous noirs et les gueules de bois... Le "jour zéro" est alors le début d'une nouvelle vie, l'occasion, en se penchant sur la feuille blanche, de revenir sur les souvenirs du passé et construire un présent où l'on peut discuter avec ce que Virginie Braquehais appelle sa "hyène" (petite voix intérieure qui nous incite à boire) d'égal à égal, sans la laisser nous croquer. Fini donc la "ouate", cette sensation cotonneuse dans laquelle nous plonge l'alcool, et bienvenu aux sensations brutes et rapports authentiques, pas moins désagréables, au risque d'une nouvelle stigmatisation, celle des hommes et des femmes qui, cette fois-ci, ne boivent pas ou plus. Si le mot "alcoolique" la terrifie, le mot "abstinente" lui fait penser à un couvent de bonnes soeurs. Si les représentations sur les personnes alcoolodépendances sont légion, celles sur les personnes abstinentes le sont tout autant, constate-t-elle...

Les trois cent soixante-cinq jours (avec ellipse) que nous propose la narratrice, plus les cent cinquante qui suivent, appelés jours COVID, qui égrainent le temps du sevrage, sont l'occasion d'une narration des bouts de vie passés avec l'alcool à portée de verre. Ils n'ont rien de tristes ou de dramatiques, et font le récit sans pathos, des aventures et mésaventures de l'écrivaine qui a su trouver dans l'alcool de quoi gagner en confiance en soi, faciliter ses rencontres, faire baisser la pression, apaiser son esprit, ou même s'anesthésier totalement. L'alcool comme compagnon des plaisirs passés, mais qui devient béquille incontournable. « *L'alcool est un pansement miraculeux, il balaie les chagrins, dissout les sensations de n'être à sa place nulle part, il fait même danser sur les tables.* » Mais en voulant se sentir plus forte et en confiance, on se fragilise et on s'expose. Dans ses rapports au sexe opposé, « *en voulant devenir chasseuse, on en devient proie* ». En pensant gagner en contrôle de soi et en liberté, on ne construit qu'un mur de verres plein à ras bord mais bancals. Les trous noirs sont de plus en plus fréquents et angoissants, les gueules de bois plus



### Extrait p. 90

« Les premières semaines d'abstinence sont les plus éprouvantes. J'ai tracé dans mon cerveau de petits sentiers qui m'ont redonné un pouvoir de décision. Personne ne peut courir un marathon du jour au lendemain, il faut préparer son corps, l'entraîner pour le rendre plus fort. C'est la même discipline qui se joue dans le cerveau. L'addiction modifie les chemins neuronaux. A moi d'en inventer de nouveaux et de les emprunter chaque jour, pour les rendre plus larges et confortables. Plus évidents peut-être. »

sévères et plus difficiles à encaisser. Les soirées festives se suivent et se ressemblent. Les lendemains de cuite sont compliqués, souvent. Mais pourtant, on poursuit sa route sans se mettre à la marge, puisque le travail se fait et que l'on ne s'isole pas socialement et sentimentalement. Et puis, on se rassure en se disant que finalement on est loin d'être la seule dans cette situation. L'entourage amical nous accompagne dans ces récréations alcoolisées, et ne nous décourage pas vraiment. On gère les conséquences au besoin, pas plus, pas moins...

Quand la décision est prise un jour au réveil d'arrêter là tout de suite, maintenant et totalement, de boire de l'alcool, c'est une nouvelle aventure qui démarre. Si l'addiction est un processus, le sevrage l'est tout autant. Pour Stéphanie « *L'alcool est un lieu. Et elle a choisi de ne plus y aller.* ». Pas besoin alors, proclame-t-elle, de se réfugier dans d'autres lieux, groupes d'auto-support comme les Alcooliques Anonymes, centres de cure, ou autres. Elle ne se considère pas comme malade, et ne se fera pas aider. En ce qui la concerne, elle choisira de faire une boulimie d'informations sur les mécanismes de dépendance, écrira et s'abstiendra simplement de pousser la porte de l'alcool... Mais ce n'est pas aussi simple bien entendu. La narratrice en fera l'expérience. Les symptômes physiques du manque ne seront pas au rendez-vous, mais l'esprit réclame son éthanol. A défaut d'alcool, il ne dira tout de même pas non à un joint à l'occasion, au khat ou au chocolat par exemple. Il ne s'agit pas de s'exclure totalement des paradis artificiels, ou des petits plaisirs "coupables"... On tente avec le temps qui passe, et avec sobriété, d'évaluer les changements sur son visage. Est-ce que ça se voit quand on a arrêté de boire ? Il peut observer les stigmates d'un usage régulier d'alcool, mais à l'inverse peut-on observer ceux d'une abstinence prolongée ? Les amis savent eux, en tout cas, marquer le coup du choix soudain de l'abstinence de leur amie Stéphanie, avec des encouragements d'un côté, une gêne de l'autre. « *L'abstinence ne laisse personne indifférent* », nous dit l'auteure. Elle nous renvoie à notre propre rapport à l'alcool, et nous oblige à y réfléchir... Il y a aussi les déceptions affirmées ou à peine voilées. On ne veut pas perdre la Stéphanie



### Extrait p. 239

« Je m'aperçois qu'il est difficile de ne pas paraître péremptoire quand on est la seule à ne pas boire. Très vite, les gens se sentent jugés, observés, mon abstinence les renvoie à leur propre attachement à l'alcool et les invite à une introspection désagréable. Les abstinentes sont louches. Je sais de quoi je parle, je m'en méfiais comme de la peste. Il y avait forcément quelque chose de pas normal derrière cette décision radicale. Jamais ne m'était venue l'idée que ce qui m'apparaissait comme un sacrifice suprême pouvait être un cadeau que l'on se fait à soi-même. »

fêtarde que l'on fréquentait... L'abstinence est loin d'être un long fleuve tranquille. Quand l'envie de s'y remettre lui prend, la narratrice se force à penser aux mauvais côtés du produit et à chasser ses aspects positifs. Elle conserve certains rituels liés à l'alcool, comme l'apéritif, mais tente de tromper son cerveau avec des bières sans alcool par exemple. Elle évite tout de même les soirées festives dont elle sait bien qu'elles seront l'occasion de croiser la boisson et ses compères, produits ou camarades, de défonce. La difficulté ne sera peut-être alors, non pas d'éviter de boire mais simplement de réinventer toute une gestuelle... Stéphanie Braquehais laisse défiler les jours d'abstinence en fouillant un peu plus en profondeur dans ce qu'était sa vie avec alcool et dans ce qu'elle est désormais sans. Les aspects positifs prennent le dessus assez vite, et occupent une place certainement grandissante... « *L'avantage à ne pas boire d'alcool, c'est que je ne me réveille plus le matin en ayant l'impression d'avoir 80 ans. J'ai plus d'endurance pour attaquer mes naissances (ses réveils). Et mes morts (ses nuits) sont moins agitées. Je parcours avec entrain cette boucle implacable de vingt-quatre heures, comme si je courrais à l'infini sur une piste d'athlétisme sans que mes jambes se dérobent.* »

Stéphanie Braquehais ne boit plus d'alcool depuis deux ans et demi désormais, mais ne proclame pas, comme d'autres, qu'elle s'en est sortie. La tâche lui paraît moins insurmontable « *quand la promesse d'une abstinence éternelle se limite à vingt-quatre heures.* » Une chose est sûre, elle préfère sa vie et sa personne du jour présent à celle des jours passés sous alcool, alors elle poursuit son abstinence sans prosélytisme, au jour le jour... A chacun alors de son côté de savoir où il en est de sa consommation et des risques qui y sont associés sans pour autant vouloir diaboliser le produit à outrance ou juste faire la nique aux alcooliers...





**SANS ALCOOL**  
RÉCIT



*Sans alcool*  
*Un récit de Claire Touzard*  
*Editions Flammarion (janvier 2021)*

Il semble toujours inévitable, quand on a affaire à un récit de sevrage, que le narrateur, ou la narratrice en l'occurrence, se replonge dans son passé d'usage, sans réussir à se projeter dans l'avenir, ou si peu. Ici encore, le journal de bord d'une nouvelle relation avec l'alcool, entamée dès la première page, ira chercher dans les jours d'alcoolisation pour raconter les modalités d'une consommation addictive et le pourquoi du comment on en est venue à prendre cette décision radicale de dire adieu à la boisson. L'avenir, semble-t-il toujours incertain, empêche de trop en dire le concernant pour ne pas présager de ses propres forces de résistance à l'alcool... Claire Touzard est journaliste et a décidé à trente-sept ans de stopper net sa consommation d'alcool. A l'occasion de son récit, elle questionne la place de l'alcool dans son existence, celle dans notre bonne vieille société française, mais aussi le regard porté sur les femmes qui consomment et celles qui ne consomment pas, ou plus... En tentant de s'approprier ces usages, à l'égal des hommes, la narratrice se rend compte à quel point elle a fait du pied à une norme sociale et en est ressortie finalement affaiblie. Et si, comme il est écrit sur la quatrième de couverture, « être sobre était bien plus subversif qu'elle ne l'imaginait » ? En somme, être sobre, ne serait-ce pas plus "cool" qu'être soul ? Claire Touzard raconte ce qu'elle a dû affronter étant ivre, mais aussi et surtout, étant désormais sobre. Si

Extrait p. 07

« J'ai toujours compris les alcoolos, car j'en suis une. Mieux sapée, plus déguisée, moins abîmée d'extérieur ; à l'intérieur, pourtant je me noie, c'est la douleur qui pointe à chaque fin de biture, chaque fin de soirée, chaque nuit où je suffoque, le gros rouge au ventre, déjà coupable de mes méfaits, incapable de les enrayer. »



### Extrait p. 30

« Alors que dans mon sang, les effluves d'alcool s'estompaient peu à peu, je prenais conscience que cette décision allait être plus ardue que je le pensais. Elle ne s'annonçait pas tant comme un défi physique que psychique. Cette simple boutade de mon beau-père laissait augurer un combat. Je n'allais pas seulement me frotter à mes démons, à mes frustrations : j'allais devoir affronter tous ceux des autres. Car en France, tout le monde boit. Et personne ne veut en parler. La sobriété est corrosive, elle est le grain de sable qui vient enrayer un déni bien huilé. »

l'abstinence totale a été décrétée un matin comme une nécessité, la tenir sur la durée n'a rien eu d'évident...

C'est depuis un 31 décembre que Claire ne fait plus partie, comme elle dit, de la liesse générale, cette adoration à la française du bon pinard, et pas seulement au moment de fêter la nouvelle année. Ca y est, on y est, la narratrice ne trinquera plus, car elle pense désormais qu'elle a plus à y gagner qu'à y perdre. L'occasion d'arrêter se présentera ce jour où le regard « *effrayé et attristé* » de l'homme qu'elle aime, et qui ne sait pas encore qu'elle boit autant, se posera sur elle après des premiers verres bus qui semblent en appeler bien d'autres. Plus question d'avoir à affronter ce regard, mais pas question non plus de perdre son homme... Il faut alors qu'elle oublie toutes les bonnes, ou mauvaises, raisons qu'elle avait eues de boire, à savoir la lutte contre son anxiété sociale, sa solitude, une chasse à la déconnexion, un amour du voyage, de la fuite du réel ou simplement de « *cette petite lueur, ce petit chaud, qui vient s'infiltrer dans les veines après le premier verre.* ». Mais il y a aussi ce désir de ne pas se conformer à cette norme qui veut que les femmes laissent leur place aux hommes quand il s'agit de boire et de la ramener. Quand Claire revient sur ses motivations adolescentes, sont aussi révélés cette envie et ce besoin de tuer cette féminité associée aux formes féminines, de devenir androgyne grâce à l'anorexie, de se remplir alors d'alcool et de profiter de ses effets pour acquérir un semblant de liberté et de force face aux hommes. Et pourtant, nous dit Claire, l'alcool va plutôt accroître la fragilité physique des femmes et accélérer la domination des hommes...

Etre sobre désormais c'est tout d'abord devoir accepter cette sensation de perdre une partie de soi qui invite à l'hédonisme, sans pouvoir le dissocier de l'usage d'alcool, au moins "récréatif". Il s'agit alors pour Claire de s'accrocher à tous les mauvais souvenirs en lien avec ses états d'ébriété, et ils sont nombreux, tant l'ivresse était inévitable quand il s'agissait de boire. Un verre en amenant un autre, puis un autre, etc... jusqu'à s'abîmer physiquement, moralement, et professionnellement. Mais quand



### Extrait p. 64

« Je me complaisais dans cette idée, un peu romantique, que l'alcool était le breuvage des vrais, ceux qui savent que le monde se désintègre, qu'il vaut mieux festoyer et oublier, plutôt que de suivre sa marche délirante. Je trinquais avec ceux qui avaient le cœur lourd, le cœur rageur et le verbe acéré, avec les marginaux, les oubliés, les désobéissants. »

on est plongé dans ses usages, et qu'ils sont partagés en partie par ses pairs dans un milieu qui picole, dit Claire, alors on a vite fait de les légitimer et de considérer qu'en fin de compte les alcooliques se sont toujours les autres, ceux qui sont à la marge, que l'on ne croise pas et se retrouvent dans les réunions des Alcooliques Anonymes par exemple. L'alcool bourgeois et mondain serait alors illusoirement le bon alcool, celui qui n'est pas toxique, celui des bon vivants, celui de ceux qui savent profiter de la vie. Le statut social serait même protecteur. C'est Alexandre, le compagnon de Claire, qui saura lui montrer, grâce à sa manière à lui de vivre son abstinence, que l'on peut être « *cool, drôle, moderne, sans la boisson* ». Elle l'ignorait, et entretient même quelque temps encore cette peur d'être chiante, comme elle dit, rabat-joie, Marie-la-morale, etc...

Mais être sobre c'est aussi pour Claire, assez tôt dans son parcours de sevrage, retrouver des sensations physiques, ses rêves nocturnes, sa clairvoyance, prendre le temps de se lever, retrouver des rapports authentiques aux autres et son rapport à soi-même, « *découvrir la joie infinie de l'odeur du sexe sans alcool* », éloigner la peur d'avoir fait le pire sous effet, la violence et même l'anxiété que générait finalement le produit... Etre sobre c'est également faire le deuil de cette image injustement dévalorisée de ces filles qui picolent mais auxquelles Claire a tout de même eu envie de s'identifier, « *les frappées, les bourrées, les fracassées, les marginales, les tarés, les émancipées, les brisées, les célibataires torchées et les dépressives beurrées* »... Etre sobre, c'est enfin provoquer les regards déviants de ceux qui ne cautionnent pas cette abstinence, ou du moins n'ont aucune intention de la valoriser ou l'encourager. « *Les buveurs étouffent la possibilité d'un monde sans alcool* ». On ne questionne pas un buveur. On ne lui demande pas de se justifier. A l'inverse on questionne l'abstinant qui doit alors se justifier, comme si le choix de ne pas boire était une anomalie. Picoler pour s'intégrer à cette société, ou entrer en dissidence? Choisissez votre camp ma bonne dame...



### Extrait p. 263

« Je ne crois pas que boire aide à l'écriture. L'alcool tire la pensée vers le bas : c'est un fait observable, et observé après des années de pratique. Les gens qui boivent se répètent, leurs pensées forment des labyrinthes qui reviennent généralement au point de départ : on révèle son passé, on va fouiller dans les blessures, on revient en arrière. On ne se projette pas dans l'alcool. On fait plaisir à Freud ; on va casser la gueule du père, de la mère, de la société, mais on n'invente absolument rien. »

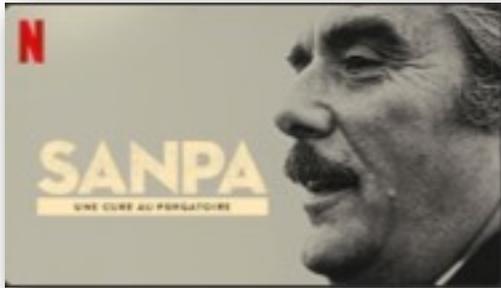
Claire a eu la chance de ne pas ressentir les symptômes du manque physique, ni l'ennui qui peut être mal vécu dans ce temps d'abstinence, quand les journées ne tournent plus autour du produit et que les effets réjouissants ou réconfortants sont aux abonnés absents. Bien entendu, quelques moments de fragilité, de tentation, de manque, de à-quoi-bon-s'abstenir-puisque-le-monde-s'effondre, seront au rendez-vous, mais rien d'insurmontable. Quelques réunions des Alcooliques Anonymes lui feront du bien, seront l'occasion de se dévoiler totalement. Elles lui feront réaliser qu'il est bien possible qu'elle soit simplement malade, si l'on défend l'idée que la dépendance est une maladie, et que l'alcool est un médicament, mais aussi un poison... Le sevrage suivra son cours jusqu'à ce que l'abstinence devienne la nouvelle norme de vie de Claire qui ne voit désormais presque plus en l'alcool que ses défauts, notamment celui de limiter la pensée, d'empêcher d'être en éveil, acteur du monde et d'avancer pour suivre le mouvement. « *La sobriété, écrit Claire Touzard, est portée par le vent des révolutions écologiques et sociales.* »... Mais La jeune femme parle aussi de l'alcool comme d'un révélateur de nous-même, « *de notre roulement interne, de nos désirs, de notre rapport à soi, aux autres, au monde. Il est l'allié secret, l'ami imaginaire, l'essentiel, le filtre, notre façon de grandir, d'aimer, de ressentir* »...





# SANPA

SÉRIE DOCUMENTAIRE



## *SanPa - Une cure au purgatoire*

*Une série documentaire de Gianluca Neri*

*Diffusion Netflix (janvier 2021)*

### Extrait épisode 01

« Ce n'est pas la drogue qui vous cherche. C'est vous qui la cherchez. Vous venez ici pour qu'on vous aide à sortir de cette situation. Il y a d'autres cures de désintoxication que vous pouvez quitter. Ce n'est pas le cas à San Patrignano. Vous venez ici pour rester. Si vous voulez abandonner et rentrer, c'est non. Car c'est là que vous avez besoin d'aide, quand vous voulez abandonner le processus de rétablissement qui vous mènera à une vie meilleure. C'est à ce moment-là que je dois vous aider. Je ne vous laisserai pas partir. Et si vous voulez partir à tout prix, alors je vous isolerai. Je vous mettrai à part. »  
Vincenzo Muccioli. Discours d'accueil des nouveaux arrivants

Jusqu'où peut-on aller pour tenter de sortir des héroïnomanes d'un processus addictif ? A la fin des années 70, Vincenzo Muccioli, le fondateur de la communauté de San Patrignano, située dans la région de Rimini au Nord-Est de l'Italie, ne s'est pas posé cette question bien longtemps. Il était prêt à "sauver" ses pensionnaires, si besoin sous la contrainte... La communauté, comme tant d'autres à cette époque, est née sur un constat d'abandon de la problématique de l'accompagnement et du soin par un gouvernement italien visiblement impuissant. Ses méthodes se sont, elles, bâties sur la diabolisation de drogues comme l'héroïne ou la cocaïne et sur l'identification d'un "fléau" sanitaire et social qu'il fallait par tous les moyens combattre... La réputation de San Patrignano s'est construite avec le temps sur la personnalité de Vincenzo Muccioli, cet homme à la carrure imposante et au charisme puissant à la hauteur de son désir d'accueil sans limite. La communauté comptait, à la mort de son fondateur, en septembre 1995, plus de deux mille résidents... La série documentaire qui nous est proposée ici retrace en cinq épisodes, la construction et le développement de cette communauté thérapeutique, mais aussi et surtout le parcours d'un homme aux méthodes controversées, mais qui resta jusqu'à la fin de sa vie particulièrement populaire malgré toutes les affaires judiciaires auxquelles il fut mêlé et l'état d'esprit pernicieux qu'il insuffla sous couvert de libération des usagers du "mal" qui les rongeaient. Mais reprenons les choses à leur commencement...



## Extrait épisode 01

« Le début des années 70 était une période de transition et de crise. Les mouvements de jeunes faiblissaient, et les utopies sociales et collectives s'effondraient. Cela a déclenché de nombreuses crises existentielles chez les jeunes. J'ai commencé à 19 ans. J'ai toujours pensé que si je prenais des drogues un jour, je commençais par les vraies, comme l'héroïne qui, à l'époque, avait une réputation de drogue très dangereuse. Pour moi, ça signifiait que ça cachait quelque chose d'extraordinaire. »  
Fabio Cantelli,  
ancien pensionnaire

Ce qui était au départ une ferme et un élevage dirigés par Vincenzo et ses collaborateurs, finit par accepter d'accueillir gratuitement des hommes et des femmes prêts à abandonner leurs usages pour s'installer là et donner un coup de main dans une ambiance semble-t-il familiale et conviviale. La communauté accueille tout le monde sans distinction d'appartenance religieuse ou politique. L'Italie est confrontée à ce moment-là de son histoire, comme d'autres pays d'Europe, à une vague sans précédent de consommation d'héroïne associée à un nombre d'overdoses qui allait grandissant. Toutes les couches de la population sont touchées. Le trafic prolifère alors sur une demande constante et croissante, et les héroïnomanes sont arrêtés en masse. Les juges proposent alors une alternative à la prison, à savoir le placement dans une communauté thérapeutique pour un sevrage "à la dure" si nécessaire. Et cette communauté peut être San Patrignano...

Les remèdes "puissants" que Vincenzo Muccioli met en avant, sont simplement alors « *L'amour, la confiance et la compréhension sans jugement.* ». Le travail bénévole à la ferme est présenté comme un outil de réinsertion. La communauté offre le gîte et le couvert, ad vitam aeternam. Le patriarche fuit les traitements de substitution disponibles à l'époque et les condamne même. Les médicaments, au même titre que leurs prescripteurs, à savoir les psychiatres, sont bannis par un homme sûr de lui et convaincu que seules ses méthodes sont efficaces pour lutter contre les addictions. Les symptômes du manque sont soignés par des tisanes, des massages, ou de l'acuponcture, mais aussi et surtout avec beaucoup d'écoute et d'amour. L'accompagnement se fait aussi par l'intermédiaire des pairs. Les responsabilités des uns et des autres se construisent avec le temps dans la ferme. La hiérarchie s'établit dans la confiance réciproque. Les anciens accueillent les nouveaux, les guident, leur répartissent quotidiennement les tâches. Ces nouveaux grandiront et formeront à leur tour de nouveaux pensionnaires... La communauté grandit ainsi considérablement et prend de plus en plus de place dans le village. Mais les rangs des ennemis grandissent par la même occasion. On reproche à Vincenzo sa personnalité forte et jugée



### Extrait épisode 03

« D'abord, dès qu'on entrait, on avait un ange gardien, quelqu'un qui nous suivait 24 heures sur 24. On dormait et on mangeait ensemble. On faisait tout ensemble. Si on allait aux toilettes, il attendait dehors. On ne pouvait pas prendre de médicaments. On ne buvait pas de café. On ne pouvait pas fumer plus de dix cigarettes par jour. Elles étaient distribuées au petit-déjeuner. La première année, on ne pouvait ni téléphoner ni recevoir de visite... »  
Antonella de Stefani,  
ancienne pensionnaire

trouble. On ne sait pas vraiment ce qui se passe dans cette ferme, alors les fantasmes et les mythes vont bon train...

Au début de l'aventure, le cadre était relativement assez souple, d'après du moins le récit d'anciens pensionnaires, même si cette souplesse était discrétionnaire et conditionnée au bon vouloir du maître des lieux. Celles et ceux qui se comportaient bien pouvaient sortir. Mais ils en profitaient souvent pour consommer. Alors ils ont fini par demander à Vincenzo Muccioli, qu'ils considéraient comme un guide, voire un dieu, de les empêcher de sortir, pour éviter les tentations. Alors, en bon père de famille, puisque c'est ainsi qu'il se présente, cet homme qui en impose commence à mettre en place un mode de fonctionnement qui fut sa marque de fabrique : quiconque décide de fuir sera pourchassé, ramené de gré ou de force au bercail, et mis à l'isolement. Le cadre se durcit au fur et à mesure que la communauté grandit. Les règles, très restrictives sont légion. Elles ne sont pas écrites, mais transmises oralement des anciens aux nouveaux. Les hôtes deviennent des esclaves, qui travaillent sans salaire, n'ont plus de droit, plus de papier. Travail, discipline et omerta sont les maîtres-mots. Les lettres qui entrent et qui sortent sont toutes lues, et écartées si elles contiennent des revendications ou des demandes de départ... Les dérives commencent dès ce moment-là, sous concert de consentement a priori des usagers et de dévouement au patriarche...

La première arrestation de Vincenzo Muccioli et de son équipe eut lieu fin octobre 1980 suite à la séquestration pendant une quinzaine de jour d'une jeune femme qui finit par s'échapper et porter plainte. On découvre alors que d'autres jeunes étaient en fait enchaînés dans un chenil, un poulailler ou un cave dans des conditions considérées comme dégradantes et hygiéniquement condamnables... Mais à la suite de l'arrestation de l'équipe dirigeante, les pensionnaires ne veulent pas quitter les lieux et reprennent les choses en main. Le soutien moral et public des familles d'usagers, et ce malgré les accusations graves qui pèsent désormais sur les méthodes d'accueil, perdure. Des personnalités comme les Moretti, une famille ayant fait fortune dans le pétrole,



## Extrait épisode 02

« Ma rencontre en prison avec Vincenzo Muccioli a déterminé ma conduite dans la procédure. J'avais l'impression d'être en face d'un homme complexe, motivé par de bonnes intentions et une réelle volonté de solidarité et d'aider les personnes toxicomanes. J'en ai conclu qu'il ne fallait pas le réprimer, mais l'aider à évoluer, car je trouvais que l'idée de la communauté était positive...  
... Le contrôle et le recours à des méthodes coercitives n'étaient pas accidentels. Ils étaient structurels et faisaient partie de la mentalité et de la culture de la communauté. L'usage des chaînes et la détention sont des moyens qui violent la dignité humaine. Devant l'évidence des faits, la magistrature devait agir. »  
Vincenzo Andreucci, juge d'instruction

aident même financièrement la communauté qui tient bon... Vincenzo Muccioli est finalement libéré après un an de détention, avec la promesse d'abandonner toute séquestration. Le juge ordonne aussi que l'on bloque les admissions pour limiter les risques de coercition. Mais c'est sans compter sur la personnalité jusqu'au-boutiste du patriarche. Les ordonnances du juge ne sont pas respectées... En 1982, la communauté compte 280 membres. On valorise encore l'enfermement et la violence pour contraindre les usagers. On pense que c'est toujours mieux que l'anesthésie médicamenteuse. La maltraitance est justifiée par le concept de moindre mal. La confusion entre l'image du père et celle du thérapeute est criante. Mais Vincenzo Muccioli défend l'idée que c'est justement cette image paternelle et les rapports filiaux qui vont de pair qui sont l'essence même de la thérapie... Le juge d'instruction décide alors de reprendre les choses en main. En 1984, le procès pour séquestration s'ouvre. Il fait curieusement exploser la popularité de Vincenzo Muccioli et de la communauté. L'homme est invité sur les plateaux télé, et même glorifié. Une grande partie de la population défend ses méthodes et donc la séquestration et les chaînes, nécessaires et efficaces de leur point de vue, et bien plus souples que celles de l'addiction à l'héroïne, disent-ils. Ces chaînes ne sont pas présentées comme une méthode, mais comme le traitement approprié d'une situation d'urgence, donc exceptionnelle. Soigner le mal par le mal en quelque sorte. La question se pose alors : « Ici, à Rimini, le tribunal doit définir jusqu'où peuvent aller les méthodes pour sauver les jeunes de l'emprise de la drogue. »... Face à des institutions démunies, dont on considère qu'elles ne font ni le poids ni le job, Vincenzo Muccioli et la communauté sont défendus par des journalistes et des personnalités médiatiques de choix... Une première condamnation en 1985 n'entame pas la popularité de Vincenzo Muccioli, et lors du procès en appel deux ans plus tard l'homme est acquitté sur la base qu'un thérapeute peut agir contre la volonté d'un usager puisqu'elle est chez lui inexistante ou sous influence. Vincenzo Muccioli peut donc désormais poursuivre ses méthodes thérapeutiques déviantes en toute impunité...



### Extrait épisode 03

« Vincenzo ne pouvait plus prendre soin de chacun de nous. Il le faisait les premières années. Il nous suivait un par un quand on était 300 ou 400 personnes. Gérer 300 personnes, c'est une chose. Avec 1000, c'est différent. Car quand il faut s'occuper de 1000 personnes, on ne peut pas les suivre une par une. Il faut les contrôler. Il faut créer une organisation qui permet indirectement de les contrôler. C'est une autre logique. »  
Fabio Cantelli,  
ancien pensionnaire

Le sida s'invite tragiquement dans la partie et le nombre de pensionnaires explose. En 1988, le nombre s'élève à 882. Un hôpital est créé dans la communauté pour accueillir les sidéens. Tous les traitements médicamenteux les plus expérimentaux sont testés sur des pensionnaires qui deviennent alors des cobayes. En 1985, un test collectif est effectué et établit que deux personnes sur trois sont contaminées... Au fur et à mesure que la communauté s'étend, avec des arrivants toujours plus nombreux, prêts à faire la queue plusieurs heures, jours ou semaines devant l'entrée pour y être admis, la toute-puissance de Muccioli grossit. Il a ses chouchous, un cercle resserré à ses faveurs. Le chef est de moins en moins présent car il est invité un peu partout. En quête de bienfaiteurs, l'institution finit par privilégier l'entrée d'enfants de personnalités connues qui peuvent alors soutenir la communauté... En 1993, la communauté compte plus de 2000 personnes. Quand le chef n'est pas là, ce sont les chefs de secteurs qui dirigent la communauté. La violence, structurelle et non plus circonstancielle, est alors associée à certains secteurs considérés comme des sections punitives. Le système de surveillance, de contrôle mis en place favorise les dérives violentes. Et personne ne peut vraiment l'ignorer dans la communauté, ni en dehors... Mais Vincenzo Muccioli est devenu une référence pour les autorités étatiques, et passe encore entre les gouttes...

Deux suicides, puis un meurtre, dans la communauté, meurtre pour lequel Vincenzo Muccioli sera condamné pour complicité à une peine de huit mois, mais avec sursis, n'entameront qu'à peine finalement la popularité du fondateur de San Patrignano. Quand il s'agit de lutter contre les addictions, les bourreaux ont vite fait de se positionner en protecteur inconditionnel des victimes. Tout est alors justifiable quand il s'agit de "sauver" quelqu'un, surtout quand on a présenté l'usage de drogues comme un fléau et ses usagers comme irresponsables et incapables de savoir ce qui est bon pour eux... Le personnage de Muccioli restera tout de même controversé jusqu'à sa mort en septembre 1995, et encore aujourd'hui...





# **FOUCAULT EN CALIFORNIE**

RÉCIT



*Foucault en Californie*  
*Un récit de Simeon Wade*  
*Editions Zones (février 2021)*

Extrait p. 11-12

« Le manuscrit gonzo de Wade a des passages curieux et il est sans aucun doute tentant de se moquer des drogues en question ou d'en tirer des phrases chocs - «Foucault sous acide dans le désert» - mais cela trivialisait ce que Wade, c'est certain, et Foucault, peut-être, essayaient de faire : amplifier leur conscience, faire une expérience limite. (...) Il se pourrait bien que l'altération de la conscience ne soit pas (seulement) une blague. » Heather Dundas, dans sa préface

Il aura fallu une quarantaine d'années pour qu'un éditeur finisse par s'intéresser à un tel manuscrit. Même si le bruit courait que Michel Foucault, le célèbre penseur, avait passé deux trois jours dans le désert pour expérimenter le LSD, personne ne voulait vraiment y croire. Comment imaginer que cet intellectuel se soit laissé entraîner à être sous influence d'une drogue qui bousculerait son bel esprit ? L'acide étant considéré depuis longtemps comme un produit réservé à une communauté oisive et peu encline à garder les pieds sur terre, on avait du mal à croire qu'un professeur au Collège de France ait accepté de vivre un trip psychédélique, trip qui a plutôt à voir avec les sens qu'avec l'esprit, même si l'un ne peut aller sans l'autre. Pas très sérieux mon bon Monsieur... Et pourtant ! Foucault a toujours souligné l'importance pour un chercheur de sortir de son bureau et des sentiers battus, ce qu'il ne manquera pas de faire... Il faudra donc attendre qu'une universitaire et écrivaine américaine, Heather Dundas, décide d'essayer de lever le doute pour que ce récit soit livré comme une révélation. En 2014, elle prend contact avec un certain Simeon Wade, celui par qui la désormais "légende" du trip de Foucault, a été lancée, pour en savoir plus sur ce qu'il s'est réellement passé en mai 1975 dans la Vallée de la Mort. Elle va à la rencontre de Wade qui lui confie un manuscrit, celui du récit de cette aventure californienne, récit qui n'a pas encore trouvé d'éditeurs qui ne soit frileux ou septiques. L'écrivaine le lit avec intérêt, mais ce sont surtout la correspondance entretenue par Wade avec Foucault



### Extrait p. 26-27

« Je pensais qu'un périple dans la Vallée de la Mort provoquerait chez Foucault ce genre de fulgurance qu'on associe aux brillants maîtres anciens. Je savais que nous prenions un risque. L'ingestion de la pierre philosophale dans un lieu aussi enchanté pourrait faire disjoncter le grand penseur de notre temps. Ou n'avoir aucun effet du tout.

Néanmoins, je m'accrochai vite à l'espoir que cet événement ferait sortir de la bouche de Foucault des énoncés gnomiques si puissants qu'ils déclencheraient une véritable révolution intellectuelle. En fin de compte, on pourrait juger que ma formule relevait de la folie des grandeurs. Le périple dans la Vallée de la Mort ne changea pas le monde, mais il transforma Michel Foucault, qui dit que cela avait été la plus grande expérience de sa vie. »

ainsi que les photos du périple dans le désert des Mojaves qui permettent à Heather Dundas d'être désormais sûre que l'escapade de Foucault a bien eu lieu et que le penseur l'a considérée comme « *une grande expérience, l'une des plus importantes de (s)a vie* ». Malheureusement, le manuscrit de Simeon Wade ne paraîtra aux Etats-Unis qu'en 2019, deux ans après la mort de l'auteur, et ce grâce à l'apport de David, le frère de Simeon, mais aussi la persévérance de Heather Dundas. En France sa parution en 2021 est inédite... Mais alors que nous raconte Wade dans ce récit à la première personne ?

Bien entendu, il n'est pas question dans ce récit d'en venir tout de suite au voyage psychédélique. Il faut le temps de préparer le terrain, de tout mettre en place pour que les conditions soient réunies. En mai 1975, Simeon Wade est maître de conférences à l'Ecole d'Etudes Supérieures de Claremont, à l'est de Los Angeles. Il est passionné de la pensée de Foucault et grand connaisseur. A l'inverse, l'intellectuel ne connaît pas du tout le jeune professeur d'une trentaine d'années. Ce dernier veut profiter de la venue de Foucault en Californie, à l'occasion d'une série de conférences qu'il doit tenir à Berkeley, pour l'inviter dans son département universitaire de Claremont, lui faire découvrir le coin et surtout le convier à vivre une expérience hors du commun en sa compagnie mais aussi celle de Michael Stoneman, son petit ami musicien avec qui il vit et qui lui a fait découvrir le LSD... Des courriers sont envoyés au philosophe, qui ne donne pas suite, avant que le culot de Michael Stoneman, qui alpagua Foucault à la sortie d'une conférence, fasse son oeuvre. L'écrivain prend trois jours entre deux conférences à Berkeley pour rendre visite à ces deux inconnus et se laisser porter par leur proposition pas si malhonnête. La formule de l'expérience envisagée par Wade est simple : « *Prendre le plus grand intellectuel du monde (...) et administrer à cet intellectuel un élixir céleste, une pierre philosophale digestible capable de démultiplier à l'infini la puissance cérébrale.* » Simeon Wade en serait l'alchimiste et documenterait l'expérience, ce qui fut donc fait... Les trois hommes s'entendent très bien, partagent des goûts communs et



### Extrait p. 67

« Il est très difficile de trouver des drogues pures en France, dit Michel, considérant de toute évidence que l'élixir divin possédait les propriétés d'une drogue. Il sirotait son Grand Marnier. «Même ce qu'il y a de bon en France finit aux Etats-Unis. Je ne comprends pas. Non pas que j'ai manqué l'occasion d'essayer toutes sortes de choses en France. J'ai été à des fêtes où on m'a même proposé du LSD, mais comme je vous l'ai dit, j'étais avec mon copain, qui a refusé pour nous deux. Peut-être résiste-t-il aux drogues hallucinogènes parce qu'il a rapport particulier à son corps. Après tout, nous sommes nos corps !» Foucault s'arrêta et ajouta : «Et quelque chose d'autres». »

des discussions infinies sur leurs auteurs et artistes préférés. Ils boivent des cocktails de Téquila Sunrise et fument de l'herbe californienne même si Foucault est bien plus habitué à Paris au «merveilleux» haschich marocain qu'il lui arrive de fumer avec ses étudiants après les cours... L'ambiance chez Simeon et Michaël est conviviale, détendue, et amicale. Foucault se confie librement et loue les moeurs californiennes, bien plus ouvertes que les françaises, au moins concernant les pratiques sexuelles et les usages de drogues. Ce qu'il appelle vivre pour la drogue et sexe sans lendemain. Il fait allusion aux jeunes hommes qui se rendent régulièrement dans les saunas, et consomment stimulants et poppers. Ce que nous appellerions aujourd'hui du chemsex tout simplement... Foucault semble en confiance, alors pourquoi pas lui proposer la fameuse expérience dont il ne savait rien en débarquant ici. Qu'à cela ne tienne, Foucault accepte avec plaisir et est même impatient de la vivre. Le philosophe n'a jamais essayé le LSD, non pas que l'occasion ne se soit pas encore présentée, mais simplement parce que son copain s'y est toujours opposé. C'est donc l'occasion d'expérimenter...

C'est parti pour un périple dans le désert. La Vallée de la Mort, cette vallée désertique dans le désert des Mojaves à trois cents kilomètres environ de Los Angeles, est le lieu idéal pour s'essayer au trip psychédélique, du moins d'après Simeon et Michaël qui vivent leur séjour dans cette vallée comme une expérience mystique. Foucault n'en est pas encore là mais se laisse guider avec une pointe d'appréhension tout de même. Wade et Stoneman ne veulent en aucun cas brusquer le philosophe qui, s'il doit se jeter à l'eau, a la nécessité de se sentir dans les meilleures dispositions. Foucault accepte de prendre la dose appropriée, dose qu'il ingère, mais doit attendre vingt à trente minutes que le produit fasse effet. Il s'agit en attendant d'amplifier ces effets avec de l'alcool et de la marijuana... Les trois hommes poursuivent leur route dans la vallée, le temps que le produit commence à monter. Puis, on lance de la musique classique, on s'allonge, et on profite de ce qui vient dans un décor lunaire, et sous un ciel étoilé... Du trip de Michel Foucault, on ne se saura pas grand-chose. L'homme



### Extrait p. 73

« J'étais allongé sur le dos, je regardais le ciel et je sentais que j'halluciniais. Ça grondait, vrombissait, clignotait, le ciel se transformait en salle d'arcade. Je pensais Warhol, Warhol. Les étoiles avaient la forme d'énormes décorations de sapin de Noël, elles se déplaçaient en formation, avec lenteur et grâce, à travers le ciel sans lune. Une tranquillité totale m'enveloppait. Je savais que l'élixir divin me permettait de voir l'ensemble du spectre de chacune des étoiles. Les couleurs éclatantes rayonnaient, donnant l'illusion de sphères solides et lumineuses. »

est peu bavard. Il s'essaiera tout de même à une comparaison, celle de faire l'amour avec un inconnu. « *Le contact avec un corps inconnu procure une expérience de la Vérité analogue à celle que je suis en train de faire.* » Quant aux impressions laissées par ses visions, Foucault explique qu'il est parvenu à une perception inédite de lui-même et qu'il comprend désormais sa sexualité. Simeon Wade sera, lui, un peu plus bavard. Il décrit plus en détail le contenu de son expérience, même s'il est bien difficile de traduire en mots des sensations toutes personnelles. L'expérience psychédélique appartient à chacun des usagers. C'est principalement un temps de vie en commun qu'ont partagé les trois hommes, au-delà du contenu du trip...

La suite du séjour fut un enchaînement de rencontres : à l'université avec des étudiants ; dans une fête donnée en son honneur avec de nouveaux amis ; et dans une communauté avec des taoïstes. On apprendra de cette dernière partie séjour, entre autres, que Foucault a tenté de retrouver son état mental de la vallée de la mort, mais sans hallucinogène, et donc sans succès, qu'il n'aimait pas la cocaïne car il la trouvait anti-aphrodisiaque, et qu'il pensait que « *la marijuana, le haschich et les drogues du même genre devraient être dépénalisées... Je ferai valoir l'absurdité qui consiste à emprisonner les gamins pris avec 2 grammes de marijuana et à promouvoir socialement la consommation d'alcool.* »... Le récit se termine par la retranscription d'un entretien de Heather Dundas avec Simeon Wade, ce qui nous permet d'en savoir un peu plus sur les motivations de l'expérience et sur ses modalités, notamment le choix du lieu et la musique diffusée pour accompagner le trip... Difficile de savoir à quel point l'expérience qu'a vécue Michel Foucault a eu ou non une influence sur l'état d'esprit et le contenu de ses textes à venir. Simeon Wade, en spécialiste de Foucault, le pensait, mais tout le monde ne s'accorde pas sur l'influence possible de cette aventure psychédélique sur l'homme et sa pensée... Toujours est-il que Foucault avait à cœur de revenir chez Simeon et Michael en Californie, mais dans des conditions qui permettraient de transformer le "principe de plaisir" en un "principe de réalité", explique Heather Dundas dans sa préface...





**CITÉ  
DOPAMINE**

**#18  
FICTION**



## CITÉ DOPAMINE #18

*Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...*

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON  
01

ÉPISODE

#18

« ... alors j'ai dû aller voir ailleurs s'il y avait de quoi ingérer à tout va, humidifier mes conduits... »

J'essaie tant bien que mal de rester éveillé pour essayer tant bien que mal de me souvenir du comment ça m'a pris de me remettre à la picole, sûrement dans la journée d'hier. Les temps sont pourtant en ce moment à l'abstinence, même passagère, le temps de faire le point sur sa consommation, où t'en es mon ami de tes usages immodérés à devoir encaisser tous les matins la barre au milieu du front et surtout l'absence de souvenir, une constante surtout quand l'éthanol est mélangé à l'alcoide\* pour exacerber le trouble. J'ai noté l'absence de cadavre dans mon chez-moi pas trace des restes de contenants alcooliques, alors j'ai dû aller voir ailleurs s'il y avait de quoi ingérer à tout va, humidifier mes conduits, intoxiquer mon sang et agiter mes neurones. Qui a bien pu me



*« Un néant de bout de vie offert aux étoiles pour la nuit des temps. »*

vendre le produit en prenant le risque d'être chopé, tout comme moi, par la patrouille ? J'ai perdu de vue un certain nombre de mes fournisseurs, toujours prompts à déguerpir quand le vent de la prohibition envoie sur le terrain les agents les plus zélés, comme je les comprends. Au réveil, si le sommeil gagne à nouveau malgré la longue nuit, c'est que la charge d'hier n'était pas anodine. Je sais alors que la mémoire y perdra inévitablement et que vingt-quatre heures auront disparu à jamais, pas la peine d'espérer que ça revienne dans les jours qui suivent. Les trous noirs ne laissent rien derrière eux. Un néant de bout de vie offert aux étoiles pour la nuit des temps. Oh, bien sûr quelques témoins, bien présents eux, sauront se manifester en temps voulu, et éclairer les habitants de la Cité sur mes faits et gestes d'un jour passé que j'assume et dont j'accepte de faire le deuil. D'autres suivront, pas toujours aussi sombres, mais pas forcément plus glorieux, avec ou sans éthanol associé à l'alcide\*. Dans l'immédiat, cette foutue éthanide a repris ses droits avec ses bons et ses mauvais côtés. S'agissant des bons on peut noter à coup sûr une très belle anesthésie des sombres pensées du moment et une défonce qui n'a pas d'égal d'après ce qu'on en dit. Encore faut-il que je m'en souviene. S'agissant des mauvais côtés, cette envie d'en finir avec la vie tant le mal de crâne est coriace, et cette satanée mémoire qui nous joue des tours de prohibitionniste passionné et radical. Perdre ses souvenirs de l'entière veille, pas seulement les actes et paroles sous effets, ce n'est certainement pas ce que l'on a fait de mieux en termes d'effets secondaires, mais ce n'est pas non plus ce que l'on a fait de pire... Je sais bien qu'il suffirait que j'ouvre le premier placard venu, que j'écarte les boîtes de conserve, que j'ouvre le rideau pour dévoiler le coffre-fort, que je fasse le code en espérant m'en souvenir, que je prononce le mot de passe qui ne change jamais, que je réponde à une ou deux questions, que je résolve deux ou trois énigmes, que je me plie en quatre pour atteindre le fond du contenant secret, que je tolère la douleur d'un rayon acide sur ma main, et la petite bête qui monte qui monte pour enfin atteindre la petite fiole d'éthanide à moitié pleine qui me tend les bras au bout d'une mission d'exploration qui m'aura tenu éveillé



**« On trouve toujours de bonnes raisons de mériter son petit plaisir à n'en pas douter, le cerveau sait y faire. »**

une bonne heure. Une fois le contenu de la fiole bu, je retrouverai l'équilibre neuronal tant mérité qui chasse loin de moi les inconvénients de la prise de produit de la veille, sauf celui de ne plus me souvenir... Je n'ai pas tenté l'aventure, mais avant d'oublier, je note sur mon carnet blanc que j'ai eu la faiblesse de me resservir tout de même un petit verre d'éthanol, un seul, mais un verre suffit Messieurs Dames, le cerveau et le corps n'oublie pas eux et se rappellent comme c'était bon parfois pour soulager les peines. On est peu de chose, et en ces temps d'isolement souhaité et mérité, les petits plaisirs coupables reprennent légitimement leurs droits les plus fondamentaux. Je les laisse simplement éclairer la zone du plaisir qui a à voir avec celle de la récompense. On trouve toujours de bonnes raisons de mériter son petit plaisir à n'en pas douter, le cerveau sait y faire... Je m'allonge sur le lit rassuré d'avoir laissé noir sur blanc la trace en surface des raisons, sûrement pas suffisantes, qui m'ont fait replonger, si le terme convient en l'espèce et que l'on peut vraiment parler d'exploration des profondeurs aqueuses quand il s'agit de s'y remettre. J'envie celles et ceux qui savent poser les limites naturellement sans devoir convoquer tout un chapelet de stratégies mentales d'évitement de la picole. Elle et moi c'est à qui sera le plus à la recherche de l'autre dans un cache-cache éternel dont je ne sors jamais vainqueur, loin de là. Je planque la bouteille d'éthanol dans un endroit dont j'espère pouvoir oublier l'existence assez vite, sans que ce soit définitif pour qu'un jour peut-être, si vraiment, au cas où, on ne sait jamais, le besoin était de l'ordre de la survie physiologique et psychologique...

Le cerveau imbibé, j'ai parcouru les rues de la Cité en quête de témoignages probants sur une altération positive des connexions neuronales pour me rassurer sur l'intérêt de poursuivre mes usages. J'ai croisé en veux-tu en voilà des hommes et des femmes en quête de paradis perdus. Chaque croisement de bande de bitume charrie son lot d'âmes en peine de réussir à bousculer le train-train de son existence, et ça s'échange une pilule bleue contre une pilule rouge, une poudre blanche contre une poudre plus ou moins blanche. Les produits deviennent des monnaies



**« L'essentiel étant le réconfort moral réciproque, qui aura ses limites bien entendu mais il ne sert à rien de se le rappeler dans l'immédiat. »**

d'échange quand les pièces et les billets n'ont plus qu'un intérêt, celui de se procurer sa came de prédilection. Ce que l'on arrive à se procurer n'est pas nécessairement ce que l'on souhaite ingérer, injecter, inhaler, fumer ou priser, alors on pratique le troc stratégique à plusieurs tours pour qu'enfin on arrive à trouver de quoi éclairer son circuit de la récompense... Je salue deux trois camarades, plus discrets que d'autres car plus à même de se faire arrêter en raison de l'illégalité du produit en leur possession. On se fait le petit signe de reconnaissance, c'est bien toi, c'est bien moi, ni vu ni connu on partage les mêmes préoccupations, persuadés que l'on fait partie de la même communauté d'utilisateurs alors qu'on sait bien toi et moi qu'il n'en est rien et que c'est du chacun pour soi. L'essentiel étant le réconfort moral réciproque, qui aura ses limites bien entendu mais il ne sert à rien de se le rappeler dans l'immédiat... Mon regard se pose sur cette jeune femme seule, attablée à même le trottoir, les fesses sur le bitume, les pieds dans la rigole, un plateau en argent sur les genoux. Sur le plateau une feuille entière de ces mini-buvards imbibés d'un hallucinogène visiblement bien plus fort que l'acide lysergique du bon père de famille. Après avoir traversé un trip de plusieurs jours, la jeune femme tente de recompter les buvards qui lui restent alors que l'évidence visuelle pousse à confirmer qu'elle en a simplement un de moins qu'avant de l'avoir gobé. La feuille de dix par dix est intacte, amputée que d'une seule dose. Seul le coin supérieur droit manque à l'appel, mais elle veut être sûre que le compte est bon, ainsi soit-il... Je lui demande de m'en dire un peu plus sur son expérience psychoactive, tant qu'à faire je suis là pour toi, et ne t'inquiète pas petite dame je ne vais pas mettre la main sur ton précieux butin. Sans avoir ne serait-ce jeter un oeil vers le haut pour savoir à qui elle avait affaire, elle me raconte, prudente, le regard toujours enfoncé dans sa feuille de buvards, que tout s'est mélangé dans sa tête une heure environ après la prise, mais que ça n'avait rien de désagréable à ce moment-là. Lui sont venues un ensemble d'idées très simples, très claires, mais qui assemblées les unes aux autres se transcendaient pour former un amas de couleurs dans lequel elle pouvait se fondre pour ne faire qu'un. Un



*« ... je vous laisse  
Mademoiselle  
créer un nouveau  
monde peuplé  
d'esprits malins,  
donc loin d'être  
idiots... »*

constat d'évidence qui ne soulève alors aucune contestation... Je lui demande, dans la mesure du possible, que ce soit plus concret, plus détaillé, plus accessible au commun des mortels dont je suis. Mais la transcendance parle d'elle-même et il ne sert à rien de vouloir à tout prix ramener au niveau de notre réalité et de nos perceptions ce qui émane d'un monde évanescent, d'une dimension parallèle si difficile à appréhender avec nos sens de terriens formatés. Enfermées dans ce monde-là, les idées tournent en rond et ne veulent pas se révéler. La jeune aimerait y retourner, pouvoir prendre des notes et les rapporter au plus vite pour les disperser à travers le monde quelle que soit leur valeur, mais elle sait que le prochain voyage sera bien différent du premier et qu'encore une fois, elle ne contrôle rien ou si peu et qu'elle ne fera que profiter du moment en total lâcher-prise... Alors qui doit-on croire Messieurs Dames : notre raison qui nous dit que tout ça pourrait bien être de l'esbroufe comme on dit et que ça n'a finalement aucune valeur puisque ça vient d'ailleurs, ou au contraire notre coeur et notre âme qui nous enjoignent à accepter que ce produit ouvre sur des dimensions inexplorées dont on a tout intérêt à tirer parti, et au plus vite ?... Allez va, ça n'a peut-être pas grande importance finalement, je vous laisse Mademoiselle créer un nouveau monde peuplé d'esprits malins, donc loin d'être idiots, qui sauront bien à un moment ou à un autre vous indiquer la porte de sortie du monde qui nous est proposé ici-bas et dont on a vite fait de faire le tour si l'on refuse de s'aventurer dans des contrées inexplorées jusqu'alors... Je poursuis ma route vers d'autres aventures personnelles en gardant bien en tête les possibles de ce produit qui n'a pas encore de nom et échappe au contrôle de ceux qui ont besoin de nommer pour condamner, tant pis pour eux. Les besoins de paradis artificiels vont aller certainement croissant, et si de nouveaux sens doivent être exploités, gageons qu'ils ne seront pas ignorés et que la Cité saura mettre la main dessus, à bon entendeur salut...

Comment cela peut-il fonctionner dans les circuits internes d'un expérimentateur fou ? Comment un système nerveux central peut-il encaisser autant de sollicitations en si peu de temps sans



**« Le cerveau est ainsi fait qu'il réceptionne les produits, joue avec eux bien malgré lui, et s'en débarrasse par la suite comme il peut. »**

décider de mettre le holà une bonne fois pour toutes, merci bien du voyage mais j'ai eu ma dose mon bon monsieur je m'en vais de ce pas me mettre en veille en contrat à durée indéterminé ? Comment les neurones font-ils pour accepter qu'on frappe à leurs portes aussi régulièrement à devoir entrouvrir pour laisser passer les messages chimiques qui vont inévitablement user la caisse de résonance d'un cerveau qui va finir par réduire la voilure comme on dit pour ne pas s'envoler et se briser en retombant sur les rochers, le dur ça fait mal ? Comment fais-tu l'ami ?... Le cerveau auquel je fais allusion est celui de mon voisin de palier qui se fait régulièrement livrer en nouveaux produits de synthèse et me glisse régulièrement sous la porte ses trip reports, à savoir ses comptes rendus d'expérience, et ce pour que j'en fasse bon usage, c'est-à-dire que je diffuse le message à qui serait comme lui tenté par de nouvelles aventures chimiques. Et ce ne sont pas les expérimentateurs en herbe qui manquent. La Cité a su faire de la place à celles et ceux en quête de nouvelles sensations, plus pures dit-on, plus franches dit-on, plus travaillées dit-on, plus subtiles dit-on, plus chimiques dit-on, moins naturelles donc plus contrôlables dit-on, à condition de considérer que l'on a plus de prise sur un produit sorti d'un laboratoire que produit dans la nature, ça se discute... Le cerveau est ainsi fait qu'il réceptionne les produits, joue avec eux bien malgré lui, et s'en débarrasse par la suite comme il peut pour tenter de retrouver un semblant d'équilibre car en fin de compte il n'y a rien de pire pour lui que de digérer un déséquilibre. Il n'aime pas vraiment faire la fête, contrairement à ce que l'on pense. Il rêve, dans ces moments d'agitation, de retrouver le calme plat d'une mer d'huile sans aucune vague à l'horizon, son paradis à lui... Le cerveau de mon voisin est, lui, en constante sollicitation, et les informations circulent dans ses synapses en mode free party, youpi tralalere c'est la fête permanente des sens. Je sais qu'il serait bien incapable de se faire comprendre par oral s'il venait à taper à ma porte et tenter de me raconter ce qu'il a vécu sous effets tant ses souvenirs ont besoin de promener un stylo noir sur une feuille blanche pour être sûr de mobiliser un minimum de concentration...



**« Messieurs  
Dames prenez  
un peu de recul  
et essayer de  
voir un peu plus  
loin qu'une simple  
vue en coupe  
d'un cerveau  
en ébullition. »**

J'ai pris le temps de lire ce que l'on pourrait assimiler à de longs poèmes épiques tant les aventures psychoactives narrées sur les bouts de papier qu'il me glisse sous la porte à l'occasion ressemblent à des voyages intergalactiques périlleux, semés d'embûches ou l'inconscient n'en fait qu'à sa tête et impose à l'esprit une réalité plus que surprenante mais néanmoins flippante semble-t-il... L'homme attend de moi que je distille quelques messages tout à la fois de défiance et d'encouragement en espérant que les lecteurs y trouvent leur compte chacun dans leur coin en regard de leurs attentes, espérances ou craintes, on n'est pas sortis de l'auberge... En échange de ses petits mots doux, je glisse sous sa porte à lui les quelques grammes de poudre superflue qui encombrant mon garde-manger les jours de repentance où mon objectif est concentré sur l'idée d'une abstinence totale que je n'arrive jamais à atteindre, Dieu m'en garde. Je sais bien que le voisin en fera bon usage puisque cette poudre tracera toujours la route qu'il s'est choisie et qu'il ne viendrait pas à l'idée de vouloir détourner, à chacun son trip, après tout qui je suis pour lui faire changer de cap à tout prix. Je sens bien que l'homme est en perdition, s'affaiblit physiquement et mentalement tous les jours un peu plus mais me suis toujours senti bien démuni quand la bise fut venue... Messieurs Dames prenez un peu de recul et essayer de voir un peu plus loin qu'une simple vue en coupe d'un cerveau en ébullition, car tout ne se joue peut-être pas que là après tout. Ou alors laissons le cerveau de ce bon monsieur se noyer pour qu'il s'enfonce dans les profondeurs d'une âme qui a besoin de se terrer dans un coin et retrouver les sensations primaires des premiers temps de l'existence, etc... Un blabla qui n'est pas dénué de sens à en croire les échappées fulgurantes dont sont capables les nourrissons confrontés à un monde extra-utérin bien plus balisé que celui dont on les a extraits à la naissance et qu'ils regrettent sûrement toujours un peu, qui sait, qui saura jamais ce qui leur passe par la tête... Je pose mes fesses sur le tapis en peau de bête plié dans l'angle, coincé entre le fauteuil en carton et la table basse, très basse, et je me blottis dans des pensées qui dépassent largement le cadre de ma



demeure, de celle du voisin, de l'immeuble dans son entier, de la rue et de l'ensemble de la Cité Dopamine qui porte bien son nom...

*Thibault de Vivies*



**[www.revuedopamine.fr](http://www.revuedopamine.fr)**

contact :

[thibault.devivies@drogbox.fr](mailto:thibault.devivies@drogbox.fr)